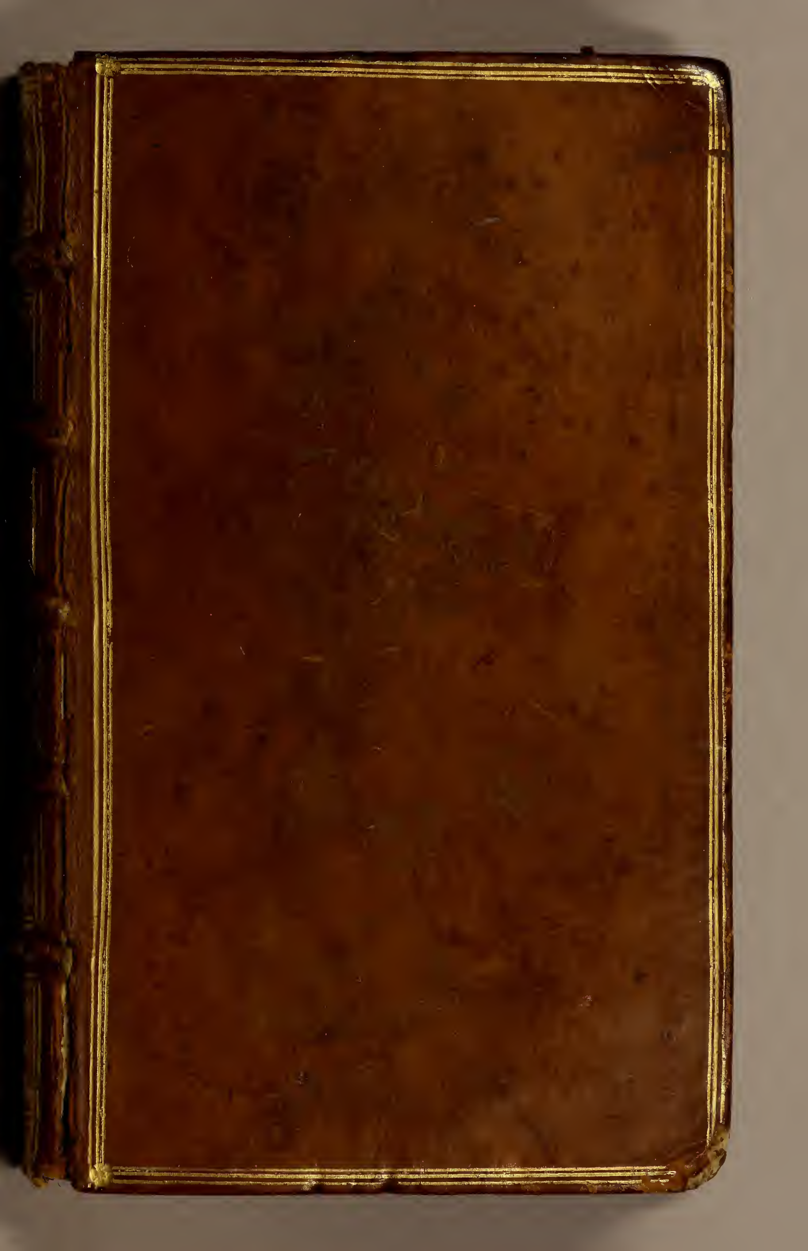
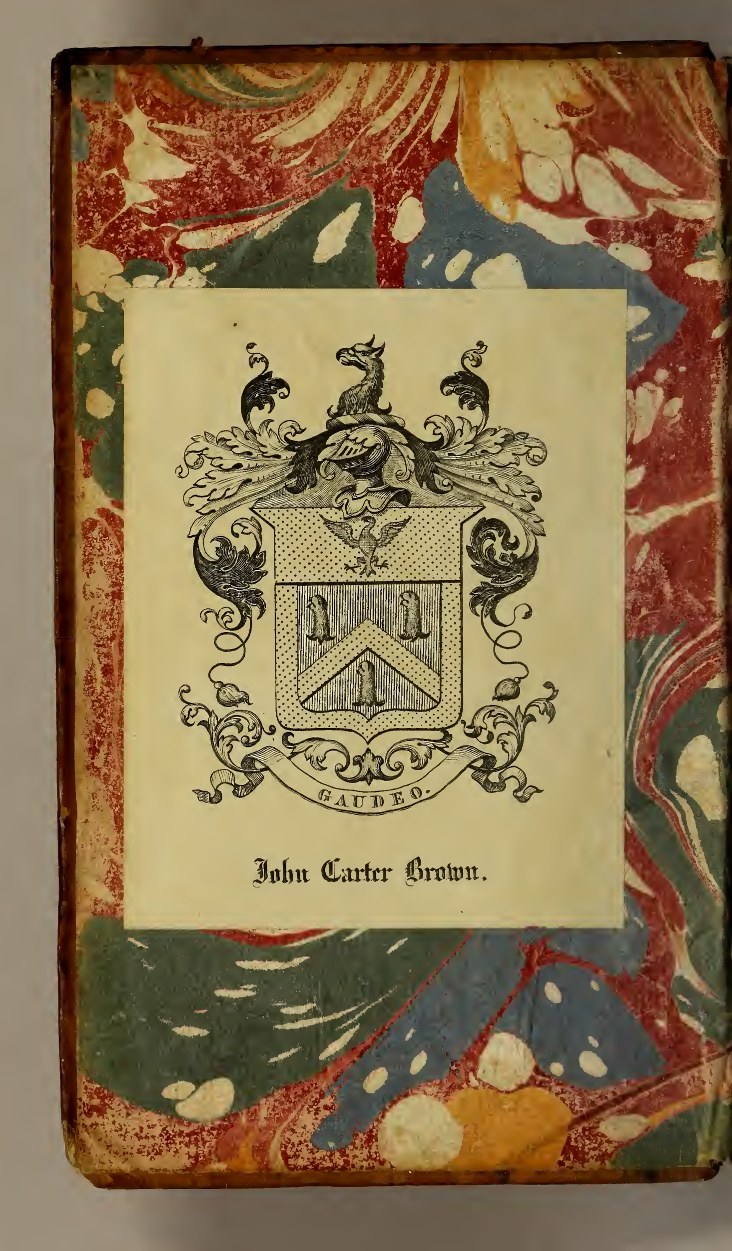
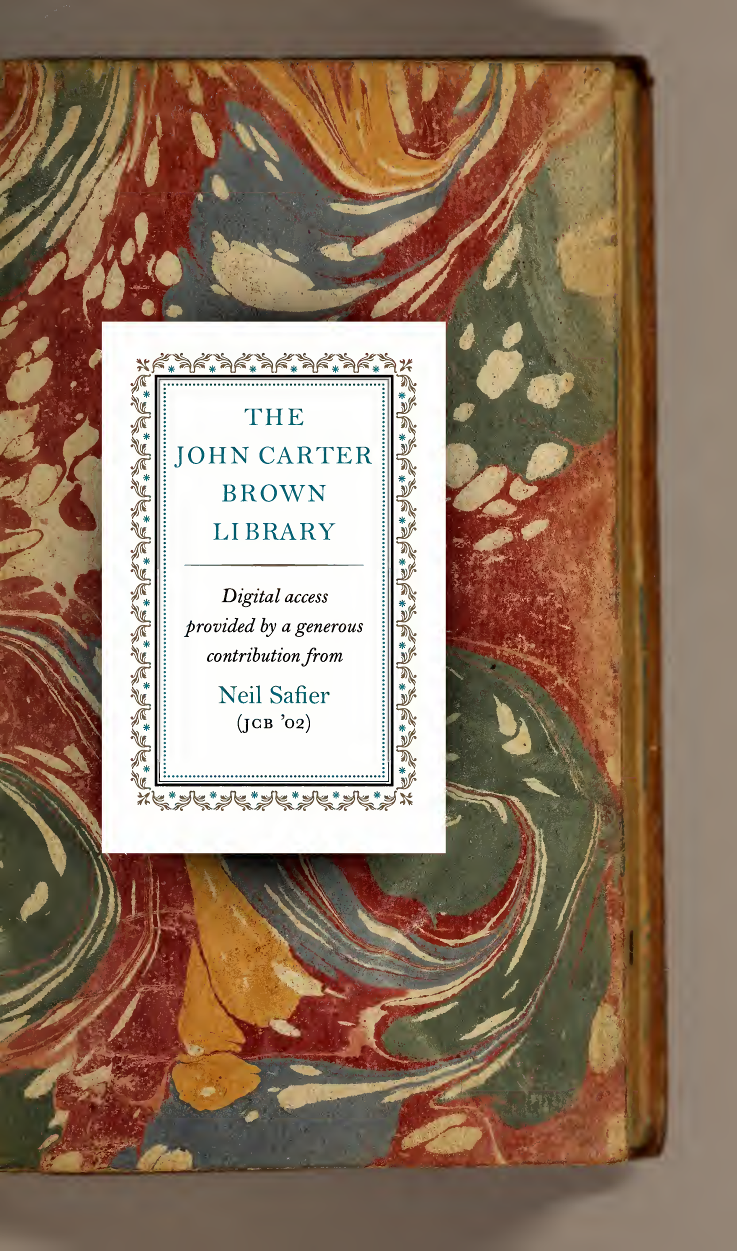



GAUDEO.
John Carter Brown.



HISTOIRE DES INCAS.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE
DU SECOND VOLUME.

APRE'S avoir rapporté dans la première Partie l'Hiſtoire & la ſuite Chronologique des Rois du Pérou, cette ſeconde Partie traitera en détail de la Religion ou Culte des Incas, de leurs Cérémonies, de leurs Mœurs, de leurs Sciences, de la ſituation & de l'étendue de leur Pays, de ce qu'il produiſoit, de leurs habillemens, de leur induſtrie, & enfin de ce que l'on connoît de l'Hiſtoire naturelle de cette partie du nouveau monde. La plûpart de ces articles ſont mêlés dans l'original avec les faits hiſtoriques, & ſouvent confondus entre eux. On a tâché de ſimplifier ici les matiéres, en les ſéparant les unes des autres, en les rapprochant ſous

le même point de vûe, & en les rangeant par Chapitres, quoiqu'elles ne le ſoient pas dans le texte Eſpagnol, ni dans la première traduction de cette Hiſtoire.

L'on ſent bien que malgré les ſoins que l'on a pris pour mettre plus d'ordre dans cet ouvrage, il s'en faut encore beaucoup qu'il ne ſoit mis à ſa perfection. Le peu de connoiſſance que nous avons de ce qui s'eſt paſſé dans le Pérou avant que les Eſpagnols y pénétraſſent, eſt une excuſe plus que ſuffiſante pour ce qui regarde l'hiſtorique. Le défaut d'Obſervateurs dans le pays du monde où l'on ſeroit peut-être le plus à portée de faire des découvertes dans toutes les parties de la Phyſique, n'en eſt pas une moins bonne pour ce qui concerne les Sciences. Si les Eſpagnols n'étoient pas auſſi indifférens qu'ils le ſont pour leur progrès; les Mines du Potoſi ne ſeroient ſans doute pas les

feules fources dont on tireroit des richeffes dans le Pérou. Nous aurions des connoiffances exactes de tout ce que produit cette riche partie de l'Amérique, comme nous en avons de ce qui fe trouve en Europe. La découverte du Quinquina, ou plûtôt l'ufage que les Efpagnols en ont appris des Indiens, eft un garant prefque fûr des excellentes chofes qu'il y auroit à recueillir dans ce vafte pays. Croiroit-on que ce même Quinquina, dont on fait ufage, & dont on connoît les vertus falutaires depuis plus d'un Siécle ? Croiroit-on qu'il n'eft bien connu en Europe que depuis que M. de la Condamine en a envoyé à l'Académie Royale des Sciences une exacte defcription en 1738 ?

Cette feule réflexion fuffit pour nous faire regarder le Pérou comme un pays où les Sciences n'ont point encore pénétré. L'on ne s'y eft appliqué jufqu'à préfent qu'à chercher

des Mines d'or & d'argent, & à y faire travailler les Indiens comme des forçats. Rebutés de ce pénible travail, accablés des maux qu'il leur cauſe, outrés de la dureté avec laquelle on les traite, n'ont-ils pas raiſon de regretrer ſans ceſſe le gouvernement des Incas?

A l'exception des choſes néceſſaires à la vie, que l'on a portées & multipliées avec ſuccès dans le Pérou, l'on y a négligé preſque tout le reſte. A peine les Académiciens que le Roi y envoya en 1735. y furent-ils arrivés qu'ils trouvèrent une quantité de choſes preſqu'inconnues en Europe. Le premier envoi que fit M. Godin en 1737. des raretés qu'il avoit raſſemblées pour le Cabinet d'Hiſtoire naturelle du Jardin Royal, étoit de plus de cent vingt eſpèces différentes. On parlera des plus remarquables dans la ſuite de cette ſeconde Partie.

Garcilaſſo n'a, pour ainſi dire,

fait qu'indiquer dans ſon Livre l'Hiſtoire naturelle du Pérou ; mais on peut dire à ſon avantage, que pour le tems & pour le peu de lumières qu'il avoit acquiſes, il a fait dans cette Partie tout ce qu'il pouvoit faire. L'on joindra à ce qu'il en dit quelques Notes pour mieux faire connoître les Végétaux, les Animaux, & les Minéraux dont il fait mention. L'on ajoutera à la fin des Chapitres, de courtes deſcriptions des choſes dont il ne parle pas. Le Lecteur ne doit point s'attendre à trouver ces deſcriptions faites avec une éxactititude ſcrupuleuſe & recherchée. Cela ne conviendroit pas dans une hiſtoire. On ne s'eſt guères appliqué qu'à recueillir & abréger celles que l'on a trouvées éparſes dans les différentes Relations des Voyageurs, ſans rien changer d'eſſentiel, de ce qu'ils rapportent. Prévenu cependant que leurs relations ne ſont pas toujours fidelles, on s'eſt

en quelques endroits donné la liberté de s'en écarter, ſuivant l'avis des perſonnes les plus éclairées dans ces matières.

On n'a point diſtingué dans l'impreſſion les additions par une différence de caractères, preſque toujours incommode, mais on a eu ſoin de les marquer d'un Aſtériſme, & d'ajouter à chaque article le nom de l'Auteur.

Ceux qui voudront prendre la peine de rechercher ces Auteurs y trouveront les figures des Plantes & des Animaux que l'on n'a pas jugé à propos de répéter en ce Livre. On s'eſt contenté d'y faire graver l'arbre du Quinquina, parce qu'il ne ſe trouve que dans les Mémoires de l'Académie de 1738.

L'on a de même eu ſoin de marquer les Plantes & les Curioſités naturelles qui ont été apportées du Pérou, & qui ſont ſoigneuſement conſervées tant dans les Serres que

dans le Cabinet du Jardin du Roi, que l'on peut regarder comme le rendez-vous univerſel de toutes les productions de la nature.

Notre Auteur ne parle qu'en général des Inſectes du Pérou, parce qu'apparemment il ne les connoiſſoit pas particuliérement. Les Voyageurs de ce Pays n'y ont pas fait un aſſez long ſéjour pour pouvoir s'en inſtruire; mais quand ils auroient eu le tems de les obſerver; auroient-ils pû le faire avec quelqu'éxactitude ? Il n'y a pas long-tems que les Sçavans de l'Europe, & ſur-tout un illuſtre Académicien, ont ouvert la carrière de cette partie de l'Hiſtoire naturelle.

On a jugé à propos d'ajouter à l'Ouvrage de notre Auteur la Manipulation de l'or & de l'argent, qui ſe tirent continuellement des Mines du Pérou, de citer les plus renommées, & de marquer les différentes eſpèces de Minerai. L'on y a joint

le principal commerce qui ſe fait de ces précieux métaux avec les Européens, ſuivant les relations les plus modernes, afin de donner une idée de ce qui ſe paſſe actuellement dans cette partie de l'Amérique. On s'attend que Meſſieurs de l'Académie des Sciences en rapporteront bien d'autres particularités.

TABLE DES CHAPITRES,

Contenus dans ce second Volume.

HISTOIRE


RPJCB

CARTE DE LA PARTIE MERIDIONALE DU PEROU
Pour servir à l'Histoire des INCAS, et à celle de l'Etat present de cette PROVINCE
Dressée Par Philippe Buache.

M DU SUD OU MER PACIFIQUE

PAYS DES AMAZONES

LOS MOXOS

COLLAO

S CRUZ de la SIERRA

LE CHACO

PARAGUAY

Tropique du Capricorne

A Paris sur le Quay de la Megisserie.
Avec Privilege du ROY 1739.

Lieues Marines d'Espagne de 17½ au Degré

Lieues Communes de France dont 25 font un Degré

Lieues Marines de 20 au Degré de Latitude

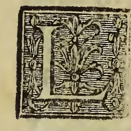


HISTOIRE DES INCAS.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Religion ou Culte des Incas.



LEs ROIS INCAS attribuoient toujours à *Manco-Capac* les Sacrifices & les Loix qu'ils vouloient introduire, en disant : qu'il avoit pratiqué les unes, & indiqué les autres pour les établir en leur tems ; & comme ils n'avoient point l'usage de l'écriture, il est difficile de pouvoir attribuer une Loi à un Inca plutôt qu'à un autre.

Ce fut *Manco-Capac* qui établit la Religion en même tems qu'il fonda la Monarchie des Incas, qui n'ont régné qu'un peu plus de 400. ans, & non pas 600. ou environ, comme le Pere *Blas Valera* l'a rapporté. Ce Prince leur dit, que *Pachacamac*, c'eſt-à-dire, celui qui ſoutient le monde, n'avoit donné au Soleil tout les avantages dont il brilloit au deſſus des étoiles deſtinées à le ſervir, que pour engager les hommes à reconnoître ſa divinité, & leur faire abandonner la pluralité de leurs Dieux. Il leur remontroit que c'étoit à tort qu'ils eſpéroient du ſecours des vils objets de leur culte, & qu'il n'étoit pas poſſible que leur eſprit pût balancer entre le Soleil, dont ils recevoient tous les jours des biens infinis, & les animaux qu'ils révéroient : il ajoutoit que les fruits, les arbres & les plantes, n'étant que de ſimples productions de ce grand Aſtre, qui ne leur donnoit l'être que pour la ſubſiſtance des hommes & des bêtes, ne pouvoient être l'objet d'un culte, & qu'enfin ils devoient ceſſer d'adorer les Crapaux, les Lézards & les reptiles, que la nature n'avoit produits que pour être des objets d'horreur. Les Indiens convaincus par de ſemblables diſcours, & de plus, touchés par les grands

biens qu'il leur fit, abandonnérent tout autre culte, & ſuivirent celui du Soleil, auquel ils ne donnérent ni pere ni frere; mais ils lui attribuérent des enfans & les adorérent. Ce ſentiment fut ſuivi par tous leurs Deſcendans, & ſubſiſte encore aujourd'hui; car ils donnent toutes les marques de l'adoration, quand ils nomment un de leurs Rois; & quand on leur demande pourquoi ils adorent des hommes comme eux, ils répondent, qu'ils ſont déſabuſés de l'idolatrie, mais qu'ils reconnoiſſent les grands biens qu'ils en ont reçûs; que leurs Rois ſe ſont conduits en véritables enfans du Soleil, & qu'ils adoreront de la même façon tous les hommes qui ſe gouverneront comme ils ont fait.

Quoiqu'ils fiſſent des ſacrifices, qu'ils euſſent beaucoup de ſuperſtitions, qu'ils ajoutaſſent foi aux ſonges & aux Devins, & qu'il y eût pluſieurs choſes dont l'uſage leur fût interdit, ils n'adoroient cependant que le Soleil, en quoi ils avoient plus de lumiéres que ceux qui les avoient précédés. Ils lui bâtirent des Temples qu'ils remplirent de richeſſes incroyables, & quoique la Lune fût, ſelon eux, ſœur & femme du Soleil, ils ne lui ont jamais fait de Sacrifices, ni bâti de Temples. Ils avoient une

grande vénération pour elle, car ils étoient persuadés qu'elle étoit la mere de toutes choses. Ils regardoient le tonnerre, l'éclair & la foudre comme les exécuteurs de la justice du Soleil : & cette idée les engagea à leur bâtir à Cozco un appartement dans la maison du Soleil. C'est à tort qu'un Historien Espagnol a rapporté qu'ils les adoroient, ils en étoient bien éloignés, puisqu'ils muroient une maison quand elle avoit été frappée de la foudre, & qu'ils mettoient des barriéres pour empêcher qu'on marchât sur les endroits où elle étoit tombée dans la campagne, regardant cet endroit comme maudit, & capable de porter malheur. Je suis témoin de cette vérité; car dans les tems que les Conquérans Espagnols partagérent la Ville de Cozco, un des appartemens de l'Inca *Huayna-Capac* qui échut à *Antonio Altamirano*, se trouva muré; & tous les Indiens, quand cet accident étoit arrivé, avoient dit que le Soleil son pere avoit marqué ce lieu comme étant infortuné, & qu'il arriveroit quelque grand malheur au Roi. Trois ans après que les Espagnols eurent rétabli ce bâtiment le tonnerre y tomba de nouveau & le réduisit en cendres;alors les Indiens s'écriérent tous qu'ils ne devoient jamais s'en servir, puis-

qu'il étoit maudit du Soleil. Ils appelloient le tonnerre, l'éclair & la foudre *Yallpa*, ils ont donné dans la suite ce même nom aux armes à feu, à cause de leur rapport avec ces Phénoménes.

Les Indiens n'ont pas seulement adoré le Soleil comme un Dieu visible. Mais par le secours de la seule lumiére naturelle, les Rois Incas & leurs Amautas ou Philosophes ont encore figuré le vrai Dieu, qui a créé le Ciel & la Terre. Ils ont même laissé des mots qui expriment leurs pensées sur la Majesté divine, qu'ils ont appellée, *Pachacamac*, qui veut dire le monde; ce nom est composé de *Pacha*, qui veut dire le monde, & de *camac*, participe du verbe *camar*, qui veut dire animer. Ils ne prononçoient ce mot qu'avec peine, & avec toutes les plus grandes marques de considération: car alors, ils resserroient les épaules, ils baissoient la tête & tout le corps, ils élevoient les yeux au Ciel, & tout-à-coup ils les baissoient, ils portoient les mains ouvertes du côté de l'épaule droite, & donnoient des baisers à l'air; ils pratiquoient plus ou moins de ces cérémonies, suivant le rang de ceux qu'ils avoient à nommer. Ils nommoient le Soleil à tous momens; il n'en étoit pas de même de *Pachacamac*, ce qui

prouve qu'ils avoient plus de vénération pour ce nom, & qu'ils y attachoient plus d'idées qu'à tous les autres. Quand on leur demandoit une définition de *Pachacamac*, ils répondoient, que lui seul donnoit la vie à l'univers, & le faisoit subsister, qu'ils ne le connoissoient point, & que ne l'ayant jamais vû, ils ne lui faisoient aucuns sacrifices, & ne lui bâtissoient aucuns Temples; mais ils l'adoroient mentalement, & le regardoient comme le Dieu inconnu. *Augustin de Carate* (*a*) parlant de ce que le Pere *Vincent de Valverde* dît au Roi *Atahuallpa*, que notre Seigneur Jesus-Christ avoit créé le monde, rapporte que l'Inca lui répondit : *Qu'il ne sçavoit rien de cela, & ne croyoit pas qu'aucun homme pût créer quelque chose si ce n'étoit le Soleil, qu'il regardoit comme Dieu, & la Terre pour mere avec les Curacas; qu'au reste* Pachacamac *avoit tiré ce grand monde du néant, &c.* Ce qui prouve clairement que les Indiens le regardoient comme le Créateur de l'univers.

Cette vérité que j'avance, fut confirmée par le Diable lui-même, & quoique pere du mensonge, il fut obligé de dire la vérité. En voyant précher l'Evangile dans ce

(*a*) Liv. 2, Ch. 5.

Pays, & batiser des Indiens, il avertit dans la Vallée, que l'on appelle aujourd'hui *Pachacamac*, à cause du Temple que l'on y trouva consacré à ce Dieu inconnu, que lui & le Dieu que l'on prêchoit étoient la même chose. (*a*) Ces Auteurs se trompent sur la signification du mot qu'ils croyent vouloir dire le Diable. Le Diable donc dît la vérité, en assurant que *Pachacamac* étoit le Dieu des Chrétiens, l'intention des Indiens étant de donner ce nom au souverain Dieu. Mais il mentit, en disant qu'il étoit *Pachacamac*; car les Indiens appellent le Diable, *Cupay*; & quand ils le nommoient, ils crachoient à terre en signe de malédiction; car il les trompoit dans les Oracles qu'il rendoit sous ce beau nom, & si ils l'avoient soupçonné d'avoir eû part à quoique ce fût, il l'auroient brûlé, comme ils font aujourd'hui par un effet de la bonté divine.

Les Chrétiens ont trop d'horreur pour ces sortes de choses, pour que les Indiens osent leur en donner l'explication. Ainsi les Espagnols les rapportent, sans en être parfaitement éclaircis, d'autant qu'ils igno-

(*a*) Pedro de Cieça de Leon, Histoire du Pérou, Chap. 72. le Pere Jerôme Roman, rép. des Ind. Occid. Livre premier, Chapitre 5.

rent la force & la racine des mots Indiens : mais pour moi qui suis Indien & Catholique, si l'on me demandoit le nom de mon Dieu en Péruvien, je répondrois *Pachacamac*, car il n'y en a point d'autre qui lui puisse convenir ; tous les autres que les Historiens rapportent sont corrompus ; c'est à quoi ils devroient prendre garde, à cause des idées qu'ils donnent aux Indiens qu'ils veulent instruire.

Les Rois Incas avoient dans Cozco une Croix de Jaspe Cristallin, sans que l'on sache depuis quel tems elle y pouvoit être. En 1560. elle étoit placée dans la Sacristie de la grande Eglise. Elle avoit environ deux pieds de longueur, son épaisseur & sa largeur étoient de deux pouces, le poli en étoit admirable, & le morceau étoit d'une piéce. Les Incas la conservoient non-seulement dans une de leurs Maisons Royales, mais dans un appartement regardé comme sacré, qu'ils nommoient *Huaca* : il ne l'adoroient pas, mais ils avoient beaucoup de vénération pour elle, soit à cause de la beauté de son ouvrage, soit pour des considérations que nous ignorons ; elle demeura dans cet endroit jusqu'à ce que le Marquis Dom *Françisco Piçarro* entra dans la Vallée de Tumpiz ; on l'adora pour une

chose très-remarquable qui arriva à *Pedro de Candia*, & quand les Espagnols se furent rendus maîtres de la Ville Impériale, ils la placérent dans cette Sacristie, ils auroient mieux fait de la mettre sur le grand Autel & de l'enrichir d'or & de pierreries : car ils firent usage de tout ce qu'ils trouvérent dans le Pays pour attacher les Indiens à la Religion, & conservèrent toutes les Loix qui avoient quelque conformité avec le Christianisme.

Les Incas ne juroient jamais, non plus que tous les Indiens. Quand ils entendoient la déposition d'un Témoin, quelqu'importante que fût une affaire, le Juge se contentoit de lui dire : *Promets-tu d'avouer la vérité ?* Le Témoin répondoit : *Oui, je le promets.* Le Juge ajoutoit : *Prends bien garde à ne pas déguiser la vérité, & à ne cacher aucune des particularités du fait, mais dis purement ce que tu sçais.* Ce que le Témoin promettoit encore, disant : *Assurément je le ferai ainsi.* Le Juge lui laissoit dire tout ce qu'il sçavoit de l'affaire. Et l'on étoit assuré d'être pleinement instruit, sans qu'il arrivât presque jamais qu'ils osassent déguiser la vérité. Ce peuple étoit naturellement timide & religieux ; & l'on punissoit sévérement ceux que l'on pouvoit convaincre de mensonge : car si l'affaire étoit impor-

tante, il en coûtoit la vie, non tant pour le menſonge en lui-même, que pour avoir violé la parole donnée à l'Inca, que le Juge repréſentoit.

Après la conquête des Eſpagnols il ſe commit quelques meurtres dans une Province des *Quechuas*. Le Gouverneur de Cozco envoya un Juge pour informer de l'affaire. Avant que de recevoir la dépoſition d'un Curaca, ou Seigneur du Pays, pour l'obliger à dire la vérité, on voulut le faire jurer ſur une Croix, l'Indien fort étonné lui dit: *Je n'ai pas été batiſé comme les Chrétiens, je ne jure point.* Alors le Juge lui propoſa de jurer par le Soleil, la Lune & les Incas. *Tu te trompes*, lui répondit le Curaca, *ſi tu crois qu'il me ſoit permis de profaner ces beaux noms que nous ne prononçons que pour les adorer.* Quelle aſſurance aurai-je donc, ajouta le Juge, de la vérité de tes paroles? *Il te doit ſuffire*, reprit l'Indien, *que je t'en donne ma parole, & de ſçavoir que je parle à toi comme à ton Roi même, puiſque tu viens ici rendre la Juſtice en ſon nom. C'eſt ainſi que nous en agiſſons pour nos Incas; cependant pour ſatisfaire en quelque façon à ce que tu déſires de moi, je jurerai par la Terre, & je veux qu'elle s'ouvre ſous mes pieds, ſi je ne te dis pas la vérité.* Le

Juge ne pouvant avoir d'autre ferment, l'interrogea fur les meurtres, & lui demanda fi il n'en avoit aucune connoiffance ? Le Curaca lui répondit ce qu'il fçavoit ; mais voyant qu'il ne lui demandoit rien fur les agreffeurs, il le pria de lui laiffer dire tout ce qu'il en fçavoit, *parce que* lui dit-il, *je ne crois pas dire la vérité toute entière, comme je te l'ai promis, lorfque je réponds fimplement aux demandes que tu me fais, en ce cas je ne dis qu'une partie du fait.* Le Juge l'affura qu'il étoit content. Le Curaca lui dit qu'il ne l'étoit pas, & lui conta tout ce qu'il fçavoit.

Les Indiens n'adoroient donc que le Soleil, auquel ils bâtirent des Temples magnifiques, dont le dedans étoit abfolument couvert de lames d'or. Ils lui offroient en facrifice beaucoup d'or, & ce qu'ils avoient de plus précieux, fouvent même le tiers de toutes les terres labourables des pays conquis lui étoit affigné ; le nombre de fes troupeaux étoit infini. Ils lui bâtirent de plus des maifons d'une fort grande étendue pour la demeure des filles, qui gardoient une perpétuelle virginité. Enfin, le Soleil étoit adoré comme vifible, & *Pachacamac* comme invifible.

Les Efpagnols ont fauffement attribué

plusieurs Dieux aux Indiens, parce qu'ils ont confondu les deux tems de leur Idolatrie, que j'ai distingué au commencement de cette Histoire, & parce que ne sçachant pas bien la Langue du Pays, ils confondent toutes les significations du mot *Huaca*, qui véritablement en a plusieurs, suivant la façon dont il est prononcé ; car il veut dire des Idoles, & tout ce qu'ils regardoient comme sacré, les offrandes qu'ils faisoient au Soleil, les tombeaux qu'ils avoient à la campagne, aux coins des maisons, en général tout ce qui étoit extraordinaire en bien comme en mal ; par exemple, une femme qui avoit deux jumeaux, ils la nommoient *Huaca*, & promenoient avec de grandes marques de joye ces enfans couronnés de fleurs ; ils se récrioient aussi sur de semblables productions dans les animaux, & les préféroient pour leurs sacrifices ; la Montagne de neige, les grandes Couleuvres, les monstres, tout avoit, sans être adoré, l'épithéte d'*Huaca*, pour la même raison.

Les Espagnols ont cru qu'ils nommoient *Apachitas* le haut des montages, & même qu'ils les adoroient. Ce nom qu'ils ont adopté ne veut dire autre chose en Indien, que celui qui fait supporter, voulant dire qu'il

falloit remercier celui qui leur donnoit la force de porter leur fardeau, ou d'arriver à un lieu difficile, & jamais ils n'employoient ce mot qu'en arrivant ſur une montagne; auſſi quand ils étoient au plus haut, ils mettoient leur charge à terre, ils faiſoient les ſignes d'adoration, que j'ai rapporté, ſans regarder le Soleil, parce que leur reconnoiſſance s'adreſſoit alors au *Pachacamac*; il répétoient deux ou trois fois *Apachéca*, s'arrachoient quelques poils des ſourcils qu'ils ſouffloient en l'air, ou préſentoient l'herbe *Cuca* qu'ils mangeoient ordinairement avec délices; & quand ils n'avoient rien de meilleur, ils offroient de petit éclats de bois, de la paille, quelques caillous, ou des poignées de terre: toutes ces choſes faiſoient de petites butes ſur le haut des montagnes les plus fréquentées, c'eſt ce que j'ai vû pluſieurs fois. L'on peut juger par-là que leur motif étoit différent de celui que les Eſpagnols leur ont attribué à tort. Mais on ne peut du moins leur reprocher d'avoir adoré aucuns vices, adorés par des peuples plus éclairés.

Les Incas Amautas ont cru que l'homme étoit un composé d'ame & de corps, que l'ame ne pouvoit pas être mieux appellée qu'un eſprit immortel, & que le corps

formé de boue retournoit à la terre : auſſi ils le nommoient *Alpacamaſca*, c'eſt-à dire, terre animée, & *Runa*, pour ſignifier que l'homme étoit doué d'entendement & de raiſon. Ils donnoient le nom de *Hama* aux bêtes, & leur accordoient l'ame végétative & ſenſitive. Ils croyoient qu'après cette vie il y en auroit une autre meilleure pour les bons, & plus mauvaiſe pour les méchans. Ils diviſoient l'univers en trois mondes. Le Ciel, *Hunan-Pacha*, le bas monde, & le troiſiéme *Veu-Pacha*, le centre de la terre, le monde inférieur deſtiné pour la demeure des méchans, ou bien enfin, *Cupaypa-huacin*, maiſon du Diable. Ils croyoient la vie de l'autre monde corporelle, & que le bonheur dont on jouiſſoit dans le haut monde conſiſtoit à mener une vie paiſible & libre des inquiétudes de celui-ci ; & qu'au contraire celle du bas monde étoit un tiſſu de toutes les douleurs & de toutes les maladies auſquelles nous ſommes ſujets, ſans éprouver aucun repos. Dans le bonheur de l'autre vie, ils ne comprenoient aucun plaiſir de la chair, ils en faiſoient conſiſter tous les charmes dans la tranquillité parfaite de l'ame & du corps.

Les Incas croyoient la réſurrection univerſelle ; mais ſans élever leurs idées. Ils

étoient persuadés que cette résurrection ne les conduisoit qu'à une vie pareille à celle qu'ils menoient ; ils mettoient en lieu de sureté leurs ongles, les cheveux qu'ils se coupoient, ou qu'ils s'arrachoient avec le peigne, & les cachoient avec soin dans les trous des murailles ; & quand un Indien les trouvoit par terre, il les replaçoit scrupuleusement. Quand je leur demandois la raison de leur procédé, ils disoient que devant tous revivre & leurs ames sortir des tombeaux avec leurs corps, ils vouloient que les leurs ou celles de leurs amis retrouvassent sans peine leurs ongles & leurs cheveux : car, ajoutoient-ils, il y aura ce jour-là beaucoup de tumulte & de confusion ; ils étoient fâchés, par la même raison, de ne pouvoir cracher toujours dans le même endroit. *François Lopez de Gomara* (a) parlant des Enterremens que l'on faisoit aux Rois & aux Grands du Perou, dit : Que quand les Espagnols ouvroient les tombeaux, & qu'ils en jettoient les ossemens, les Indiens les prioient de n'en rien faire, afin qu'ils se trouvassent ensemble, quand il faudroit résusciter. Par où l'on peut voir qu'ils croyoient la résurrection du corps, & l'immortalité de l'ame. *Augustin Cara-*

(a) Chap. 125.

te, (*a*) & *Pedro de Cieça* (*b*) disent la même chose : je ne dois pas approfondir, moi qui ai toujours servi, comment ils ont pû avoir des notions aussi conformes aux nôtres sur la résurrection. J'ai cité avec plaisir les Historiens Espagnols, dans la crainte de paroître suspect. *Augustin Carate* rapporte aussi les Loix qu'ils avoient faites contre les sacriléges & les adultéres, & je passe sous silence beaucoup d'extravagances, qu'ils regardoient comme des vérités. Ils étoient persuadés, par exemple, que l'ame ne pouvoit dormir, qu'elle sortoit du corps, & que tout ce que l'on croyoit avoir songé pendant le sommeil étoit ce qu'elle avoit vû en se promenant. Cette opinion autorisoit l'explication sérieuse qu'ils donnoient aux songes qu'ils regardoient comme des pronostics assurés du bien & du mal.

(*a*) Liv. premier, ch. 12.
(*b*) Chap. 7.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Des Sacrifices au Soleil.

LEs Incas ſacrifioient différentes choſes au Soleil, mais parmi les animaux domeſtiques qui lui étoient conſacrés, les agneaux, les moutons & les brebis ſtériles étoient ceux qu'ils croyoient lui être les plus agréables en ſacrifices. On lui offroit auſſi des lapins privés, tous les oiſeaux bons à manger, du ſuif, des épices, des légumes, de l'herbe appellé *Cuca*, & les habillemens les plus fins. Ils bruloient toutes ces offrandes pour remercier le Soleil d'avoir créé ces choſes pour leur uſage; quelquefois ils lui préſentoient auſſi un breuvage, dont ils uſoient, compoſé d'eau & de Mays; car à leur repas ils trempoient toujours le bout du doigt dans cette boiſſon, & regardant le Ciel, il le ſecouoient en l'air, pour l'offrir au Soleil. Après cette action de grace ils donnoient deux ou trois baiſers à l'air; mais ils ne faiſoient cette cérémonie que la première fois qu'ils buvoient. J'ai vû faire cette idolatrie aux Indiens qui n'étoient

point batiſés, & j'ai vû pluſieurs vieillards dans le cas; j'en ai même batiſé quelques-uns par néceſſité.

Les Rois Incas ne permettoient pas que l'on fît aucun ſacrifice humain, pas même lorſqu'ils étoient malades, ils ne regardoient pas leurs incommodités comme un effet de la fragilité humaine, mais comme des meſſagers du Soleil leur Pere qui venoient les appeller pour les faire repoſer au Ciel avec lui; par conſéquent ils ne vouloient pas que l'on contredît la volonté du Soleil par aucun ſacrifice. Toutes les fois que les Indiens entroient dans leurs Temples, le plus conſidérable d'entr'eux portoit la main ſur un de ſes ſourcils, & ſoit qu'il en arrachât un poil ou non, il ſouffloit en l'air devant l'Idole en ſigne d'offrande. Mais on n'adoroit point le Roi de cette façon. Les Sorciers & les faux-Prêtres, lorſqu'ils entroient dans des lieux cachés pour s'entretenir avec le Diable, obſervoient cette marque d'idolatrie pour offrir leurs perſonnes (*a*).

(*a*) Pedro de Cieça de Leon, premiere partie de l'Hiſtoire du Perou, Chap. 38.

Le Pere Blas Valera dans ſes Antiquités du Perou.

Franciſco

Les Prêtres faiſoient ordinairement leurs ſacrifices, mais avec la différence que tous ceux de la maiſon du Soleil de Cozco étoient Incas nés du Sang Royal; & que pour tous les autres ſervices du Temple, il ſuffiſoit d'être Inca privilégié. Mais le Souverain Prêtre étoit toujours oncle ou frere du Roi, ou du moins Prince légitime de ſon Sang. Les Prêtres n'avoient point d'habillement particulier. Et dans toutes les Provinces, où le Soleil avoit des Temples, il n'y avoit que ceux qui étoient nés dans le Païs, & les parens du Seigneur de chaque Province qui puſſent exercer les Charges de Prêtre. Le principal, comme pourroit être un Evêque dans notre Religion, étoit toujours un Inca. en général, ils donnoient toutes les Charges de paix ou de guerre aux habitans du pays; car ils ne vouloient point avoir l'air tirannique. Ils avoient pluſieurs Maiſons Religieuſes, dont les unes gar-

Franciſco Lopez de Gomara, Hiſtoire générale des Indes, Chap. 120.

Auguſtin Carate Sur-Intendant général des Finances de Sa Majeſté, en ſon Hiſtoire du Perou, Liv. premier, Ch. 13.

Le Pere Joſeph Acoſta, dans ſa Philoſophie naturelle & morale du nouveau Monde, Liv. premier, Ch. 25.

doient une perpétuelle virginité, & les autres étoient destinées pour être maîtresses du Roi.

CHAPITRE III.

Division de l'Empire, & Rôle des Sujets.

LES Rois Incas avoient divisé leur Empire en quatre parties, qu'ils appelloient *Tavantinsuyu*, c'est-à-dire, les quatre parties du monde : car ils les rapportoient aux points cardinaux. La Ville de *Cozco* en étoit comme le centre, & son nom signifioit dans la Langue particulière des Incas, le nombril de la terre. Cette application étoit d'autant plus juste, que le Perou est comme le corps humain, long & étroit, & que la Ville de *Cozco* se trouve presque le milieu. La Province des *Antis* donnoit le nom d'*Antisuyu* à la partie de l'Orient. Ils nommoient le Couchant *Cuntisuyu*, de la Province de *Cunti*. La partie du Nord prend son nom de la Province de *Chincha*, une des plus grandes du Perou, & celle de *Collasuyu* tire le sien de la Province de

Colla; qui est fort étendue, & située au midi. Quoique leur domination s'étendît beaucoup au-delà, ils entendoient tout le pays par ces quatre Provinces : le Royaume de *Chili*, par exemple, qui du côté du Midi est à plus de six cens lieues de la Province de *Colla*, étoit compris dans la partie de *Collasuyu*. Le Royaume de *Quitu*, qu'ils comprenoient dans *Chinchasuyu* étoit à plus de quatre cens au Nord de *Chincha*. En nommant les Provinces on sçavoit les points cardinaux ; & les quatre principaux chemins qui partoient de Cozco pour y conduire, en portoient aussi le nom.

Les Incas firent une Loi pour prévenir & arrêter tous les maux qui pouvoient arriver dans leurs Royaumes. Ils ordonnérent que dans toutes les Villes on mettroit sur le Registre public les habitans par Décuries, & que celui qui commanderoit les neuf autres en seroit chargé, trouvant que celui qui vouloit en rendre bon compte, en avoit assez. Cinq de ces Décuries avoient un autre chef. Un Capitaine commandoit à deux Décuries de cinquante, un autre avoit cinq cens hommes à ses ordres, & mille hommes reconnoissoient un Général.

Les Décurions étoient obligés de solliciter les affaires de ceux qu'ils comman-

doient, & de repréſenter leurs beſoins au Gouverneur, ou bien au Miniſtre chargé de diſtribuer les vivres, les grains pour ſemer, la laine pour s'habiller, ou les matériaux pour rebâtir leurs maiſons. Le Décurion étoit obligé d'accuſer à l'Officier, ſon ſupérieur, celui de ſa troupe qui avoit commis la moindre faute ; celui-ci faiſoit châtier le coupable, ſuivant la grandeur du crime, l'affaire étoit portée à un Juge plus ou moins conſidérable, car ils relevoient les uns des autres ; de cette façon le châtiment n'étoit point retardé. Les cauſes civiles ſe traitoient de la même maniére. Car pour éviter les appels & les conflits de Juriſdictions, il y avoit dans chaque Ville un Juge qui décidoit ſouverainement des Procès, excepté ceux qu'une Province avoit contre une autre au ſujet des bornes des terrres, ou du droit des pâturages. En ce cas, l'Inca députoit un Commiſſaire particulier pour en juger ; & ſi celui-ci ne pouvoit concilier les Parties, il en donnoit avis à l'Inca, qui faiſoit un Edit, ou qui remettoit la déciſion de l'affaire à la premiére viſite qu'il devoit faire de cette Province. Tout Décurion qui ne ſollicitoit pas pour ſes gens, étoit châtié plus ou moins rigoureuſement, ſuivant le dégré de ſa négligence, & du tort

qu'elle avoit causé. Si il n'avertissoit pas du crime commis, & qu'il gardât le silence seulement pendant un jour, sans aucune raison légitime, il étoit lui-même déclaré coupable & châtié deux fois, l'une pour n'avoir pas fait son devoir, & l'autre pour s'être chargé de l'offense du coupable. Et comme ils relevoient chacun de quelqu'un qui éxaminoit leur conduite, ils étoient obligés de faire éxactement leur devoir. Un établissement aussi sage empêchoit qu'il n'y eût ni vagabons, ni fainéans dans le pays, & tout le monde étant éclairé de si près, chacun prenoit garde à sa conduite, d'autant plus que l'on redoutoit la punition; car pour une faute très-médiocre ils condamnoient à la mort: & quoique l'offensé n'eût pas porté de plainte, le Décurion faisoit toujours son devoir; l'on ordonnoit la mort, le fouet, le bannissement, suivant l'éxigence des cas, & souvent plus pour avoir contrevenu à l'Ordonnance de l'Inca, que pour la gravité de la faute. L'on punissoit également un jeune homme de famille, sans rien pardonner à sa jeunesse. Il est vrai qu'ils modéroient la punition, suivant la délicatesse de son âge; mais aussi ils punissoient le père avec une extrême rigueur, pour ne l'avoir pas détourné de

ſes mauvaiſes habitudes, & ne l'avoir pas corrigé dans ſa tendre jeuneſſe; car le Décurion nommoit toujours le père de celui qu'il accuſoit. Ainſi l'on apportoit une grande attention à la façon dont on élevoit les enfans, qui de leur côté étoient fort doux & fort dociles.

On ne condamnoit point à l'amende, & l'on ne confiſquoit jamais le bien de perſonne dans le Perou. Les Incas diſoient que l'on ne banniſſoit pas le crime d'un Etat en prenant le bien des coupables, & les laiſſant en vie; mais que c'étoit donner aux criminels la liberté de faire de plus grands maux. Si un Curaca ſe révoltoit (ce qu'ils puniſſoient à toute rigueur) ou ſi pour quelqu'autre crime il méritoit d'être éxécuté, ſon fils ne perdoit point ſon emploi: au contraire, on le lui donnoit, afin que cet emploi lui repréſentât la faute de ſon père, pour qu'il eût ſoin de l'éviter. *Pedro de Cieça de Leon* dit, (*a*) que les Incas pour ſe faire aimer de leurs Sujets n'ôtoient jamais la dignité de Cacique à ceux dans la famille deſquels elle étoit héréditaire. Si quelqu'un avoit commis une faute aſſez conſidérable pour être dégradé de cette marque d'honneur & de nobleſſe, ils la

(*a*) Chap. 28.

donnoient à quelqu'un de ſes frères, ou de ſes enfans : & ſe conduiſoient à peu près de la même maniére pour les Charges militaires. Ils n'ôtoient jamais les Emplois aux principaux habitans des Provinces qu'ils ſoumettoient ; mais ils leur donnoient pour Chefs des Princes du Sang, dont ils étoient flattés d'être les Lieutenans.

Un Juge étoit obligé, ſous peine de mort, de condamner à la punition portée par la Loi. Des Juges particuliers, n'avoient pas, diſoient-ils, autant d'expérience que le Roi & ſon Conſeil qui en avoient décidé, indépendemment de l'inſulte que l'on auroit fait à la majeſté du Prince en n'éxécutant pas ſes ordres ; cette façon de maintenir les Loix avec rigueur paroîtra peut-être barbare ; mais ce parti étoit bien ſage pour prévenir les malheurs d'un Etat : car la certitude de perdre la vie, ſi l'on prévariquoit, donnoit un ſi grand éloignement pour le crime qu'à peine dans tout ce grand Empire on puniſſoit de mort un ſeul homme dans toute une année. Et quoique les Langues & les Nations fuſſent infiniment différentes, tous les habitans ſe gouvernoient par les mêmes Loix avec autant de ſimplicité que ſi tout ce grand peuple n'eût été qu'une même famille. Ils croyoient

que le Soleil révéloit ſes Loix à ſon fils leur Inca, ainſi la déſobéiſſance leur paroiſſoit un ſacrilége, & ſouvent ceux qui ſe ſentoient coupables, alloient volontairement & publiquement devant le Juge déclarer les fautes qu'ils avoient commiſes, & dont perſonne n'avoit connoiſſance; car étant perſuadés que l'âme ſe condamnoit elle-même, & que leurs fautes cauſoient les malheurs publics & particuliers, ils les vouloient expier par la mort, pour empêcher que le Soleil ne leur envoyât d'autres afflictions. C'eſt de là que les Hiſtoriens Eſpagnols ont tiré que les Indiens du Pérou ſe confeſſoient; joint à cela que ces peuples conquis répondoient ſouvent aux queſtions qu'on leur faiſoit des choſes qu'ils croyoient être du goût & capables de plaire aux Eſpagnols.

Le peu de Procès qu'il y avoit parmi eux étoit jugé ſans appel & ſans délai par le Juge de chaque Ville, qui faiſoit exécuter dans cinq jours la Sentence qu'il avoit rendue; & ſi l'affaire étoit trop grave, elle étoit renvoyée au Juge de la Province, qui en ordonnoit définitivement. Mais pour ménager la peine & le tems des Sujets, il y avoit fort peu d'affaires qui fuſſent portées à ce Tribunal. Mais les Juges ren-

doient compte toutes les Lunes à des Juges ſupérieurs, des Sentences qu'ils avoient rendues, & ceux-ci encore à d'autres ; car il y avoit pluſieurs degrés pour arriver aux Vice-Rois ou Lieutenans des quatre parties de l'Empire qui jugeoient ſouverainement. Par ce moyen, la conduite des Juges étoit auſſi ſévérement éxaminée que punie rigoureuſement, en cas de prévarication. Pour donner des avis à l'Inca ou à ſon Conſeil, ils ſe ſervoient de cordons de différentes couleurs noués en beaucoup d'endroits, par leſquels ils comprenoient, comme on fait par des chiffres, ce dont on vouloit les inſtruire. La punition du coupable, conformément à la Loi, étoit indiquée par de petits filets de différentes couleurs attachés au plus gros cordon ; la néceſſité les faiſant ainſi ſuppléer aux Lettres dont ils n'avoient pas l'uſage ; mais ce qu'il y avoit de plus étonnant dans cette eſpèce d'écriture, c'eſt qu'ils ne ſe trompoient jamais en leurs calculs, quelques difficiles qu'ils puſſent être. Il eſt vrai que ceux qui rempliſſoient ces Charges, ne faiſoient aucune autre choſe.

Les Décurions étoient encore chargés de rendre compte à leurs ſupérieurs de ceux des deux ſéxes qui naiſſoient ou qui mou-

roient. On en donnoit tous les ans un état général à l'Inca ; aussi bien que de celui des Troupes ; de façon qu'au milieu de la guerre la plus violente, les affaires étoient réglées aussi tranquillement que dans la paix. Jamais ils n'ont permis le sac & le pillage d'aucune Ville.

Les Indiens étoient persuadés que le soin avec lequel on châtioit les premières fautes, empêchoit les récidives. Par ce moyen ils évitoient une infinité de crimes. Ils disoient qu'il ne falloit jamais attendre qu'il y eût plusieurs plaintes contre un coupable ; que souvent ceux qui avoient été maltraités n'osoient se plaindre dans la crainte de rendre leur infamie publique, & qu'ils attendoient l'occasion de s'en venger eux-mêmes.

Les noms des Décurions étoient tirés du nombre de leurs Décuries ; *celui qui a charge de dix, de cent, &c.* par ce moyen l'Inca & ses Lieutenans sçavoient au juste le nombre des habitans d'une Ville ; ce qui leur servoit à faire un partage exact pour les Ouvrages publics que l'on ordonnoit, comme les Ponts, les Chemins & les Chaussées, pour la levée des Gens de guerre, soit pour le combat, soit pour le bagage ; & si quelqu'un revenoit sans congé,

il étoit jugé dans ſon pays & condamné à mort, pour avoir abandonné lâchement l'Inca ou celui qui repréſentoit ſa perſonne. L'Inca ſçavoit encore de la même façon le degré d'abondance ou de ſtérilité de chaque Pays; il prévenoit donc les famines & les diſettes. Ainſi les Incas méritoient l'éloge que le Pere *Blas Valera* en fait en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire, en diſant, qu'il falloit les regarder comme de ſages Tuteurs des orphelins, plutôt que leur donner le titre de Rois.

Pour empêcher ceux qui avoient le maniement des biens du Soleil & de l'Inca d'abuſer de leurs Charges, il y avoit des Controlleurs & des Commiſſaires, qu'ils appelloient *Cucuy-Ricoc*; qui veut dire, Oeil par-tout. Ils voyageoient ſecrettement dans les Provinces, s'informoient de leur conduite, & faiſoient châtier les coupables. Et comme il n'y avoit point de Charge dans l'Empire qui ne fût ſoumiſe à une autre, l'on étoit très-attentif à la bien exercer. La même faute étoit punie plus ſévérement dans un homme en place que dans un homme du commun. Indépendemment du ſurplus de lumiere qu'il devoit avoir, ils trouvoient qu'il offenſoit perſonnellement le Soleil & l'Inca, puiſqu'ils l'avoient

imaginé plus honnête homme que les autres.

Les Indiens aſſûrent que jamais aucun Inca du Sang Royal n'a été puni, du moins en public. L'exemple de leurs ancêtres, & la voix publique qui les déclaroit Fils du Soleil, nés pour inſtruire les hommes & leur faire du bien, les a toujours retenu dans une grande modération, & les a rendu des modéles parfaits pour le reſte de l'Etat. Ils ajoutoient, qu'ils ne pouvoient avoir de paſſion dereglée, ni pour les biens ni pour les femmes, puiſqu'il leur étoit permis d'en avoir de toutes les eſpèces; car ils n'avoient que la peine de demander une fille à ſon pere; qui bien loin de la refuſer, les remercioit humblement de vouloir bien s'abaiſſer juſques au point de la prendre pour leur maîtreſſe, & pour les ſervir. Quant aux biens, en quelque lieu qu'ils ſe trouvaſſent, ils avoient en leur diſpoſition non-ſeulement toutes les richeſſes du Soleil & celles des Incas leurs prédéceſſeurs, mais les Gouverneurs & les Officiers de Juſtice étoient obligés de leur fournir tout ce dont ils avoient beſoin. Ils ne pouvoient ſe laiſſer aller au meurtre & à la colere, puiſque perſonne n'étoit à portée de les offenſer, & qu'on les adoroit. Si quelqu'un mettoit en

colere un Inca, il étoit regardé comme ſacrilége & puni, tel qu'il pût être, comme ayant attaqué ſa perſonne : mais jamais il ne s'eſt trouvé d'Indien capable d'une ſemblable action. Et les Eſpagnols les ſurprenoient beaucoup, quand ils leur demandoient ſi jamais leurs Incas n'avoient rien fait contre la probité. Ainſi c'eſt bien à tort qu'un de leurs Hiſtoriens a rapporté, que par une de leurs Loix un Inca, quelque crime qu'il eût commis, étoit exempt de la mort ; car ils diſoient au contraire, que les Loix étoient faites pour tout le monde, & qu'ils dégraderoient un Inca ſi il commettoit des crimes, déclarant qu'il n'étoit pas du Sang Royal, & méritoit d'autant plus d'être puni, qu'il étoit au deſſus des autres. *Pedro de Cieça-de-Leon* (*a*) rapporte au ſujet de la Diſcipline militaire, que s'il ſe faiſoit quelque vol ou quelques violences ſur les frontiéres, on châtioit ſur le champ les coupables, & que les Incas étoient ſi juſtes & ſi ſévéres, qu'ils ne pardonnoient pas même à leurs enfans. Il ajoute, que s'il arrivoit que parmi ceux qui ſuivoient l'Inca il s'en trouvât quelqu'un qui entrât dans la maiſon ou dans le jardin d'un Indien, quoiqu'il n'eût fait qu'un médiocre dommage,

(*a*) Chap. 44.

on le faiſoit mourir auſſi-tôt. Cet Auteur ajoute, que c'étoit ſans aucune diſtinction, parce que leurs Loix étoient générales. Mais ce qui les retenoit plus que tout dans leur devoir, c'étoit le grand titre qu'ils prenoient d'enfans du Soleil; & pour le ſoutenir, ils vouloient ſurpaſſer les Indiens en probité autant qu'ils les ſurpaſſoient en naiſſance, & leur perſuader que les vertus leur étoient héréditaires. Les Indiens en étoient ſi perſuadés, qu'ils diſoient aux Eſpagnols, lorſqu'ils donnoient des éloges à leurs Rois ou à quelque Prince du Sang: Vous ne devez pas vous en étonner, puiſqu'ils étoient Incas. Au contraire, ſi l'on blâmoit une mauvaiſe action; il eſt certain, diſoient-ils, que jamais Inca n'a rien fait de ſemblable, à moins qu'il n'ait été bâtard, ou bien impoſteur.

Dans chacune des quatre parties de l'Etat l'Inca avoit trois conſeils, pour la Guerre, pour la Juſtice ordinaire, & pour les Biens. Chacun de ſes Conſeils avoit ſes degrés de ſubalternes qui deſcendoient juſqu'aux Décurions. Les Vices-Rois ou Lieutenans y préſidoient, & quoique Souverains dans leurs Provinces, ils rendoient compte à l'Inca de ce qui s'y paſſoit. Ces Emplois étoient toujours occupés par des

Incas

Incas légitimes, qui ſeuls pouvoient former le Conſeil d'Etat ; & comme ils recevoient l'ordre immédiatement de l'Inca, ils décidoient de toutes les affaires de paix ou de guerre.

CHAPITRE IV.

Des Sciences des Incas, & principalement de l'Aſtrologie.

LEs Incas n'ayant aucun uſage des Lettres, n'ont pû étendre fort loin leurs connoiſſances : & par conſéquent leur Aſtrologie & leur Philoſophie naturelle étoient fort médiocres. L'on aſſure cependant que leurs Savans, qu'ils appelloient *Amautas*, raiſonnoient avec ſubtilité, & réduiſoient aſſez ſouvent la théorie en pratique, ſurtout par rapport à leur gouvernement. En général, leurs connoiſſances ont toujours péri avec les Inventeurs : & jamais ils n'ont eu qu'une foible lueur même ſur les Sçiences données par la lumiere naturelle, encore ont-ils chargé le peu qu'ils ſçavoient de traits groſſiers pour le rendre ſenſible. Le Lecteur en va juger.

Leurs Loix & leurs Coutumes prouvent aiſément qu'ils connoiſſoient la Philoſophie morale. Et leur conduite fut toujours le livre dans lequel ils écrivirent la Loi naturelle & les bonnes mœurs, qui furent de tous tems la baſe de leur gouvernement. La Philoſophie naturelle leur étoit inconnue, & même indifférente, puiſque leur façon de vivre conſiſtoit à ſuivre ſimplement leurs inclinations, & que l'expérience ne pouvoit être perfectionnée par une curioſité qui leur étoit inutile.

L'Aſtrologie leur étoit moins inconnue, parce que le Soleil & la Lune les occupoient ſans ceſſe. Les différens mouvemens de la Planette de Vénus, les changemens de la Lune, & le tems où ils ne la voyoient point, qu'ils apppelloient ſa mort; les approches & les éloignemens du Soleil, les jours plus longs & plus courts, tous les changemens qui frappoient leurs ſens étoient l'objet de leur étude; mais leurs connoiſſances ne s'étendoient pas plus que leurs vûes. Ils étoient étonnés de ce qu'ils voyoient, ſans en rechercher les cauſes; ils n'imaginoient qu'un Ciel, dans lequel ils ne connoiſſoient que les trois Planettes, dont je viens de parler. Leur brillant méritoit ſeul leur attention. Cependant les Pleya-

des qu'ils voyoient se distinguer des autres étoiles attirérent aussi leurs regards.

Les connoissances des *Péruviens*, touchant l'Astrologie & la Philosophie naturelle, étoient assez bornées; ce n'est pas qu'il n'y eût parmi eux des espéces de Philosophes qui s'appliquoient à les cultiver de même que les autres Sciences : mais comme ils n'avoient pas l'usage de l'écriture, il étoit difficile que les *Amautas*, c'est ainsi qu'on les nommoit, pussent transmettre à leurs successeurs les découvertes qu'ils avoient faites, ou perfectionner les connoissances de ceux qui les avoient précedés. Les *Quipos*, qui leur tenoient lieu d'écriture, étoient un moyen insuffisant pour communiquer aux autres hommes des idées abstraites : c'étoient, comme on l'a vû dans un autre endroit, des espéces de franges, composées de fils ou cordelettes de différentes couleurs, & chargeés d'un certain nombre de nœuds, qui par la combinaison des couleurs & des nœuds leur tenoient lieu de Livres & de Registres pour les Impositions, &c. Ils avoient plusieurs recettes & plusieurs pratiques de Médecine que l'expérience leur avoit apprises, mais ils n'avoient fait aucune spéculation sur cette Sciencenon plus que sur aucune partie de

la Philoſophie, & leur eſprit ne s'élevoit guères au deſſus des notions ſenſibles & particuliéres. L'Aſtronomie étoit celle de toutes les ſciences à laquelle ils s'étoient le plus appliqués : ils y avoient été portés non-ſeulement par l'utilité, dont elle eſt pour l'Agricuture, & pour pluſieurs autres uſages de la vie civile, mais encore par une eſpéce de ſentiment de Religion. Le Soleil étoit le principal objet de leur culte; leur Rois étoient regardés comme ſes Deſcendans : ainſi il étoit naturel qu'ils euſſent donné une atttention particulière à l'obſervation des changemens qui arrivent pendant le cours d'une même année au mouvement de cet Aſtre, ils le nommoient *Inti*; ils appelloient la Lune *Quilla*, & donnoient à la Planette de Vénus le nom de *Tchaſca*, c'eſt-à-dire, Chevelue. Ils n'avoient point diſtingué les autres Planettes ni les Etoiles par des noms particuliers; ils faiſoient encore quelqu'attention à la conſtellation des Pleyades, mais ils l'appelloient *Coyllour*, du même nom que toutes les autres Etoiles : ils donnoient à l'année le nom de *Houata*, mot qui ſignifie proprement nouer ou attacher. Le peuple comptoit les années par les moiſſons; mais les *Incas* & les *Amautas* avoient une méthode plus ſçavante pour

en déterminer la durée précise. Ils avoient observé éxactement le tems des Solstices d'Esté & d'Hyver, & avoient laissé à la postérité un monument très-remarquable de leurs observations. Ce monument consistoit en seize Tours qu'ils avoient fait construire, huit à l'Orient de Cusco, & huit autres à l'Occident de cette même Ville; ces huit Tours étoient placées de chaque côtés en deux groupes, chacun de quatre Tours; de ces quatre il y en avoit dans chaque groupe deux petites de trois toises environ de hauteur (*estados*) séparées entr'elles par un intervalle de dix-huit à vingt pieds. Ces petites Tours étoient au milieu de deux grandes, & elles en étoient à peu-près à la même distance de vingt pieds. Ces grandes Tours étoient beaucoup plus hautes que ne le sont les *Atalayas* où les Tours qui sont bâties sur les Côtes d'Espagne pour découvrir les Corsaires barbaresques.

Ces grandes Tours servoient à faire appercevoir les deux petites, entre lesquelles le Soleil se montroit à son lever & à son coucher aux jours des deux Solstices de l'Esté & de l'Hyver.

Pour faire cette observation, un *Inca* se plaçoit au lever & au coucher du Soleil dans un lieu déterminé, d'où il examinoit

ſi cet aſtre ſe levoit & ſe couchoit préciſément dans le lieu de l'horiſon que l'on découvroit entre les deux petites Tours placées à l'Orient & à l'Occident de la Ville. *Pedro de Cieça* (*a*), & le Pere *Acoſta* (*b*) ont parlé de ces Tours. Elles étoient encore ſur pied en 1560. lorſque je quittai le Pérou, & ſi elles ſubſiſtent encore, on pourroit s'aſſurer du lieu ou ſe plaçoit l'Obſervateur, ſi c'étoit une Tour de la maiſon du Soleil ou quelqu'autre endroit; car je n'ai pas pû en être inſtruit.

Les Péruviens réglant leurs mois par les Lunes, & comptant douze mois pour une année, ils avoient beſoin d'une régle pour déterminer le tems de leurs ſemailles, ce qu'ils ne pouvoient faire que relativement à l'année Solaire. Quelques-uns ont prétendu que les Péruviens avoient une année Luni-ſolaire, qui fixoit le rapport de l'année Solaire avec l'année Lunaire; mais ceux-là ſe trompent fort: car ſi cela eût été vrai, ils auroient fixé les Solſtices à certains jours de leurs mois, & ſe ſeroient épargné la peine de ces obſervations répetées tous les ans.

(*a*) Cieça, Chap. 92.
(*b*) Acoſta VI. Chap. 3.

[*Garcilasso*, quoique très-instruit pour un homme élevé au Pérou, & qui avoit passé sa vie à la guerre, n'étoit pas cependant assez habile pour ne pas tomber dans quelques méprises en parlant de ces matiéres. Par exemple, la preuve sur laquelle il se fonde, pour assurer que les Péruviens n'avoient point une année Luni-solaire, n'est rien moins que concluante. Il reconnoît lui-même (*a*) que les Fêtes se célébroient à certaines Lunes déterminées, qui portoient le nom de ces mêmes Fêtes. Les plus considérables étoient celles des Solstices & des Equinoxes, & celles des Semailles & des Moissons. Si l'année Péruvienne eût été purement Lunaire, le même mois eût parcouru l'année Solaire en trente-trois ans environ, & eût répondu à toutes les Saisons, ce qui est contraire à ce que rapporte *Garcilasso* lui-même.

Garcilasso décrit ces Tours astronomiques des Péruviens sous le Regne de leur troisiéme Inca, & si elles sont aussi anciennes, il falloit que ces peuples fussent plus anciens qu'il ne le dit, ou qu'ils eussent fait un progrès bien rapide dans l'Astronomie; car la construction de ces Tours, & leur

(*a*) Garcillasso, Liv. VIII. Chap. 10.

poſition exacte dans des endroits correſpondans au lieux de l'horiſon où le Soleil ſe leve & ſe couche au tems des Solſtices, demandoit une aſſez longue ſuite d'obſervations. Les anciens Aſtronomes de notre Occident ont été long-tems à ſe convaincre que ces points étoient fixes dans l'horiſon.

L'intervale des deux petites Tours intérieures devoit être égal au diamétre du Soleil, & répondoit à un demi degré du cercle dans lequel les ſeize Tours étoient placées. Cet intervale étoit, dit *Garcillaſſo*, de dix-huit à vingt pieds : ſuppoſant dix neuf pieds de France, la circonférence du cercle entier ſera de 2280 toiſes, & le diamétre d'environ 725 toiſes, ce qui donne à peu près 362 toiſes pour le demi-diamétre ou pour le rayon. Comme *Garcilaſſo* ne détermine pas exactement la diſtance des deux petites Tours, une plus grande préciſion dans ces calculs ſeroit inutile. Le célébre *Galilée* propoſe dans ſes *Dialogues Coſmiques* la conſtruction d'un ſemblable inſtrument horizontal. Il eſt vrai que ſa conſtruction eſt plus ſimple, & l'uſage qu'il imagine plus ſçavant ; mais il eſt toujours fort ſingulier que des peuples traités de barbares, ayent exécuté d'avance ce que l'un des plus grands Philoſophes de notre Continent a imaginé

dans un ſiécle où l'Aſtronomie étoit déja très-parfaite.]

Les Péruviens apportoient encore un ſoin particulier pour s'aſſurer du véritable jour des deux Equinoxes, c'étoit le jour de l'Equinoxe du Printems qu'ils commençoient les moiſſons, & en particulier celle du champ nommé *Collcampara*, ou Jardin du Soleil.

A l'Equinoxe d'Automne ils célébroient une des grandes Fêtes du Soleil, qu'ils nommoient *Citua-Raymi*, ce qui ſignifie Fête principale. Pour déterminer le tems de l'Equinoxe, ils avoient élevé dans les Places qui étoient au devant des Temples du Soleil des Colomnes de pierre travaillées avec beaucoup d'art ; elles étoient au centre d'un grand cercle qui s'étendoit juſqu'aux extrêmités de ces Places. Ce cercle étoit coupé en deux par une ligne qui le traverſoit d'Orient en Occident en paſſant par le centre : c'étoit par une longue expérience & par un grand nombre d'obſervations répetées avec ſoin qu'ils avoient déterminé cette ligne.

Lorſque le tems de l'Equinoxe s'approchoit, les Prêtres avoient ſoin d'obſerver ſi l'ombre de la Colomne étoit coupée au lever

& au coucher du Soleil en deux parties égales par la ligne dont nous avons parlé plus haut, & si la colomne étoit frappée à midi par les rayons du Soleil dans toute sa circonférence, de maniere qu'elle ne fît point d'ombre, de-là ils concluoient que ce jour étoit celui de l'Equinoxe.

[*Garcilasso* qui n'étoit pas Astronome, s'exprime ici d'une maniere très peu exacte. Cusco étant au-delà de la ligne par 14°. environ de latitude, le Soleil se trouvoit à midi au Zenith de cette Ville quelque tems après l'Equinoxe du Printems, alors les Colomnes ne faisoient point d'ombre; mais lorsque cet Astre étoit dans l'Equateur, les mêmes Colomnes n'étoient éclairées qu'en partie, & elles projettoient à midi une ombre dont la longueur étoit égale au quart environ de leur hauteur. Ce que *Garcilasso* lui-même rapporte ensuite de la différente manière dont les *Amautas* disoient que le Soleil se plaçoit sur ces Colomnes à mesure que l'on avancoit vers la ligne, & de la préférence qu'ils donnoient à celles-ci, montrent qu'ils n'étoient pas dans l'opinion que les termes de *Garcilasso* donneroient lieu de leur attribuer.]

Ils ornoient ces Colomnes avec les plus belles fleurs, & posoient dessus le trône du Soleil, disant que cet Astre se reposoit ce jour là avec toute la plénitude de sa lumière sur ces Colomnes ; par cette raison c'étoit le jour auquel ils présentoient à ce Dieu les plus riches offrandes, d'or, d'argent, de pierreries, & de tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Il faut observer à ce sujet que les Rois Incas, & leurs *Amautas* ou Philosophes, ayant remarqué dans la suite qu'à mesure qu'ils poussoient leurs conquêtes vers le Midi, & que plus ils s'approchoient de la ligne équinoxiale, moins les Colomnes sacrées faisoient d'ombre au midi du jour de l'Equinoxe ; c'est par cette raison qu'ils estimoient davantage celles qui étoient proches de Quitu, & sur-tout celles qu'ils placérent dans cette même Ville, parce qu'étant directement sous la ligne, elles ne faisoient aucune ombre à midi des jours de l'Equinoxe. Ils les regardoient comme des trônes extrêmement agréables au Soleil, sur lesquels ce Dieu s'asséyoit dans une situation droite, au lieu que sur les autres il ne s'y mettoit que de côté. Sebastien de *Belalcaçar* Gouverneur de Quitu fit détruire les Colomnes de cette Ville, les regardant comme un monument propre à entretenir l'idolatrie des Péruviens.

Ils comptoient leurs mois d'une Lune nouvelle à une autre. Chaque mois avoit son nom particulier, aussi bien que les quinzaines & les semaines, qu'ils comptoient par les croissans & les quartiers; mais les jours de la semaine n'avoient point de noms différens. Ils marquoient avec soin les Eclipses, mais sans en connoître la cause. Ils croyoient, en voyant celles du Soleil, qu'il étoit fâché contre eux, & qu'ils avoient commis quelque faute, leur montrant un visage irrité, aussi se croyoient-ils alors menacés de quelqu'accident. Ils en disoient autant des Eclipses de Lune, assurant qu'elle étoit malade, & craignant qu'elle ne mourût en achevant de s'obscurcir, & ne les fît tout périr en tombant du Ciel. Dès le commencement de l'Eclipse ils faisoient un grand bruit avec des trompettes, des tambours & des cornets; ils battoient les chiens pour les faire crier, & leur faire invoquer la Lune, qu'ils croyoient avoir de l'affection pour ces animaux, à cause d'un service important qu'elle en avoit reçu autrefois. Ils croyoient donc que leurs cris l'engageroient à prendre pitié d'eux, & la tireroient de l'assoupissement que sa maladie lui causoit.

Ils étoient persuadés que les taches noi-

res qu'ils appercevoient ſur la Lune avoient été faites par un Renard devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au Ciel pour en jouir, l'embraſſa ſi fort, qu'à force de la ſerrer & de la baiſer, il lui fit les taches que l'on y voit. Pendant l'Eclipſe, ils la faiſoient invoquer par les enfans & les jeunes garçons, qui par leurs larmes & leurs cris l'appelloient *Mama-Quilla*, c'eſt-à-dire, la Mere-Lune, la priant de ne ſe point laiſſer mourir, ſa mort devant cauſer leur perte univerſelle. Les hommes & les femmes répondoient d'une façon ſi étrange aux priéres des enfans, qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer une plus grande confuſion.

Ils jugeoient de la maladie de la Lune par la longueur de l'Eclipſe; quand elle s'éclairciſſoit, ils diſoient que le grand *Pachacamac*, qui ſoutenoit l'univers, l'avoit guérie, pour empêcher le monde de périr; ils ſe réjouiſſoient de ſa guériſon, & la remercioient de ce qu'elle n'étoit point tombée. C'eſt ce que j'ai vû pluſieurs fois.

Ils avoient une grande vénération pour l'éclair & le tonnerre, ils les appelloient *Yllapa*, mais ils ne les adoroient pas; ils les regardoient comme les valets du Soleil, qui réſidoient en l'air, & leur donnoient un appartement ſeparé dans la maiſon du

Soleil, auſſi bien qu'à l'arc-en-ciel, à cauſe de la beauté de ſes couleurs, qu'ils ſçavoient que le Soleil produiſoit : auſſi les Rois Incas le prirent-ils pour leur deviſe. Ils croyoient que les taches noires, que l'on remarque dans la voye lactée, repréſentoient une brebis qui allaitoit un agneau ; ils me l'ont montrée, & malgré toutes les diſtinctions qu'ils m'ont voulu faire remarquer, je n'ai jamais vû que des tâches noires.

Ils faiſoient des pronoſtics ſur le Soleil, ſur la Lune & ſur les Cométes, qu'ils regardoient comme des choſes extraordinaires ; l'opinion commune étoit qu'ils annonçoient la mort des Rois, & la ruine des Royaumes. Cependant les ſonges & les ſacrifices étoient plus l'objet de leurs prédictions que les Etoiles & les évenemens de l'air. Ce qu'ils diſoient des ſonges étoit ſi épouvantable, que je le paſſerai ſous ſilence. Ils étoient perſuadés que le Soleil étant le ſouverain des Etoiles, vouloit que Vénus ſe tînt toujours près de lui comme la plus belle, & qu'elle marchât devant où derriére, ſelon qu'il le jugeoit à propos. Quand ils voyoient que le Soleil ſe couchoit & ſe précipitoit dans la mer qui borne le Pérou, ils diſoient, que ſon extrême

chaleur deſſechoit une grande partie des eaux, & que, comme un bon nageur, il faiſoit le plongeon par deſſous la terre, qu'il n'ageoit ſur l'eau, & qu'il ſortoit le jour d'après par la porte de l'Orient. Ils ne diſoient rien du coucher de la Lune ni de celui des Etoiles.

Ils regardoient comme une choſe utile d'évacuer les maladies par des médecines, & par des ſaignées qu'ils faiſoient aux bras & aux cuiſſes, ſans ſçavoir à quel mal elle étoit la meilleure, & ſans connoître la diſpoſition des veines, ils ouvroient la plus proche de l'endroit où étoit le mal. Ainſi quand ils avoient de grandes douleurs de tête, on les ſeignoit entre les ſourcils; leur lancette n'étoit autre choſe que la pointe d'un caillou qu ils attachoient à un petit bâton, ils l'appliquoient ſur la veine, & l'ouvroient avec moins de douleur que n'en font nos inſtrumens. A l'égard des médecines, ils les donnoient au hazard, ſans avoir aucune connoiſſance des urines qu'ils ne regardoient jamais. Ils ignoroient auſſi les maux cauſés par la colére & par la mélancolie. Leur reméde, quand ils ſe trouvoient incommodés, étoit une racine blanche, à peu près ſemblable à nos navets, dont ils piloient environ deux onces qu'ils avaloient

dans de l'eau, ou dans leur breuvage ordinaire ; auſſi-tôt après l'avoir pris, ils ſe mettoient au Soleil, pour mettre leurs humeurs en mouvement & faciliter l'opération du remède ; en effet, une heure après l'avoir pris il étoient ſi tourmentés qu'ils ne pouvoient plus ſe ſoutenir, alors ils avoient de grands maux de cœur, la tête leur tournoit, & ils ſentoient des démangeaiſons dans toutes les jointures qui les faiſoient friſſonner. En un mot, ce reméde eſt fort agiſſant, & cauſe un ſi grand abattement que l'on croiroit que ceux qui l'ont pris, vont expirer, car il leur fait rendre toutes les humeurs qu'ils ont dans le corps. Auſſi quand ce reméde a fait ſon effet, ils ſont extrêmement affamés ; c'eſt une choſe que j'ai moi-même éprouvée. Les évacuations & les ſaignées ſe faiſoient quelque fois par l'ordonnance d'un homme dont on connoiſſoit l'expérience, mais ſur-tout par celles des vieilles femmes ou des Herboriſtes qui étoient excellens, & qui connoiſſoient la vertu de pluſieurs plantes qu'on leur apprenoit par tradition, & qu'ils enſeignoient de même. Ils étoient fort conſidérés, & ne s'employoient que pour les Rois, les Princes du Sang ou pour les Curacas. Les gens du peuple ſe guériſſoient entr'eux

entr'eux par les remédes qu'ils avoient appris de pere en fils. Quand les enfans à la mammelle étoient incommodés, ils les lavoient avec de l'urine & les enveloppoient dans leurs langes; souvent même ils leurs en faisoient boire. Ils gardoient leur nombril, qu'ils coupoient de la longueur du doigt & leur donnoient à sucer: car ils croyoient que le nombril d'un autre n'auroit pas été aussi bon. Ils ne connoissoient la fiévre que par la chaleur, & d'abord qu'il avoient la plus légére incommodité ils se faisoient saigner & purger; ils mangeoient peu, & laissoient faire le reste à la nature.

Ils connoissoient la vertu d'une gomme qu'ils nommoient *Mulli*, & les Espagnols *Molle*; l'effet en est merveilleux & presque surnaturel pour les playes. L'herbe *Chillca* chauffée est très-bonne pour guérir les douleurs froides des jointures; & pour les chevaux qui ont les pieds gâtés, ou les nerfs foulés. Ils font usage aussi d'une racine un peu plus grosse que le chiendent, mais qui lui ressemble; ils l'employent pour fortifier les dents & les gencives, & y faire revenir la chair; quand elle est bien chaude & presque rotie, ils mordent dedans, & la laissent refroidir entre leurs gencives, cette

opération cauſe une douleur très-vive : cependant ils en font uſage aſſez ordinairement le ſoir en ſe couchant, & le lendemain ils ont les gencives blanches comme de la chair échaudée, & pendant trois jours ils ne peuvent avaler que du liquide ; mais cette chair brulée tombe, & il s'en découvre une autre belle & vermeille. Ils faiſoient uſage de la plante que nous nommons Tabac, & la prenoient par le nez ; mais ils la connoiſſoient ſous le nom de *Sayri.* Les Eſpagnols lui ont connu tant de propriétés qu'ils la nomment l'herbe ſainte. Je n'oublierai pas cette autre plante que les Indiens appellent *Mateellu*, dont les propriétés ſont admirables pour les yeux ; elle croît au bord des ruiſſeaux, & n'a qu'un pied de haut, & qu'une feuille toute ronde qui reſſemble beaucoup à celle que l'on nomme oreille d'abbé, & qui croît en Hyver ſur les toits ; les Indiens la mangent crue ; le goût en eſt fort bon ; ſi on la mache, & qu'on en mette le jus & le marc avant que de ſe coucher ſur les yeux avec un bandeau, il n'y a point de taye qu'elle ne faſſe tomber (*a*) dans une nuit, ni de douleur à l'œil qu'elle ne faſſe ceſſer. J'ai guéri moi-même un jeune homme avec

(*a*) Garcilaſſo n'étoit pas grand Phiſicien.

cette plante : il avoit l'œil presque hors de la tête avec une très-grande inflammation ; dès la première nuit qu'il s'en servit l'œil se remit dans son assiette naturelle. Il y avoit plusieurs autres plantes, dont mes parens se servoient en leurs maladies ; mais je ne m'en souviens pas assez pour en parler.

Les Indiens ne connoissoient donc que des simples, & n'étoient pas plus sçavans en Médecine qu'en Philosophie & en Théologie. Cette dernière science ne consistoit chez eux que dans le nom de *Pachacamac*, & leur esprit ne s'élevoit point aux choses invisibles. Les Espagnols ont trouvé plusieurs choses dans le Pérou utiles à la Médecine ; & sur-tout le *Mayz* qu'ils appellent *Cara*. Les Indiens leur ont indiqué quelques-unes de ses propriétés ; mais elles ont été perfectionnées. Ils ont aisément reconnu que le *Mayz* ayant beaucoup de substance & de suc, étoit bon pour la nourriture de l'homme, & qu'il étoit spécifique contre les maux de reins, les douleurs de la vessie, la gravelle & les retentions d'urines, puisqu'ils ont remarqué que les Indiens ne connoissoient presque point ces maux, à cause du *Mayz* qui faisoit leur boisson ordinaire, & que lorsqu'ils en

étoient incommodés ils faiſoient une emplâtre de cette plante.

CHAPITRE V.

De leurs Sciences.

ILs ſçavoient un peu de Géométrie, parce qu'elle leur étoit utile pour la meſure & le partage de leurs terres. Cependant ils ne connoiſſoient pas les degrés; mais ils employoient les niveaux, les nœuds & les petits cailloux, avec leſquels ils comptoient. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur cet article, parce que j'aurois de la peine à me faire entendre.

Quant à la Géographie, ils en ſçavoient aſſez pour lever des plans, faire des modéles, & diſtinguer leurs Provinces & leurs Villes, ſans s'embarraſſer des autres pays: Je me ſouviens même d'avoir vû la ville de Cozco avec une partie de ſes environs, & les quatre chemins principaux repréſentés avec de la terre, des cailloux, & des petits bâtons; on diſtinguoit les places, les carefours, les rues & les trois ruiſſeaux qui paſſent par cette Ville; l'on y diſtinguoit encore

à merveille le pays d'alentour, les montagnes, les colines, les coteaux, les plaines & les riviéres.

L'on ne peut mettre en doute qu'ils n'excellassent dans l'Arithmétique. Les preuves en étoient sensibles & merveilleuses. Ils se servoient de plusieurs nœuds sur des ficelles de différentes couleurs, avec lesquels ils rendoient compte de toutes les impositions & contributions du Royaume. Avec ces nœuds ils sommoient, déduisoient & multiplioient leurs comptes pour leur charge ou pour leur décharge; & pour sçavoir à quoi chaque Ville étoit obligée, ils en faisoient la partition avec des cailloux & des grains de mayz, sans jamais se tromper. Ce qui leur facilitoit cette opération, c'est qu'ils avoient des Maîtres des comptes pour les affaires de la guerre & de la paix, pour les Vassaux, les Tributs, les cérémonies & les troupeaux; ces gens-là n'avoient point d'autre occupation. Ils mettoient par fils ou échevaux, qui leur tenoient lieu de cahiers séparés, le compte de chaque chose. Ainsi leur grand Trésorier faisoit aisément trois charges à la fois, par le bon ordre qu'il observoit en séparant chaque article.

Leur Musique n'étoit pas considérable, cependant ils en avoient quelques connois-

ſances. Les *Collas* jouoient de différens inſtrumens, compoſés de quatre ou cinq tuyaux de roſeau, chacun deſquels avoit un ton plus haut que l'autre, diſpoſés comme les tuyaux d'orgues ; ſi bien que tous enſemble formoient une harmonie de quatre tons différens, le deſſus, la taille, la haute-conte, & la baſſe. Quand un Indien jouoit d'un inſtrument, un autre lui répondoit à la quinte, ou bien en d'autres tons, qui hauſſoient ou baiſſoient ſans aucune diſſonance. Ils ne connoiſſoient point la diminution des tons ; les leurs étoient entiers & d'une ſeule meſure. L'on élevoit les Seigneurs pour être les Muſiciens du Roi ; car leur façon de chanter, quoique groſſiére, étoit difficile à apprendre. Leurs flutes n'avoient que quatre ou cinq tons, comme celles de nos Bergers, & chacune s'accordoit à part : car ils ne ſçavoient pas les accorder enſemble. Ils jouoient des airs dont un autre chantoit les paroles en vers meſurés ſur leurs amours. Chaque chanſon avoit ſon ton particulier, de façon que l'on n'en pouvoit pas dire deux ſur le même ton ; parce qu'un amant qui vouloit donner une ſérénade à ſa dame, ſuivoit le mouvement de ſa paſſion en jouant de ſon flageolet, & par la différence du ton triſte ou joyeux, il

faiſoit ſçavoir ſa peine ou ſon bonheur. Un Eſpagnol rencontra la nuit une Indienne dans les rues de Cozco, il la connoiſſoit, & la voulut emmener chez lui; mais elle s'en excuſa, en lui diſant: N'entens-tu pas la flute dont mon ſerviteur joue ſur cette coline? Il m'appelle avec tant de paſſion & de tendreſſe, que je ne puis m'empêcher de l'aller trouver, la violence de mon amour m'emporte vers lui: Laiſſe-moi donc aller.

Ils ne chantoient point au ſon des flutes les vers qu'ils faiſoient ſur leurs guerres & ſur leurs belles actions; ces inſtrumens étoient conſacrés pour leurs amours. Leurs voix n'étoient pas belles, bien différens en cela des *Meſtiz*; car il y en a beaucoup qui ſont devenus excellens Muſiciens.

CHAPITRE VI.

De la Poëſie des Incas.

LEs *Amautas* ou les Philoſophes du Pérou faiſoient des Comédies & des Tragédies très-belles, que les fils des grands Seigneurs & les Officiers généraux repré-

ſentoient devant le Roi & ſa Cour pendant les Fêtes. Le ſujet de leurs Tragédies étoit tiré des actions militaires, des triomphes, des victoires, & des grandes actions de leurs Rois & de leurs grands hommes; & la Comédie traitoit de la campagne & des actions civiles. Après la repréſentation, les Acteurs reprenoient leur place à la Cour ſelon leur rang. Les intermédes ne repréſentoient que des choſes honnêtes, & ceux qui avoient le mieux joué leur rôle, recevoient des préſens d'un grand prix.

Ils faiſoient des Vers de différentes meſures; mais ordinairement ils célébroient l'amour. Cependant ils en compoſoient ſur les belles actions de leurs Rois & des grands hommes. Ils les apprenoient par tradition à leur deſcendans pour leur repréſenter les vertus de ceux qui les avoient précédés, & les engager à les imiter. Ces vers étoient courts, afin de les rendre plus aiſés à retenir, & reſſembloient à ceux qu'on appelle en Eſpagnol, *Redondilla*; c'eſt une eſpèce de ballade ou de rondeau, & pour montrer combien ils abrégoient leurs penſées, quelques groſſiéres qu'elles fuſſent, voici une de leurs chanſons d'amour. Je ne regrette pas de ne pouvoir en noter le chant; car il ne ſeroit ni utile ni agréable.

Caylla llapi	Au chant
Punnunqui	Tu dormiras
Chaupitata	A la minuit
Samusac.	Je viendrai.

Ceux des Incas qui étoient Poëtes, & qu'ils appelloient *Haravec*, c'eſt-à-dire, Inventeurs, faiſoient des vers de pluſieurs autres meſures. Le Pere *Blas-Valera* en rapporte de quatre ſyllabes, qui traitent de l'Aſtrologie. Le Poëte qui les a faits, a voulu parler du tonnerre, de l'éclair, de la foudre, de la neige, de la grêle & de la pluie. Vraiſemblablement il avoit en vûe cette fable des Indiens : que le ſouverain Créateur de toutes choſes a placé dans le Ciel la fille d'un Roi, qui tient une cruche pleine d'eau pour la répandre toutes les fois que la terre en a beſoin ; qu'un de ſes frères caſſe cette cruche quand il le faut, & que le bruit qu'elle fait en ſe rompant forme les tonnerres, les foudres & les éclairs. L'on voit parlà qu'ils attribuent à des hommes le principe de ces météores, pendant qu'ils regardent une femme plus délicate comme le principe de la grêle, de la pluie & de la neige. Ils diſent encore, qu'un de leurs Incas, grand Poëte & grand Aſtrologue,

composa ces Vers pour célébrer les vertus de cette Dame. Le Pere *Blas Valera* assure qu'il a trouvé cette fable dans les nœuds de très-anciennes annales, & qu'il l'avoit apprise de ceux qui étoient chargés de tenir un compte des années historiques; il ajoute, que surpris de la connoissance de leurs *Amautas*, il avoit écrit ces Vers pour les donner au Public. J'ai entendu conter cette fable à mes parens, avec plusieurs autres; mais j'étois trop jeune pour en demander l'interprétation. Je ne traduis pas ces Vers en latin, car je ne suis pas fort sçavant: je n'ai appris le peu que je sçai que dans le plus fort de la guerre allumée dans mon Pays. *Nusta* est le nom que l'on donnoit à une Princesse du Sang. *Tazque* est celui d'une fille du commun; & *China* veut dire une servante.

Cumac nusta,	Belle fille,
Torallay quin,	Ton frere pluvieux
Puynnuy,	Rompt maintenant
Paquir cayan,	Ta petite cruche,
Hina mantara,	Et c'est pour cela
Cununnunum,	Qu'il tonne, qu'il éclaire,
Ylla pantac,	Et que la foudre tombe.
Canri nusta,	Toi, Fille Royale,
Vnuy quita,	Nous donneras par la Pluye

Para munqui,	Tes belles eaux ;
May nimpiri,	Quelque fois aussi
Chichi munqui,	Tu fais grêler sur nous,
Riti munqui,	Et neiger de même :
Pacharurac,	Celui qui a fait le monde,
Pachacamac;	Le Dieu qui l'anime.
Viracocha	Le grand *Viracocha*
Cayhinapa,	T'a donné l'ame,
Chura sunqui	Pour faire cette charge
Camacunqui.	Où il t'a établie.

L'on m'a dit que les *Metiz* font aujourd'hui beaucoup de ces sortes de Vers, & même sur la Religion. Lon peut donc croire que le défaut des lettres retardoit les connoissances des Indiens. Mais la Philosophie morale, l'observation de leurs Loix, & le devoir des Sujets envers le Roi, & ce qu'il devoit pratiquer lui-même, fut toujours leur plus grande étude. Aussi l'on peut dire qu'ils poussérent la Morale & les Loix à un haut degré de perfection. *Pedro de Cieça de Leon* (*a*) en parlant de leur gouvernement, dit avec raison : Il faut avouer qu'ils ont fait de si grandes choses & établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de Nations qui puisse se venter de l'avoir emporté

(*a*) Chap. 33.

ſur eux en ce point. Le Pere *Acoſta* (*a*) ajoute : Si l'on m'allégue à leur ſujet qu'il y a dans leurs façons de penſer un mêlange d'abus & de choſes groſſiéres, je répondrai que les Légiſlateurs & les Philoſophes les plus rafinés de l'antiquité ont eux-mêmes fait des fautes, & que l'on voit des choſes infâmes & ridicules établies dans les plus ſages Républiques de Rome & d'Athênes; & qu'enfin ſi l'on faiſoit un paralelle de l'Empire des Incas & de celui du Méxique, au Gouvernement des Grecs & des Romains, on donneroit l'avantage à ces premiers. Mais ſans faire ces reflexions, les Eſpagnols entrent la force à la main dans ces Pays, & chaſſent les Habitans comme on fait des animaux. Delà naît un mépris très-injuſte. Mais les gens ſages, & qui éxaminent ces Peuples & leur ancien Gouvernement, en jugent bien autrement, & ne peuvent aſſez admirer la beauté de leurs Réglemens, & le bon ordre qui régnoit parmi eux. Je prouverai par la ſuite que l'on ne blâme leurs fables qu'à cauſe que l'allégorie n'en eſt pas connuë.

Les Indiens n'avoient point de connoiſſance dans les Arts, & ſe trouvoient privés de pluſieurs choſes néceſſaires à la vie. Ils

(*a*) Liv. 6. Chap. premier.

Ils avoient beaucoup de forges où l'on travailloit ſans ceſſe ; cependant ils mettoient mal en œuvre les métaux. Quant au fer, ils en avoient pluſieurs mines ; mais ils ne ſçavoient pas en faire uſage : au lieu d'en faire des outils, ils en formoient des pierres fort dures, jaunâtres ou vertes, qu'ils poliſſoient à force de les frotter enſemble & qu'ils eſtimoient beaucoup, parce qu'elles leur donnoient beaucoup de peines. Ils ne ſçavoient pas faire des marteaux, & pour y ſuppléer, ils faiſoient des outils avec un alliage de cuivre & de léton. Ces inſtrumens étoient quarrés, mais cependant faits de façon qu'ils pouvoient les empoigner. Ils en avoient de toutes grandeurs ; les plus longs leur ſervoient pour les choſes qu'ils vouloient faire concaves. Les limes, les burins & les ſoufflets leur étoient inconnus. Quand ils vouloient fondre un métal, ils ſouffloient dans des tuyaux de cuivre plus ou moins longs, ſuivant que la fonte étoit conſidérable : c'eſt tuyaux alloient en rétréciſſant par un des bouts, & finiſſoient par un petit trou, pour que le ſouffle fût plus ramaſſé & par conſéquent plus fort ; ils ſouffloient continuellement à pleine bouche pendant dix ou douze jours, & même aujourd'hui on ne peut les faire agir

autrement. Ils ignoroient l'uſage des pincettes & des tenailles pour tirer le métail du feu, ils le jettoient avec une verge de cuivre ſur de la terre mouillée, ſur laquelle ils le remuoient pour le rendre froid; & malgré toute leur groſſiéreté ils faiſoient des ouvrages merveilleux, ſur-tout quand ils vouloient beaucoup creuſer quelque choſe. L'expérience leur avoit appris que la fumée des métaux étoit dangereuſe, auſſi faiſoient-ils toutes leurs fontes à découvert dans les places publiques.

Les Charpentiers avoient encore moins d'outils que les Forgerons; car ceux-ci n'employoient que la hache & la doloire de cuivre. La ſcie & les ciſeaux leur étant inconnus, ils ne faiſoient ni coffres ni portes; & ſe contentoient de couper le bois, & de le blanchir à force de le travailler. Ils ne connoiſſoient ni clous ni aucune ſorte de ferremens pour attacher leurs charpentes, & ne les lioient qu'avec une eſpèce de jonc.

Les Maſſons n'avoient pour tout outil que des cailloux noirs avec leſquels ils caſſoient plutôt les pierres qu'ils ne les tailloient, & c'étoit à force de bras qu'ils les élevoient; car ils n'avoient ni grues ni machines. Malgré tant de difficultés à ſurmon-

ter, ils ont fait de si beaux bâtimens, qu'on auroit peine à le croire, si les relations des Espagnols & les ruines qui subsistent, n'en étoient des preuves convainquantes.

Pour remplacer les ciseaux & les aiguilles, ils se servoient d'épines fort longues qui croissoient dans leur pays; elles leur servoient encore à faire leurs peignes. Quant à leurs miroirs, les Princesses du Sang en avoient d'argent poli; & les femmes du commun n'en avoient que de cuivre. Les hommes regardoient comme une chose infâme d'en faire usage pour eux. L'on peut dire en général que les Indiens n'étoient pas fort inventifs. Il est vrai qu'ils étoient si bons imitateurs, qu'ils ont surpassé les Espagnols en plusieurs choses: ce qui me fait croire qu'il en auroit été de même dans les Sciences, s'ils avoient eu l'usage des Lettres. La façon dont plusieurs Religieux, & sur-tout les Jesuites, leur ont fait représenter des Mystéres pour les attacher à la Religion, en est une preuve. Cette idée leur vint à cause que du tems de leurs Rois ils avoient joué de ces espéces de piéces, & qu'ils avoient l'esprit souple, & la mémoire heureuse. Un Pere de cette Compagnie fit donc une piéce à la louange de la Vierge en Langue Aymara, qui différe de celle

du Pérou. L'argument étoit tiré du troisiéme Livre de la Genèse : *Je mettrai de l'inimitié entre toi & la femme, &c. Elle-même t'écrasera le chef.* Cette piéce fut représentée à merveille par de jeunes Indiens dans la ville de Sulli, aussi bien qu'un Dialogue de de la Foi qui fut récité à Potosi devant plus de douze mille personnes. Dans Cozco on en représenta un autre sur l'Enfant Jesus ; & dans Ciudad-de-Los-Reyes sur le S. Sacrement, avec tant de graces & de modestie, que tous les Spectateurs en furent charmés ; les Espagnols répandirent des larmes de joye, lorsqu'ils entendirent les Hymnes qu'ils chantérent avec une extrême mélodie ; & dès-lors ils n'imaginérent plus que ces peuples fussent aussi grossiers qu'ils en étoient persuadés. Ils prient des Espagnols de leur faire quatre ou cinq fois la lecture du rôle qu'ils doivent apprendre ; & pour ne le point oublier, ils répétent plusieurs fois chaque parole, qu'ils marquent d'un petit caillou, ou d'une graine de différente couleur ; en un mot, ils font si bien, qu'ils n'oublient pas une syllabe : & tous ceux que l'on a voulu instruire ont fait un merveilleux progrès dans le Latin & dans les autres Sciences.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

De leur Mariage.

CHAQUE année, ou tous les deux ans, le Roi faiſoit aſſembler tous les garçons & toutes les filles de ſa race qui n'étoient point mariés, & qui ſe trouvoient alors dans Cozco. Les filles ne devoient avoir que dix-huit à vingt ans; & les garçons vingt-quatre; car ils ne leur permettoient pas de ſe marier plutôt, voulant qu'ils fuſſent capables de gouverner leurs affaires. L'Inca ſe mettoit au milieu d'eux, & les appellant par leur nom, les prenoit par la main, & leur faiſoit donner la foi; après quoi il les remettoit entre les les mains de leurs parens, qui les conduiſoient chez le pere du marié, & la noce ſe faiſoit pendant trois ou quatre jours avec leurs plus proches parens. Ces femmes prenoient ſouvent dans la ſuite, pour ſe faire honneur, le titre de femmes livrées de la main de l'Inca. Le lendemain de cette cérémonie, conſacrée aux Princes du Sang, les Miniſtres qu'il députoit marioient de la

même façon les jeunes gens de la Ville ; obſervant la diſtribution des quartiers, & ſur-tout de la haute & baſſe Ville. Les maiſons des Incas nouvellement mariés, étoient bâties par les Provinces chargées de ce ſoin. Quant aux meubles, les parens donnoient avec beaucoup d'exactitude chacun une piéce de ménage : voilà toutes les cérémonies que l'on faiſoit pour leurs mariages. Les Hiſtoriens Eſpagnols qui ont rapporté d'autres uſages, n'ont pas été inſtruits, ou bien ils ont confondu les cérémonies de quelques Provinces, que les Incas, bien loin de ſuivre, ont toujours abolies ſous de grandes peines.

Chaque Gouverneur & Curaca étoit obligé d'en faire autant dans le pays de ſa domination. Les Incas ne tyranniſoient jamais aucun Curaca ſur les priviléges de ſa Juriſdiction ; & quand ils aſſiſtoient aux Mariages que faiſoient les Curacas, ce n'étoit pas pour y rien retrancher, mais pour les approuver, & par cette démarche leur accorder une faveur. Les Communautés de chaque Ville élevoient la maiſon d'un bourgeois qui ſe marioit, & ſes plus proches parens lui fourniſſoieut les meubles : car ils ne pouvoient ſe marier ni dans aucune autre Province, ni dans aucune autre Ville ;

afin de ne confondre ni les Nations ni les Races. Les mariages des sœurs étoient exceptés. Tous ceux de la même nation, & qui parloient la même langue, se disoient parens. Et pour ne pas confondre les Décuries, il leur étoit encore défendu d'aller vivre non-seulement dans une autre Ville, mais dans un autre quartier que le leur.

Les veuves ne sortoient point pendant la premiere année de leur veuvage. Il étoit bien rare qu'elles passassent à de secondes noces, & quand leurs maris leur laissoient des enfans elles finissoient leur vie dans une continence perpétuelle : elles étoient si considérées qu'il y avoit des loix qui ordonnoient que l'on travaillât leurs terres avant celles des Curacas & de l'Inca même : elles avoient encore plusieurs autres priviléges. Il est vrai que les hommes épousoient rarement des veuves, à moins qu'ils n'eussent eux-mêmes perdu leurs femmes ; car un garçon auroit cru se faire tort en épousant une femme qui auroit été déja mariée.

Depuis *Manco-Capac* tous les Incas regardérent leur mariage avec leur sœur aînée de père & de mère comme une loi indispensable ; mais au défaut de sœur légitime, ils faisoient épouser à l'héritier présomptif de la Couronne sa plus proche

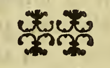
parente de tige Royale. Quand le Prince n'avoit point d'enfans de l'aînée, il épousoit la seconde, & toujours de suite : car, ils vouloient perpétuer le Sang du Soleil dans toute sa pureté. Pour autoriser encore le mariage de l'Inca avec sa sœur, ils disoient : Qu'il ne falloit pas qu'une femme fût honorée du titre de Reine, à moins que sa naissance ne lui donnât un droit légitime, & qu'il n'eût pas été naturel que les Princesses du Sang qui valoient mieux qu'elle, la servissent & l'adorassent. Les Incas avoient aussi pour maîtresses leurs parentes depuis le quatriéme degré ; les enfans de ces dernières étoient regardés comme légitimes, tous les autres étoient bâtards ; on les traitoit comme des hommes, & l'on adoroit les autres. Par conséquent les Incas avoient de trois sortes d'enfans.

Il étoit ordonné par une Loi, que, lorsqu'un Inca n'auroit point d'enfans de sa femme légitime, l'aîné de ceux qui venoient en droite ligne du Sang des Incas, pourroit succéder à la Couronne : ainsi, pour avoir toujours des Princes légitimes ils épousoient leurs parentes. Le Roi seul avoit le privilége d'épouser sa sœur. Mais cette succession ne manqua jamais dans les Regnes des douze Princes que les Espa-

gnols trouvérent ſur le Trône. Quant aux Curacas ils héritoient de différente façon. Il y avoit des Provinces où le fils aîné héritoit toujours du père. Dans d'autres, les Sujets choiſiſſoient celui des enfans qui leur plaiſoit le plus; ce qui contenoit les enfans du Curaca dans le devoir & dans l'envie de plaire. Dans certains cantons, le fils ſuccédoit au Père, le ſecond fils à ſon aîné, le troiſiéme au ſecond, & ainſi des autres. Et ſi tous les frères mouroient ſans enfans, la ſucceſſion retournoit au fils de l'aîné du ſecond, du troiſiéme, &c. Cette manière de ſuccéder, qui n'étoit particulière qu'à de certains Curacas, a fait dire à un Hiſtorien Eſpagnol : Que la Coutume générale non-ſeulement des Caciques, mais du Roi même, étoit de faire hériter les frères, enſuite leurs enfans, ſelon leur droit d'aîneſſe.

Ces Loix que ſuivoient les Curacas, ne furent point introduites par les Incas, ils les trouvérent établies avant leur domination; & bien loin de changer les uſages, qui dans le fond n'étoient point contraires à leur gouvernement, ils confirmérent les Loix qui leur parurent avantageuſes : telle étoit celle qui appelloit à la ſucceſſion le plus vertueux des enfans, & défendirent que jamais on la pût abolir dans les pays

où elle étoit établie. Dans la ville de Sutcunca, qui dépend de la Province des Quechuas, ſituée au Couchant, à quarante lieues de Cozco, il y avoit un Curaca, nommé *Dom Garcia*, qui ſe voyant proche de ſa fin, fit appeller ſes quatre garçons, & devant tous les Gentilshommes il leur commanda d'obſerver la Loi de Jeſus-Chriſt, qu'ils avoient nouvellement reçue; de remercier Dieu de cette grace; de ſervir & de reſpecter les Eſpagnols qui les inſtruiſoient, & d'être fidèles à leur Roi. Vous ſçavez, ajouta-t-il, que la coûtume du pays eſt de choiſir pour héritier du Curaca, le plus vertueux de ſes enfans, & celui que les Sujets préférent; je veux donc que mon ſucceſſeur ait toutes ces qualités: & ſi vous ne les trouvez pas en lui après ſon élection, dépoſez-le, pour en mettre un autre, qui convienne à votre bien, que je préfére aux interêts de mes enfans.



CHAPITRE VIII.

De leurs Cérémonies pour Sevrer leurs Enfans, leur couper les cheveux, & leur donner un nom.

A l'âge de deux ans ils ſevroient leurs enfans, & leurs coupoient les cheveux qu'ils avoient apportés en naiſſant. Tous les parens s'aſſembloient pour cette cérémonie. Celui qu'on avoit choiſi pour parain donnoit le premier coup de ciſeau, (ſi l'on peut donner le nom de ciſeau à des raſoirs de pierre à fuſil dont ils ſe ſervoient) tous les autres venoient enſuite faire la même choſe, ſuivant leur âge ou leur qualité, & quand il étoit raſé, ils s'accordoient tous pour lui donner un nom, (car juſque-là ils n'en avoient pas eu) & lui donnoient des habillemens, des beſtiaux, des armes, & des vaſes d'or & d'argent pour boire, ſi il étoit de Royalle extraction; car les autres ne pouvoient s'en ſervir, à moins d'un privilège particulier. Après les préſens, l'on bûvoit & l'on danſoit aux chanſons juſqu'à la nuit pendant trois ou quatre jours, plus

ou moins, ſuivant l'état des parens de l'enfant. La cérémonie étoit preſque la même pour l'héritier de la Couronne, mais il y avoit une plus grande ſolemnité : le Grand-Prêtre du Soleil en étoit toujours le Parain. Les Curacas de tout le Royaume accouroient à cette fête, ou du moins ils envoyoient leurs Ambaſſadeurs, & faiſoient des préſens de toutes les raretés de leurs Provinces ; & comme les petits imitent toujours les Grands, chacun à proportion de ſon état, rendoit cette fête ſolemnelle.

Ils élevoient leurs enfans avec très-peu de délicateſſe, & même les fils des Incas. D'abord que l'enfant étoit venu au monde, avant que de l'envelopper, on le lavoit dans l'eau froide, choſe que l'on répétoit tous les matins, après avoir laiſſé cette eau paſſer la nuit à l'air ; & les mères qui avoient le plus de ſoin de leurs enfans, prenoient de cette eau dans leur bouche qu'elles lui jettoient par tout le corps, excepté ſur le ſommet de la tête, auquel elles ne touchoient jamais. Ils comptoient accoutumer par-là les enfans au froid & à la fatigue, & leur fortifier les membres. Dans cette même intention ils étoient plus de trois mois ſans leur envelopper les bras.

Les mères ne prenoient jamais leurs en-

fans dans leurs bras, disant que les enfans n'en vouloient point sortir quand on les y avoit accoutumés. Quand donc elles vouloient lui donner à tetter, elles se couchoient sur eux, & ne leur en donnoient qu'à midi, le soir & le matin, persuadés qu'en les allaitant plus souvent, ils devenoient plus gourmands & sujets à vomir; suivant en cela l'exemple des animaux, qui n'en donnoient qu'à certaines heures du jour. Quelque considérable que fût une femme, elle nourrissoit son enfant, à moins qu'elle n'en fût empêchée par quelque indisposition.

Quand une mère avoit assez de lait, elle ne donnoit aucune autre nourriture à son enfant qu'après l'avoir sevré, persuadée que tout autre aliment corrompoit le lait. Quand elle le vouloit tirer du berceau, elle le mettoit dans un trou fait en terre, où il étoit jusqu'à l'estomach, & lui donnoit de quoi l'amuser, l'environnant de vieux draps pour le tenir plus mollement. Quand l'enfant commençoit à se traîner, il falloit qu'il prît le têton de sa mere, qui pour lors se mettoit à genoux pour le lui donner. D'abord qu'une femme étoit accouchée, elle se lavoit d'eau froide, aussi bien que son enfant, & faisoit son ménage, comme si il ne lui étoit rien arrivé. Personne ne les

aidoit dans cette opération ; & ſi quelque femme avoit voulu les ſecourir, elle auroit plutôt paſſé pour ſorciere que pour Sage-femme : les riches comme les pauvres, les gaands comme les petits ſe gouvernoient de même.

CHAPITRE IX.

De la manière de vivre, & des occupations des Femmes mariées.

LORSQU'UNE femme étoit mariée elle ne ſortoit preſque jamais de ſa maiſon, & s'occupoit à filer & à carder de la laine dans les pays froids, & du cotton dans les climats plus chauds, pour ſon uſage & celui de ſa famille. Elles couſoient peu, parce qu'il n'y avoit preſque pas de coutures à leurs habillemens. Tous leurs ouvrages étoient de fil tors, & toutes leurs toiles étoient à quatre liſiéres : car leurs vêtemens n'étoient point coupés, on les tiroit du métier de la longueur & de la largeur néceſſaire. Ils n'avoient ni Tailleurs ni Cordonniers, & ſe paſſoient aiſément de pluſieurs choſes, que le luxe plutôt que la néceſſité a intro-

duites parmi nous. Les hommes faiſoient les chauſſures ; ils n'auroient point été armés Chevaliers ſi ils l'avoient ignoré, & quoique les Incas & les Curacas euſſent des Domeſtiques qui travailloient pour eux, cependant ils s'y exerçoient de tems en tems, auſſi bien qu'à forger toutes les armes dont ils ſe ſervoient ; telle étoit la loi d'un pays où les hommes & les femmes travailloient à l'envi, & où ceux-ci ſe prêtoient mutuellement leurs ſecours pour cultiver la terre. Il eſt vrai que dans quelques Provinces éloignées de Cozco, où le terrain n'étoit pas encore fort cultivé, les femmes travailloient à la terre, pendant que leurs maris filoient & cardoient dans la maiſon. Les Indiennes aimoient ſi fort à filer, qu'en allant d'un Village à l'autre, ou dans la Ville faire des viſites, elles portoient toujours de quoi s'occuper. Je conviens qu'il n'y avoit que les femmes du peuple qui filaſſent ainſi le long des chemins, & que les Pallas, quand elles alloient rendre viſite à quelqu'un, faiſoient porter leurs quenouilles par leurs Suivantes ; & de part & d'autre les occupations n'étoient point interrompues. Leurs fuſeaux étoient faits de canne ou de roſeau ; mais comme elles ſont aſſez lentes dans tout ce qu'elles font,

elles ne font pas beaucoup de besogne.

Quand une femme, qui n'étoit ni de la condition des Pallas, ni mariée à un Curaca, Seigneur de plusieurs Vassaux, alloit rendre visite à une Palla, elle ne portoit aucun ouvrage, mais après lui avoir témoigné les plus grandes soumissions, ou, pour mieux dire, les adorations, elle la prioit de lui donner de quoi travailler, pour lui faire connoître qu'elle ne se croyoit pas son égale. Alors la Palla lui donnoit ou son propre ouvrage ou celui de ses filles, pour la distinguer de celles qui la servoient, & c'étoit une des grandes graces que pût faire la Palla. La politesse étoit connue dans tout le Pérou, & les hommes la pratiquoient aussi; car les inférieurs faisoient tout leur possible pour plaire à ceux dont ils relevoient; & les supérieurs étoient occupés du soin de les bien traiter, depuis l'Inca jusqu'aux moindres bergers.

Les Espagnolles suivirent d'abord l'exemple des Indiennes, en ne demeurant point oisives, jusqu'au tems de *Francisco Hernandez Giron*, qui dans ces tems de guerres abolit cette louable coûtume : car la tirannie détruit absolument toutes les vertus.

Les Indiens sont très-adroits à reprendre

les trous qui ſurviennent à leurs habits. Ils ſe ſervent d'une aiguille faite d'une épine, & s'y prennent de façon que l'on ne s'en apperçoit point. Ils n'ont point d'autre métier pour établir leur ouvrage qu'une callebaſſe coupée par le milieu, ou la circonférence d'un pot de terre.

Pour préparer leurs vivres, ils avoient au lieu de cheminée des fours de terre plus ou moins grands, ſuivant leurs richeſſes, ils les allumoient par l'ouverture ordinaire, & dans le deſſus ils faiſoient pluſieurs trous pour faire cuire dans des pots les viandes qu'ils vouloient accommoder, afin d'épargner le bois. La conſommation qu'en faiſoient les Eſpagnols les étonnoit beaucoup.

Les Incas permettoient des femmes publiques pour éviter de plus grands maux ; mais elles habitoient la campagne, ſéparément & dans de mauvaiſes maiſons ; & dans la crainte que leur commerce ne corrompît les femmes de bien, il leur étoit défendu d'entrer dans les Villes. Ils les nommoient *Pampauruna*, mot compoſé, qui fait alluſion à une place publique. Les hommes les traitoient avec beaucoup de mépris, & il étoit défendu aux femmes de leur parler, ſous peine de porter le même

nom, d'être rasées publiquement, & d'être répudiées de leurs maris.

CHAPITRE X.

Du partage des Terres.

LE premier soin d'un Inca, quand il avoit fait une conquête, étoit de donner les ordres nécessaires pour le gouvernement, & pour la nourriture des Habitans. Il régloit ensuite tout ce qu'il falloit faite pour rendre fertiles, & pour augmenter les terres où l'on semoit du mayz. Il chargeoit de ce soin les Ingénieurs & les Maîtres des fontaines, qui étoient parfaitement habiles. L'on en peut juger encore aujourd'hui, & comme il y a fort peu de bonnes terres dans le Pérou, ils employoient tous leurs soins pour en augmenter la quantité. La situation de la Zone-Toride rendoit l'eau nécessaire, même pour ensemencer les terres. Les Ingénieurs conduisoient des canaux, qui servoient aussi pour les pâturages, dont ils avoient un soin particulier. Ils applanissoient les champs en forme quarrée, pour qu'ils reçussent plus aisément les eaux; &

pour profiter des bonnes terres qui ſe trouvoient ſur les montagnes, ils les ſoutenoient avec de petites murailles, après en avoir ôté avec ſoin tous les rochers qui s'y trouvoient : enfin, ils avoient la culture des terres en ſi grande recommandation, que ſouvent ils faiſoient venir des canaux de quinze ou vingt lieues pour arroſer des champs d'une fort petite étenduë. Quand les terres étoient augmentées, ils en faiſoient trois parties de toute la Province. La premiere, étoit pour le Soleil ; la ſeconde, pour le Roi ; & la troiſiéme, pour les Habitans : ayant cependant toujours attention qu'ils en euſſent plus que moins. Quand le nombre des Habitans augmentoit, ils retranchoient de la part du Soleil ou de celle de l'Inca pour leur donner ; d'où il s'enſuivoit que le Roi ne prenoit pour lui ou pour le Soleil que les terres qui n'appartenoient à perſonne, & qu'il avoit rendues fertiles. Indépendamment des champs de mayz, il en partageoit d'autres qui n'avoient beſoin que d'eau de pluye, dans leſquelles ils ſemoient des légumes & des graines qu'ils eſtimoient beaucoup, comme le Papa, l'Ica, & l'Annus. Elles étoient en grande quantité, le pays n'étant pas fort humide ; ils ne les ſemoient qu'une

qu'une ou deux fois l'année, & la grande étendue des terres suppléoit à la stérilité. Ils semoient tous les ans les terres qui portoient le mayz : à force de les arroser & de les fumer, comme on fait les Jardins, elles produisoient toutes les années. Ils semoient aussi dans les pays froids une graine appellée Quinua, presque semblable au ris.

CHAPITRE XI.

De la Culture des Terres.

L'ORDRE avec lequel ils labouroient les terres étoit merveilleux. Ils commençoient par celles des orphelins, des veuves, & de ceux que leur âge ou leur infirmité rendoient incapables de ce soin. Il y avoit dans chaque Ville & dans chaque quartier des hommes chargés du soin de la culture des terres. Ces Officiers, nommés *Lactacamayu* ou Commissaires, montoient quand la nuit étoit venue sur des tours faites exprès, sonnoient de la trompette pour qu'on les écoutât, & crioient à haute voix : C'est aujourd'hui qu'on laboure les terres des impotens, que ceux qui peuvent y prendre quelque

quelque interêt, ayent à s'y trouver. Chacun s'y rendoit ſuivant le rôle qui en avoit été fait, & portoit ſa proviſion. Les magaſins publics fourniſſoient des grains à ceux qui n'en avoient pas pour ſemer. Les terres des Soldats étoient cultivées pendant leur abſence, leurs femmes étant alors miſes au rang des veuves. Et quand ils périſſoient à la guerre, on prenoit un grand ſoin de leurs enfans, que l'on marioit aux dépens du public.

Aprés avoir travaillé aux terres des pauvres, ils labouroient les leurs chacun à ſon tour, & finiſſoient par celles des Curacas. Du tems de *Huayna-Capac* le Gouverneur de la ville de Chachapuya fut pendu dans le champ même du Curaca ſon ami pour avoir préferé ſes terres à celles d'une pauvre veuve. La Loi vouloit que les terres des Sujets fuſſent travaillées avant celles de l'Inca, parce qu'ils diſoient que le Roi ne pouvoit être bien ſervi, quand ſes Sujets n'étoient pas à leur aiſe. Ainſi celles de l'Inca & du Soleil étoient travaillées les dernières. Ils alloient tous enſemble à ce travail, qui étoit pour eux un objet de réjouiſſance. Ils étoient parés de leurs plus beaux habits, ſur leſquels il y avoit de grandes plaques d'or & d'argent, avec de belles

plumes ſur la tête. Ils chantoient des chanſons à la louange de leur Inca, & prenoient cette fatigue avec joie, parce qu'elle ſe rapportoit directement au Soleil & à l'Inca.

Dans l'enceinte de la ville de Cozco, où l'on voit la Citadelle, il y avoit une pièce de terre qui rapportoit beaucoup, & que l'on nommoit *Colcampata*, dans laquelle on n'avoit pas encore bâti au tems de mon départ. Ils la regardoient comme une des plus grandes richeſſes du Soleil, puiſqu'elle étoit la première qui lui avoit été conſacrée. Les ſeuls Incas & les Pallas pouvoient la travailler; ce qu'ils faiſoient avec beaucoup de gayeté; & parés de leurs plus beaux ornemens, ils chantoient à l'envi; & les chanſons qui célébroient le Soleil étoient toutes remplies du mot *Haylli*, qui ſignifie triomphe, comme s'ils euſſent voulu dire, qu'en travaillant la terre pour lui faire porter du fruit, ils s'en rendoient maîtres, & triomphoient d'elle; ils mêloient ces chants d'allégreſſe, des mots les plus agréables & les plus ordinaires aux gens de guerre & aux fidels amans; le tout faiſoit alluſion à la terre qu'ils travailloient. Ce mot *Haylli* étoit le refrain de tous leurs couplets & ils le répétoient autant qu'il le

falloit pour leur cadence & pour la mesure du travail.

Pour soc de charue ils avoient un pieu de la longueur du bras, plat pardevant, & rond par derrière, large de quatre doigts, & assez pointu pour entrer dans la terre. Ce pieu principal étoit arrêté par deux autres ; l'Indien y mettoit le pied, & le faisoit entrer jusqu'à l'étançon ; & comme ils alloient par troupes de sept ou de huit, suivant le nombre des parens, ils enlevoient de si grandes motes de terre, que l'on auroit peine à le croire en voyant la foiblesse de leurs outils. Les femmes aïdoient ordinairement aux hommes à soulever les motes, & à ôter les mauvaises herbes, elles chantoient avec eux, & s'accordoient autant qu'elles le pouvoient, en répétant ce mot *Haylli*. L'air de ces chants parut agréable au Maître de la Chapelle de l'Eglise Cathédrale de Cozco : il le mit sur l'orgue, & en fit un motet sur le saint Sacrement. Huit jeunes Métifs, mes compagnons d'école, vêtus à la mode du pays, tenant chacun un soc à la main, chantérent à la procession le Haylli des Indiens, & le Chœur de musique leur répondoit. Les Indiens furent charmés de voir que les Espagnols se servoient de leur chant pour solemniser

la Fête de notre Dieu, qu'ils nomment *Pachacamac*. Je rapporte ce travail des Incas comme l'ayant vû deux ou trois fois dans mon enfance, quoiqu'alors ce ne fût qu'une foible image de ce qu'ils faisoient du tems de leur splendeur.

Chaque Indien avoit une pièce de terre qui rapportoit une quantité de Mayz suffisante pour le nourrir lui & sa femme; on l'augmentoit d'une certaine quantité quand il avoit un garçon, & on n'en donnoit que la moitié pour les filles. Quand le fils se marioit, le père, suivant la Loi, lui remettoit la terre qu'il avoit reçue pour lui: & celles des filles étoient remises à leurs maris. Ainsi l'on ne s'en mettoit plus en peine d'abord qu'elles étoient mariées. Quand les pères avoient trop de terres ils les rendoient à la communauté; car on ne pouvoit ni les vendre, ni les acheter. Les terres que l'on n'arrosoit point, où l'on semoit des légumes, étoient également partagées. Quand au partage de celles de la Noblesse, on suivoit l'usage des Curacas; & on leur en donnoit plus ou moins, suivant la quantité de leurs enfans ou de leurs domestiqués; ce qu'ils observoient encore avec plus d'avantage pour les Incas du Sang Royal ausquels ils donnoient leurs meilleures terres.

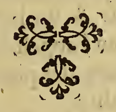
Ils fumoient leurs terres, mais dans le plat pays de Cozco, & presque dans toutes les montagnes, c'étoit avec les excrémens humains; & comme ils les croyoient meilleurs que d'autres, il est difficile d'exprimer les soins avec lesquels il les ramassoient, les séchoient & les réduisoient en poudre. Il ne croît point de mayz dans tous le pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde à cause du froid. Ils y sement des papas & d'autres légumes; mais ils engraissent la terre de la même façon.

Dans toute la côte depuis Arequepa jusqu'à Tarapaca, qui sont éloignées l'une de l'autre de deux cens lieues, ils fument leurs terres avec la fiente de certains moineaux de mer, qui sont en si grand nombre sur cette côte, qu'on ne peut les voir voler sans étonnement. Ils se nourrissent dans les isles voisines de cette côte, & leurs ordures les blanchissent si fort, qu'on croiroit de loin qu'elles sont couvertes de neiges. Du tems des Incas on conservoit ces oiseaux avec tant de soin, qu'il étoit défendu sous peine de la vie d'entrer dans ces isles pendant leurs pontes, & de les tuer en quelqu'endroit que ce pût être. L'Inca donnoit ces isles à la Province qu'il lui plaisoit, &

les partages étoient faits avec tant d'éxactitude, que non-seulement une Ville, mais même un Habitant ne pouvoit s'en plaindre ; & si quelqu'un contrevenoit aux ordonnances, il étoit condamné à mort comme un voleur. On fait aujourd'hui un autre usage de l'ordure de ces oiseaux.

En d'autres pays de la même côte, comme Atica, Atitipa, Villacori, Malla & Chillca, ils n'engraissent leurs terres qu'avec une prodigieuse quantité de têtes de sardines, & les Habitans de ces contrées ont beaucoup de peine à faire leur recolte à cause de la disette d'eau ; car il y a plus de sept cens lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne sont arrosées d'aucunes rivières. La terre est sabloneuse & brulante, aussi les Villes sont-elles bâties auprès de la mer, afin que l'humidité de l'air puisse contribuer à la récolte des grains. Ils ôtent tout le sable dont la terre est couverte, & la creusent jusqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau. Leurs champs sont d'inégales grandeurs, ils font un trou fort avant dans le sable avec un assez gros bâton, & mettent dedans en proportion assez égale des têtes de sardines & des grains de mayz. Il y a des gens qui condamnent cette manière de fumer les terres. Mais quoiqu'il en soit

la Providence ne permet pas que ces Indiens ſoient dans la diſette. Car d'un côté, ils ſont ſecourus par les oiſeaux ; & de l'autre, par une ſi grande quantité de ſardines vivantes, que la mer jette ſur le rivage dans une Saiſon de l'année, que non-ſeulement ils en ont pour fumer leurs terres, mais qu'ils en pourroient charger pluſieurs bâtimens. On attribue la ſortie de ces ſardines à la guerre que leur font d'autres poiſſons. Ils ignorent quel eſt celui qui leur a montré à fumer ainſi leurs terres. Il eſt à croire que l'invention n'en eſt dûe qu'à la néceſſité d'autant plus grande, qu'il y a fort peu de bonnes terres dans le Pérou, & que chacun ſemoit pour ſoi, ſans connoître ni diſette ni cherté, les vivres ne ſe vendant point.



CHAPITRE XII.

Du partage qu'ils faiſoient de l'eau pour arroſer les terres, & de la punition des fainéans & des pareſſeux.

DANS les Pays où il y avoit peu d'eau, on en donnoit à chacun, ſuivant ſon rang, mais ſur-tout dans les années de ſéchereſſe. Ils ſçavoient la quantité d'eau & de tems néceſſaire à chacun. La faveur ne pouvoit donner aucune préférence ſur cet article. On puniſſoit publiquement celui qui n'avoit pas ſoin d'arroſer ſon champ; on lui donnoit trois ou quatre coups de pierres ſur les épaules, ou bien on le fouettoit ſur les bras & ſur les cuiſſes avec des verges d'oſier, en l'appellant fainéant & lâche, & c'étoit une des plus grandes injures qu'on leur pût dire.

Le principal tribut qu'ils donnoient à l'Inca, c'étoit de travailler ſes terres & celles du Soleil, d'en faire la récolte, & de ſerrer les grains dans les magaſins que le Roi avoit dans chaque Ville. Le fruit ou

ou le grain que les Indiens nomment *Vehu*, & les Espagnols *Axi*, n'étoit pas un des moins considérables.

Jamais Prince n'a moins tiré de ses Sujets que l'Inca, il paroissoit plutôt leur donner que recevoir, & jamais il ne faisoit rien qui n'eût l'utilité publique pour objet. aussi recevoient-ils l'imposition du travail avec plaisir, non-seulement parce qu'il n'étoit pas considérable, mais par l'utilité qu'ils en retiroient. Voici les réglemens faits sur cet article, ausquels tout le monde étoit obligé de se soumettre.

1°. Que l'on ne troublât en aucune façon ceux que l'on avoit exempté du tribut pour des raisons particulières. Tels étoient les Princes du Sang, les Généraux d'armée, les Capitaines jusqu'aux Centeniers, leurs neveux & leurs enfans, les Curacas & leur famille; tous les Officiers du Roi pendant qu'ils étoient en charge aussi bien que les Soldats quand ils étoient à la Guerre, les jeunes gens avant qu'ils eussent atteint l'âge de vingt-cinq ans (car ils étoient obligés de servir jusques-là leurs plus proches parens) les vieillards au-dessus de cinquante ans, toutes les femmes & tous les impotens; mais les muets & les sourds étoient employés à des choses, où l'on n'a pas

beſoin d'entendre ni de parler.

2°. Tout ce qui n'étoit pas compris dans ceux que je viens d'excepter, qui n'étoit ni Prêtre, ni Miniſtre du Soleil, ni Vierges élûes, étoit ſoumis au tribut.

3°. Pour quelque raiſon que ce fût, aucun Indien ne pouvoit payer de ſon bien une choſe qui lui tînt lieu de ſa corvée ; il falloit qu'il s'en acquittât ou par ſon travail, ou par le devoir de ſa charge, ou par le tems qu'il employoit au ſervice du Roi ou de l'Empire ; ainſi les pauvres payoient autant que les riches. Ceux que l'on regardoit comme tels, avoient une nombreuſe famille qui leur aidoit à travailler & à finir plus promptement leur impoſition.

4°. Que chacun s'occupât de ſon métier ſans ſe mêler de celui d'autrui, excepté dans le labourage & la milice, deux choſes communes & générales.

5°. Que le payement du tribut ſe feroit avec les denrées que produiſoit le pays, ſans pouvoir l'emprunter d'un autre ; l'Inca jugeant bien qu'il fouleroit ſes Sujets, en les obligeant de lui donner le produit d'une autre Province.

6°. Que l'on donneroit aux Ouvriers employés par l'Inca ou les Curacas, tout ce qui leur étoit néceſſaire pour leur métier,

comme de l'or, de l'argent ou du cuivre à l'Orfévre; de la laine ou du coton au Tisserant, au Peintre des couleurs, &c. Un Ouvrier n'étoit obligé que de donner au plus trois mois de son tems, & s'il vouloit achever l'ouvrage, le tems qu'il employoit de plus, étoit compté sur l'année suivante, ce que l'on écrivoit par les nœuds pour ne le point oublier.

7°. Que tous les Ouvriers qui payoient le tribut par leurs travaux fussent entrenus de vivres, d'habits, & de remèdes mêmes, s'ils tomboient malades pendant le tems de leur travail; & qu'on eût les mêmes attentions pour leurs femmes & leurs enfans afin qu'ils les aidassent & qu'ils les soulageassent: car dans les travaux donnés à tâche, ils ne vouloient que les voir finir; de façon que si un Ouvrier, aidé par sa famille, achevoit en huit jours l'ouvrage de deux mois, il étoit quitte de son tribut. C'est ainsi que l'on doit entendre ce que de certaines gens ont avancé, que les garçons, les filles & les femmes, de quelque condition qu'ils fussent, étoient soumis au tribut: car si un Indien vouloit travailler seul, sa femme & ses enfans étoient exempts de cette peine, & le Décurion n'avoit rien à leur dire, pourvû qu'ils ne fussent point

oisifs dans la maison. Ainsi du tems des Incas on regardoit les enfans comme la plus grande richesse.

Il y avoit cependant encore une Loi qui vouloit que les riches & ceux qui avoient achevé leur tâche, aidassent aux autres pendant un jour ou deux.

8°. A des tems marqués les Juges, les Receveurs, & les Maîtres des Comptes s'assembloient dans la Capitale de chaque Province. Alors en présence du Curaca & du Gouverneur ils faisoient les comptes par les nœuds, ou par les petits cailloux avec lesquels ils comptoient les Habitans; ce qu'ils faisoient avec une justesse merveilleuse. Les Gouverneurs & les Officiers du Roi éxaminoient les comptes qui faisoient foi de tout ce que chaque particulier avoit fait; on leur montroit ensuite toutes les provisions & les munitions qui étoient dans le magasin public; enfin, jusqu'à lor, l'argent & les pierreries que l'on avoit donnés au Roi. L'Inca, Gouverneur, prenoit un mémoire de tout ce qui étoit dans la Province, afin qu'il ne se fît aucune tromperie de la part des Receveurs, & de celle des Indiens.

9°. Que tout ce qui resteroit des tributs après la dépense du Roi, seroit employé

pour l'avantage des Sujets, & mis dans les magaſins publics pour s'en ſervir au beſoin. Quant aux choſes rares, comme l'or, l'argent, les pierreries, les plumes fines, les couleurs qui ſervoient à peindre, ou à teindre, le cuivre & les autres choſes ſingulières que les Curacas préſentoient chaque année à l'Inca; elles tournoient autant à leur profit qu'au ſien : car, après en avoir pris ce qu'il lui en falloit pour le ſervice de ſa maiſon & de celles des Princes du Sang, il partageoit le ſurplus avec les Capitaines & ceux même qui lui en avoient fait préſent; car, ils ne pouvoient s'en ſervir qu'avec la permiſſion de l'Inca, quoique leur pays les produisît.

10°. Cette dernière Loi déclaroit le genre des occupations ordonnées aux Indiens, ſoit pour le ſervice du Roi, ſoit pour celui de leurs Provinces & de leurs Villes; par exemple, on leur ordonnoit d'applanir & de paver les chemins, de rebâtir les Temples du Soleil, où d'y faire les réparations néceſſaires; de travailler aux magaſins, aux palais des Gouverneurs & des Juges, de raccommoder les ponts, de faire paſſer les rivières, d'être couriers, de labourer les terres, ſerrer les fruits, conduire les troupeaux, garder les biens de la terre, conſ-

truire des hôtelleries pour recevoir les voyageurs, & de s'y trouver pour les servir. Ils avoient outre cela plusieurs choses à faire, soit pour leur propre utilité, soit pour le service de l'Inca & de leurs Curacas. Mais comme alors cette partie des Indes étoit fort peuplée, ils n'avoient pas beaucoup de peine, car ils servoient chacun à leur tour avec une merveilleuse égalité.

Voilà quelles étoient en général les Loix qui regardoient les Tributs. Ce que je viens d'en rapporter est tiré du Pere *Blas Valera*. Les Rois d'Espagne en ont confirmé une partie, tant ils les ont trouvées belles & sages.

Leurs greniers ordinaires, qu'ils appelloient *Pirua*, sont faits avec des murailles de terre mêlées de chaume. Du tems de leurs Rois ils les travailloient avec beaucoup de soin, & les faisoient d'une longueur proportionnée à la hauteur des murailles, & à la quantité de grains qu'ils vouloient y renfermer. Il y avoit dans le quarré que formoient les quatre murs, des séparations, ou plutôt des galleries, pour les remplir ou les vuider suivant le besoin; ils faisoient de grandes fenêtres à l'un des bouts, par lesquelles ils les vuidoient, & sans mesurer, ils ne se trompoient guères

ſur la quantité qu'ils en faiſoient ſortir. Je me ſouviens d'avoir vû ceux de la maiſon des Vierges élûes, & qui par conſéquent étoient des plus magnifiques.

L'on ſéparoit la récolte de l'Inca & celle du Soleil ; & quand il falloit ſemer on fourniſſoit aux Indiens, que l'on y faiſoit travailler, tout ce qu'il leur falloit, ils ne donnoient que leur peine. Ainſi les Indiens ne donnoient rien ſur leur recolte. Voici ce que dit le Pere *Joſeph Acoſta* à ce ſujet (*a*) : L'Inca donnoit à la Communauté la troiſiéme partie des terres ; & quoiqu'on ne puiſſe dire ſi cette portion étoit plus petite ou plus grande que celle de l'Inca & des Gacas, on avoit attention qu'elle pût ſuffire abondamment à la nourriture des Habitans. Perſonne ne poſſédoit rien de ce tiers, à moins d'une grace ſpéciale de l'Inca, encore ne pouvoit-elle paſſer aux héritiers ; on partageoit tous les ans les terres des Communautés, & l'on en donnoit à chacun à proportion de ſa famille. Suivant les Ordonnances, ceux qui étoient compris dans ce partage ne payoient aucun autre tribut que celui de labourer, de faire valoir les terres de l'Inca & des Gacas, &

(*a*) Liv. 6. Ch. 15.

d'en ſerrer les grains. Ce Père appelle Gacas les terres du Soleil.

Dans toute la Province des Collas, qui a plus de cinquante lieues de long, on ne cueille aucun mayz à cauſe du froid du climat, mais beaucoup de *Quinua* & pluſieurs autres légumes qui croiſſent dans la terre, parmi leſquels il faut remarquer celui qu'ils appellent *Papa*, qui eſt rond, & qui ſe gâte aiſément à cauſe de ſon humidité : pour remédier à cet inconvénient on l'expoſe à la gelée pendant pluſieurs nuits, en le mettant ſur de la paille, qui eſt fort bonne en ces cantons ; cette Province eſt ſi froide qu'il y gêle toute l'année : après cela ils couvrent ces légumes de paille, les preſſent doucement pour en faire ſortir l'humidité, & les font ſécher au Soleil, prenant garde ſur-tout que le ſerein ne tombe deſſus. Ce légume ainſi préparé changeoit de nom, & ſe nommoit *Chaunu* ; ils le conſervoient pendant un aſſez long-tems. Ils en faiſoient autant de tous les autres, qu'ils recueilloient dans les terres du Soleil, & que l'on gardoit dans les magaſins publics avec les autres grains & légumes.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

De leurs Habillemens & de leurs Armes.

LEs Indiens donnoient encore pour tribut à l'Inca les habits, les armes & les chauſſures des Soldats, qu'ils étoient obligés de faire, auſſi bien que celles des pauvres & des infirmes, que l'âge & les incommodités empêchoient de travailler. Les habillemens étoient de la laine que fourniſſoient les prodigieux troupeaux de l'Inca & du Soleil. Mais comme il faiſoit trop chaud pour en faire uſage dans la plaine, c'eſt-à-dire, ſur toute la côte, on en faiſoit de coton que l'on tiroit auſſi du domaine de l'Inca. Ils avoient trois eſpèces d'étoffes de laine; la premiere, nommée *avaſca*, ne ſervoit qu'aux petites gens. La deuxiéme, qu'on appelloit *campi*, étoit de laine fine reſervée pour les Gentilshommes, les Officiers de l'Inca, les Capitaines & les Curacas. Cette laine étoit de toutes couleurs, & travaillée comme les draps qui viennent de Flandre. La troiſiéme, que l'on nommoit *campo*, ſe

faisoit de la plus fine laine que l'on pût trouver, elle servoit au commun des Princes du Sang, tant Soldats que Capitaines, & Officiers du Roi. Ces vêtemens plus ou moins fins se faisoient indifféremment dans les Provinces, suivant le talent des ouvriers. Les femmes filoient la laine des plus grosses étoffes, & les hommes celle qui étoit la plus fine. C'est à tort que les Auteurs ont rapporté que les Incas filoient eux-mêmes. Jamais cela ne leur arrivoit que dans la cérémonie des Chevaliers. On faisoit la chaussure dans les Provinces qui produisoient beaucoup d'un chanvre que l'on tiroit de la tige & des racines d'un arbre appellé *maguey* ; & les espèces d'armes se fabriquoient dans les pays où l'on trouvoit le plus de matière convenable. Ainsi les unes fournissoient des arcs, des flèches, des lances & des javelots ; les autres des haches d'armes, des frondes, des pavois & des rondaches. En nn mot, chaque Province fournissoit ce qu'elle avoit, sans aller chercher chez les autres ce qu'elle n'avoit point ; & chacun sans sortir de sa maison payoit son tribut. Par une loi des Incas on ne donnoit que ce que le pays produisoit : car il ne leur paroissoit pas naturel de leur demander une chose qu'ils auroient été

obligés de chercher chez leurs voisins : ç'eût été, selon eux, les rendre vagabons & autoriser leur fainéantise. Toutes ces choses que les Sujets fournissoient, se distribuoient avec beaucoup d'ordre : car une Province qui donnoit plus d'une chose étoit soulagée d'une autre. Aussi la douceur de ces Loix produisoit de si merveilleux effets, qu'il est difficile de croire combien les Vassaux de l'Inca étoient attentifs à le servir. Un Auteur Espagnol dit au sujet du zèle qui les animoit, que ces Rois barbares n'avoient point de plus grandes richesses que l'attachement & la bonne volonté de leurs Sujets ; ils jouissoient sans cesse de leurs travaux, & ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'ils regardoient comme la plus grande félicité le bonheur de les servir. Voilà ce qu'en dit le Pere *Acosta*, que je cite, & tous les autres Espagnols autant que je le peux, dans la crainte que l'on ne m'accuse de rapporter des fables pour faire honneur à mon pays & à mes parens.

Les impotens & les pauvres payoient un autre tribut, qui ne pouvoit pas beaucoup enrichir leur maître ; car ils étoient obligés de donner de tems en tems aux Gouverneurs de leurs Villes des cornets pleins de poux. Les Incas le vouloient ainsi, afin

qu'aucun de leurs Sujets ne pût ſe vanter, quelque pauvre qu'il fût, de ne payer aucun tribut; mais la principale intention des Incas étoit de les obliger à ſe tenir propres. Avec de ſemblables attentions on les appelloit amateurs des pauvres; les Décurions étoient chargés du ſoin de faire payer ces tributs, ſans que les Princes du Sang, les Prêtres, les Miniſtres du Temple, non plus que les Curacas, les Officiers des Troupes, les Gouverneurs & les Juges fuſſent obligés en aucune façon d'en payer aucun. Les Soldats étoient également exempts lorſqu'ils étoient employés, auſſi bien que les jeunes gens juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans; car ils étoient obligés de ſervir leurs pères juſqu'à cet âge. La première année de leur mariage ils étoient exempts de tout impôt. Les vieillards au deſſus de cinquante ans jouiſſoient du même privilége, auſſi bien que les filles, les veuves & les femmes mariées; quoiqu'il y ait des Auteurs Eſpagnols qui prétendent le contraire, parce qu'elles travailloient toutes: mais ils ne conſidérent pas qu'elles aidoient de bonne volonté à leurs pères & à leurs maris pour les ſoulager dans leur travail. Les aveugles, les eſtropiés & les bleſſés ne payoient pas plus que les malades: mais les ſourds

& les muets n'en étoient pas exempts. Ainsi le travail du corps étoit tout ce que l'on donnoit à l'Inca. Le Pere *Blas* en parle si précisément comme le Pere *Joseph Acosta*, que l'on diroit qu'ils auroient puisé dans la même source.

L'or, l'argent & les pierreries, dont les Incas avoient rassemblé une prodigieuse quantité, ne leur étoient point donnés par tribut, les Indiens n'y étoient point obligés ; & les Rois Incas ne l'exigeoient pas. Ils ne faisoient aucun cas de ces richesses, ni pour la paix ni pour la guerre ; car ils n'achetoient rien avec de l'or & de l'argent, & n'en payoient pas leurs Soldats. Ces choses leur paroissoient superflues ; ils ne les considéroient qu'à cause de leur éclat & de leur beauté pour l'embellissement des Palais du Roi, des Temples du Soleil, & des maisons Religieuses. Les Incas connoissoient les mines de vif argent ; mais ce métal leur ayant paru plus nuisible que profitable, ils défendirent à leurs Sujets de le chercher.

Les Indiens donnoient donc à leur Roi l'or, l'argent & les pierreries, pour entretenir l'habitude qu'ils avoient de ne jamais aborder leur Supérieur les mains vuides ; ils observent encore aujourd'hui cette cou-

tume, & ne fut-ce qu'un panier de fruit, ils donnent toujours quelque chose. L'usage des Curacas, Seigneurs de plusieurs Vassaux, étant de visiter l'Inca aux grandes Fêtes du Soleil, sur-tout à celle de *Raymi*, dans les triomphes qu'ils célébroient après leurs victoires, dans les cérémonies faites pour couper les premiers cheveux au Prince héritier de la Couronne, lorsqu'ils avoient à parler au Roi de leurs affaires, ou de celles de leurs Provinces, lorsque les Rois eux-mêmes alloient faire la visite de leurs Royaumes, dans toutes ces occasions ils ne baisoient point la main du Roi sans lui présenter toutes ces richesses que leurs Sujets avoient tirées de la terre, quand ils n'avoient rien de mieux à faire, parce que ces choses ne leur étoient point nécessaires. Mais enfin voyant que l'on employoit ces présens à l'embellissement des Maisons Royales & des Temples du Soleil, deux choses qu'ils estimoient plus que toute autre, ils regardèrent comme un bon emploi de leur tems celui de chercher ces richesses. Tous les Curacas donnoient aussi aux Incas tous les animaux sauvages & privés que l'on trouvoit dans leur pays, & du bois de plusieurs espèces. Ils en faisoient grand cas pour les bâtimens de leurs maisons. Ils leur

offroient aussi les meilleurs Ouvriers de leur pays, comme des Orfévres, des Peintres, des Maßons & des Charpentiers, qui excelloient dans ce pays. Il est vrai que les habitans n'en avoient aucun besoin; car ils se suffisoient à eux-mêmes, & n'ignoroient rien de tout ce qui leur étoit nécessaire, & même à leur famille, jusqu'à l'entretien de leurs misérables maisons; quoique le Gouvernement leur en donnât de toutes faites. Les plus habiles Artisans étoient inutiles au peuple, qui vivoit sans luxe & sans superflu.

CHAPITRE XIV.

De leurs Provisions.

ON gardoit le tribut & la récolte dans chaque Ville, mais dans trois sortes de magasins. On mettoit dans l'un les provisions pour les tems de disette, & dans l'autre celles qui provenoient des revenus du Soleil & de l'Inca. Et l'on en trouvoit d'autres de trois lieues en trois lieues sur les grands chemins. Les Espagnols en ont fait des Hôtelleries. L'on portoit à Cozco, pour l'entretien de la Cour, tout ce que

produiſoient à cinquante lieues à la ronde les terres du Soleil & celles de l'Inca ; mais cependant on gardoit dans les Villes qui ſe trouvoient à cette diſtance, une certaine quantité de ces revenus pour les habitans.

La récolte des autres pays qui ſe trouvoient hors de l'étendue de la Cour, ſe mettoit d'abord dans le magaſin du Roi, enſuite on la tranſportoit dans les magaſins établis ſur le grand chemin, où l'on trouvoit non-ſeulement les vivres, mais encore les armes, la chauſſure & les habits des gens de guerre, qu'on leur délivroit quand il étoit néceſſaire. Ces magaſins n'étoient jamais vuides, quelque quantité de troupes que l'on envoyât en campagne.

Il eſt bon de ſçavoir que les Soldats ne logeoient jamais dans les Villes aux dépens des habitans ; les Incas croyoient que chaque Ville payoit aſſez de ſon tribut. Il étoit donc défendu aux Soldats, ſous peine de la vie, de prendre la moindre choſe à un habitant. *Pedro de Cieça de Leon* (*a*) rapporte, en parlant des grands chemins du Perou, qu'il y avoit de grands corps de logis bâtis pour les Incas, & des magaſins pour les proviſions de guerre. Car l'Inca ſçavoit ſi bien ſe faire obéir, que tout Sol-

(*a*) Chap. 60.

tat qui prenoit la moindre chose, ou qui entroit dans les champs & dans les maisons, étoit puni sur le champ.

Les Indiens disoient que cette discipline étoit juste, puisque l'on donnoit aux Soldats tout ce qui leur étoit nécessaire; ainsi jamais rien n'altéroit l'ordre & la tranquillité.

Augustin de Carate (a) dit sur la longueur des chemins, qu'indépendemment de la dépense que l'on fit pour racommoder les chemins, *Guaynacava* ordonna qu'à chaque journée dans la montagne on bâtit plusieurs logemens capables de le loger avec toute son armée; il en fit aussi construire dans le plat pays à la même distance que les autres; mais le long des rivières ils sont éloignés de huit ou dix lieues, & même de quinze ou vingt dans quelques endroits. Dans ces logemens, appellés *Tambos*, les Indiens renfermoient toutes les choses nécessaires à leur armée, de façon que l'Inca trouvoit dans chacun dequoi équiper trente mille hommes.

Si les revenus du Roi ne pouvoient fournir aux frais de la guerre, il employoit le revenu du Soleil, comme étant son fils, & son unique héritier. Les provisions de guerre

(a) Chap. 14.

& de bouche que l'on avoit destinées pour l'entretien de la Cour, & qui n'avoient point été consommées se mettoient dans les magasins pour être distribuées aux Sujets qui en avoient besoin, le bien-être des peuples étant leur principal objet. Les Prêtres & les Ministres des Temples étoient entretenus sur les revenus du Soleil dans le tems de leur service, qu'ils ne faisoient que par semaine : car on leur distribuoit des terres comme au reste du peuple ; mais les revenus du Soleil étoient si fort au dessus des dépenses, qu'il en demeuroit toujours à l'Inca.

Avec le même soin qu'ils fournissoient les habits aux gens de guerre, ils en distribuoient tous les ans & de la laine aux Vassaux & aux Curacas pour leur entretien, & les Dixainiers avoient soin d'examiner si l'on en faisoit usage. Il est à remarquer que le peuple & les Curacas en général avoient à peine des bestiaux ; pendant que le Soleil & l'Inca en avoient une si grande quantité, que les Indiens disent qu'il n'y avoit point assez de pâturages pour les faire paître. Quand les Espagnols sont arrivés au Pérou dans les pays chauds, on donnoit aux habitans du coton des revenus du Roi ; il n'y avoit par conséquent personne de pauvre &

de réduit à la mendicité. Il eſt vrai que le luxe & le ſuperflu leur étoient inconnus; car ils n'avoient préciſément que le néceſſaire. Voici ce qu'en dit le Pere *Joſeph Acoſta* (*a*) : On donnoit à chaque ménage autant de laine qu'il lui en falloit pour l'habiller, & l'on alloit de maiſon en maiſon voir ſi les hommes, les femmes & les enfans travailloient, & punir les pareſſeux. Ce qui n'avoit point été employé étoit rapporté dans les magaſins : auſſi les Eſpagnols les trouvèrent ils pleins de toutes les choſes néceſſaires à la vie. Cette manière de vivre, ce bon gouvernement, cette prévoyance des Indiens doivent cauſer l'étonnement de tout homme d'eſprit. Car enfin, ſans être Chrétiens, ils n'avoient rien en propre, & ſe contentoient du néceſſaire; pendant qu'ils étoient abondamment pourvûs de tout ce qui regardoit leur religion & le ſervice de leur Roi.

Le même Auteur (*b*) rapporte au ſujet des Profeſſions, que les Indiens du Pérou avoient l'avantage par deſſus les autres Nations, de s'inſtruire dans leur jeuneſſe de tout ce qui leur étoit néceſſaire : qu'ils ne cherchoient point à exceller dans un art,

(*a*) Chap. 15.
(*b*) Chap. 16.

mais qu'il leur suffisoit de sçavoir ce qui leur étoit nécessaire ; & qu'ils étoient tous Tailleurs, Tisserans & Laboureurs : qu'ils veilloient au bien de leur famille, & que les femmes étoient occupées, contentes d'une honnête médiocrité, & de servir leurs maris avec respect, sans élever leurs enfans dans le luxe & la délicatesse. Cependant, continue-t-il, ils avoient des Orfévres, des Peintres, des Potiers, des Bateliers, des Joueurs d'instrumens & des Maîtres des comptes : de façon que l'on trouvera que la vie des Indiens avoit beaucoup de rapport à celles des anciens Hermites, & la médiocrité leur est si recommandable, que s'ils suivoient cette vie par élection, comme ils le font par habitude & par un penchant naturel, l'on pourroit trouver leur béatitude parfaite, & dire avec certitude que des gens qui connoissent aussi peu l'orgueil & l'ambition sont bien susceptibles de la doctrine de l'Evangile. Ce même Pere *Acosta* dit un peu plus bas, que par une Loi inaltérable ils ne changeoient jamais la mode ni la coutume de leur Province, quelqu'exemple qu'on leur en donnât, & que l'Inca regardoit cette maxime comme une des plus importantes. Elle s'observe encore aujourd'hui, non pas avec autant

d'attention qu'autrefois. Auſſi les Indiens ſont fort étonnés de voir les Eſpagnols changer preſque tous les jours leur façon de vivre, & n'attribuent ce changement qu'à un excès d'orgueil & de préſomption.

Il n'y avoit point de mendians dans tout ce grand Pays, & même de mon tems je n'en ai jamais vû qu'une au tems de mon départ en 1560. c'étoit une vieille femme nommée Iſabelle, que j'avois connue à Cozco, & qui mendioit, non tant par néceſſité que par charlatanerie, comme font les Egyptiennes en Europe ; & les hommes & les femmes du pays l'avoient en ſi grande horreur, qu'ils la grondoient toutes les fois qu'ils la voyoient ; & crachoient par terre en ſigne d'abomination & d'infamie : ce qui contraignit cette vielle à ne plus s'adreſſer qu'aux Eſpagnols, qui lui donnoient du mayz ; car il n'y avoit pas encore d'argent monnoyé.

Les Incas avoient porté leurs attentions juſques ſur les Voyageurs, car il y avoit ſur tous les chemins des Hôpitaux, dans leſquels on donnoit à manger aux paſſans ; & on leur fourniſſoit ce qui leur étoit néceſſaire, que l'on tiroit du magaſin du Roi, & quand un voyageur tomboit malade, on le traitoit avec un ſoin extrême. Il eſt vrai

qu'ils ſe croyoient obligés de les aſſiſter ; car ils ne voyageoient ni pour leur plaiſir, ni pour leurs affaires particulières ; mais pour celles du Roi & des Curacas, qui les envoyoient en différens endroits : auſſi l'on puniſſoit comme des vagabonds ceux qui voyageoient ſans motif.

CHAPITRE XV.

De leurs Beſtiaux.

POUR compter plus aiſément le grand nombre de bétail qu'ils nourriſſoient, ils les diviſoient par couleurs. Quand il naiſſoit un Agneau d'un autre poil que ſa mère, on le mettoit dans le troupeau marqué de même ; & par le moyen des nœuds de même couleurs, ils tenoient aiſément compte du troupeau.

Ils tranſportoient leurs proviſions avec ces animaux que les Eſpagnols appellent *Carneos*, quoiqu'ils reſſemblent à des Chameaux plutôt qu'à des Moutons, excepté qu'ils n'ont point le rein fait en boſſe ; l'Inca vouloit qu'on les épargnât le plus qu'il étoit poſſible, & qu'on les reſervât

pour son service & pour les travaux des Forteresses, des Maisons Royales, des Ponts, des grands Chemins, des Canaux, &c. car les Indiens travailloient sans cesse à tous ces ouvrages.

A l'égard des oiseaux, des reptiles, & des bêtes à quatre pieds, que les Curacas présentoient ordinairement au Roi, on les nourrissoit dans des Provinces qui portent encore aujourd'hui leur nom. On en gardoit à la Cour non-seulement comme une marque de grandeur; mais pour faire plaisir aux Indiens, en leur prouvant que les animaux qu'ils avoient offerts étoient agréables au Roi.

Quand je suis parti de Cozco on y parloit encore des lieux où l'on tenoit ces animaux renfermés. Ils nommoient *Amarucancha*, c'est-à-dire, l'enclos des Animaux ou des grandes Couleuvres, l'endroit où l'on voit aujourd'hui la maison des Jésuites; & *Puma-curca*, aussi bien que *Puma-pchupan*, les deux quartiers de la Ville où l'on nourrissoit les Lions, les Tigres & les Ours, dont l'un est au bas de la Citadelle, & l'autre derrière le Couvent de saint Dominique.

Ils mettoient les oiseaux à une lieue de la Ville au Midi, dans le parc de *Suri-*

hualla, c'eſt-à-dire, le Pré aux Autruches. Les animaux féroces, comme les Tigres, les Lions, les prodigieux Crapaux, les monſtreuſes Couleuvres leur ſervoient à punir les Criminels.

CHAPITRE XVI.

De la conduite des Incas après leurs conquêtes.

LA conduite des Rois Incas fut une continuelle imitation de leurs prédéceſſeurs. Jamais aucun d'eux ne fit la guerre que pour des raiſons qui leur paroiſſoient importantes, comme les motifs de Religion, & d'inſtruction pour des Barbares qui vivoient dans la plus grande ignorance, ou l'envie d'empêcher les peuples d'être tirannifés, & de vivre dans l'oppreſſion. Enfin, quelque fût leur deſſein, ils n'entreprenoient jamais une guerre ſans en donner pluſieurs fois avis à leurs ennemis. La première choſe que faiſoit l'Inca, après avoir aſſujetti une Province, étoit de faire porter à Cozco la principale Idole du pays pour la placer dans un Temple juſqu'à ce que le Cacique

Cacique & les Habitans du pays eussent abandonné leur culte, & suivi celui du Soleil : car ils ne détruisoient point les Idoles, & ne témoignoient aucun mépris pour elles, qu'après avoir instruit & bien établi leur Religion, dans la crainte de révolter leurs nouveaux Sujets. Ils menoient le premier Cacique & ses enfans à Cozco, ils les traitoient avec magnificence dans leur Cour, afin que le commerce des honnêtes gens leur apprît les Loix, les Mœurs, la Langue, les Cérémonies, les Coutumes & la Religion. Quelque tems après l'Inca rétablissoit le Cacique dans sa première autorité : & pour ôter toute l'inimitié qui peut se trouver entre les Soldats vaincus & les Vainqueurs, il ordonnoit des festins publics qui se faisoient avec toutes sortes de magnificence où l'on admettoit les impotens pour leur faire oublier dans cette réjouissance une partie de leur malheur ; cette véritable charité se pratiquoit aussi dans toutes les Fêtes. Les jeunes gens dansoient avec les filles, & ceux d'un âge plus avancé s'occupoient à des éxercices militaires. On leur donnoit des parures d'or, d'argent, des plumes, des habits, & les autres choses dont ils faisoient cas. Voilà les moyens dont l'Inca se servoit pour captiver les In-

diens qu'il avoit nouvellement conquis ; quelques barbares qu'ils fussent, ces moyens réussissoient, en inspirant une si grande soumission, que jamais aucune Province ne se révoltoit. Pour prévenir les plaintes & les mécontentemens il confirmoit leurs anciennes Ordonnances & les faisoit publier, à la reserve de celles qui se trouvoient contraires à la Religion & à la constitution de leur Empire. Quand l'Inca le jugeoit nécessaire il transplantoit les habitans, en leur donnant des terres, des maisons, des serviteurs & des troupeaux en abondance. Il envoyoit à leurs places des bourgeois de Cozco, ou des autres Villes qu'il connoissoit fidelles, avec ordre d'instruire ceux de la Frontiere, des Loix, des Cérémonies & de la Langue générale du Royaume. On a pour preuves manifestes de la douceur de leur gouvernement, non seulement leurs annales formées par des nœuds, mais encore ce qu'en a écrit le Vice-Roi Don *François de Toledo*, qu'il envoya aux Visiteurs Généraux, aux Juges & aux Greffiers, après s'être amplement instruit des Indiens de l'état de chaque Province. Ces mémoires que l'on voit dans les archives publiques ; sont des preuves incontestables de la façon dont les Incas traitoient leurs

Sujets. Lorſqu'un pays ſe ſoumettoit volontairement, on élevoit bien-tôt après les plus capables aux charges de paix ou de guerre, comme les plus anciens & les plus fidèls Sujets.

En un mot, on les pouvoit plutôt regarder comme de bons pères de famille que comme des Rois. Auſſi les Indiens les nommoient-ils *Capac-Titu*, la premiere épithete ſignifie Grand Roi, & la ſeconde Libéral & généreux. Ces éminentes qualités des Rois du Pérou leur ont ſi fort attaché leurs Sujets, qu'aujourd'hui même, qu'ils ſont éclairés des lumiéres de la Foi, ils ne les peuvent oublier, & que dans leurs peines ils les nomment les uns après les autres avec des gémiſſemens & des plaintes qui tirent les larmes des yeux. Enfin dans aucune Hiſtoire on ne trouve point d'exemple de Princes auſſi doux, auſſi bons, auſſi francs, auſſi généreux & ſi utiles à leurs peuples, que l'ont été les Rois Incas.

Le Pere *Blas Valera* rapporte encore, que l'Inca, après avoir fait tranſporter la principale Idole du pays qu'il avoit aſſujetti, & raſſuré les Seigneurs & les Vaſſaux, ordonnoit que tout le monde adorât le Dieu *Ticci-Viracocha*, autrement le grand *Pachacamac*, comme le plus puiſſant des Dieux,

qu'on le regardât comme le ſouverain Seigneur auquel on devoit obéir en tout ; & donnoit ordre aux Caciques de venir au moins tous les deux ans à ſa Cour, ſuivant qu'ils en étoient éloignés : ce qui rendoit la ville de Cozco la plus brillante & la mieux peuplée de tout le nouveau monde. On comptoit avec des nœuds tous les habitans, en ſpécifiant leur âge, leur origine & leur profeſſion. Ce regiſtre ſervoit à l'impoſition équitable du tribut & du travail. Ils donnoient le nom de Curacas aux Seigneurs de pluſieurs Vaſſaux, ils commandoient en tous tems ſur leurs Sujets, faiſoient des Loix particulières, ordonnoient des tributs, aſſiſtoient les familles, & veilloient au ſoulagement des peuples dans les tems de calamité, mais toujours conformément aux Ordonnances de l'Inca. Pour les Capitaines, leurs charges étoient héréditaires ; ils ne payoient jamais de tribut, & les magaſins du Roi leur fourniſſoient ce qui leur étoit néceſſaire. Les Officiers ſubalternes payoient le tribut, parce qu'ils n'étoient pas Gentilshommes. Les Généraux & les Maîtres du Camp les créoient par élection ; mais ils ne pouvoient leur ôter leur charge. Leur tribut conſiſtoit à faire la viſite des champs, des biens & des

Maiſons Royales, & dans le ſoin de pourvoir le peuple d'habits & de proviſions. Il y avoit pluſieurs autres Officiers deſtinés à ces mêmes emplois, afin que tout ſe paſſât avec juſtice. Tous les troupeaux, ceux du Roi, comme ceux des particuliers, étoient gardés par des bergers qui dépendoient les uns des autres, & qui étoient extrêmement fideles, ce qui leur étoit d'autant plus aiſé, qu'il n'y avoit point de voleur dans tout le pays, & qu'il ne s'agiſſoit que de défendre les beſtiaux contre les bêtes féroces. Il y avoit outre cela des Commiſſaires pour veiller aux biens des particuliers, des Adminiſtrateurs, des Viſiteurs & des Juges chargés d'empêcher qu'il ne manquât rien à perſonne. D'abord que quelqu'un ſe trouvoit incommodé, ces Officiers en donnoient avis aux Gouverneurs, aux Curacas & au Roi même, afin d'y pourvoir; ce qu'ils faiſoient en effet avec une grande attention, & l'Inca s'y portoit avec autant de charité qu'un père pour ſes enfans. Les Juges & les Viſiteurs étoient chargés de voir ſi tout le monde travailloit; toutes les portes étoient ouvertes, ils entroient à toute heure, & jugeoient de la propreté des meubles, de la façon dont l'homme & la femme gouvernoient leur ménage,

& du ſoin qu'ils apportoient à l'inſtruction de leurs enfans. Ces mêmes Inſpecteurs voyoient ſi les vieillards & les impotens s'occupoient à ramaſſer de la paille & des brins de bois, à ſe nétoyer de leur vermine pour la porter à leur Dixainier; ſi les aveugles travailloient à ôter les ordures du coton, & à égrainer les épics de mayz. Indépendemment de tous ces ſoins, les gens de métier avoient leurs Jurés, & relevoient les uns des autres. Tels étoient les Ouvriers qui travailloient en or, en argent & en cuivre, les Charpentiers, les Maçons, les Potiers, les Lapidaires; enfin, toutes les Profeſſions utiles.

Si l'on eût éxécuté l'Ordonnance des Incas, & celle que depuis a fait Charles-Quint, qui vouloit que les enfans fuſſent du métier de leurs pères, le Pérou ſeroit plus floriſſant qu'il ne l'eſt aujourd'hui, l'on y verroit la même abondance, & l'on y prêcheroit l'Evangile avec plus de fruit. Car la non-chalance de notre Gouvernement eſt cauſe que tous les Curacas ſe plaignent ſans ceſſe du Gouvernement préſent. Tout ceci eſt tiré du Pere *Blas Valera*: mais la ſuite de ſon Ouvrage eſt perdue.

Lorſque l'Inca avoit donné des Gouver-

neurs à une Province, & des Maîtres pour inſtruire de la Religion, il n'étoit plus occupé que de l'avantage du pays. Il faiſoit compter les pâturages, les collines, les montagnes, les terres labourables, les mines, les ſalines, les fontaines, les lacs, les rivières, les terres qui portoient du coton, les arbres fruitiers & les troupeaux. Ces choſes étoient par ordres; il ſçavoit après cela l'étendue des terres labourables & leur revenu; mais il ne s'en informoit que pour le ſoulagement public. Car ſuivant la richeſſe ou la pauvreté du pays, il ordonnoit les proviſions pour prévenir les beſoins, & déclaroit publiquement tous les ordres qu'il donnoit. Ainſi les Sujets ne pouvoient rien retrancher de leur devoir, ni leurs Supérieurs augmenter leurs travaux. On marquoit enſuite les limites des Frontiéres avec la dernière exactitude; & pour qu'il n'y eût aucune confuſion, l'Inca donnoit de nouveaux noms aux montagnes, aux champs, aux prés & aux fontaines, ou confirmoit les anciens, en y ajoutant quelque choſe pour les diſtinguer de ceux des autres contrées; & les Indiens ont encore aujourd'hui une grande vénération pour ces noms. Quand l'Inca avoit donné ces premiers ordres, il partageoit les terres aux

Villes de la Province, ſans que l'on osât déranger les bornes qu'il avoit poſées. Quant aux mines d'or & d'argent, il en permettoit l'uſage, & l'on en tiroit des métaux, non pour en faire des tréſors, mais pour ſe parer les jours de fêtes, & pour faire des vaſes à leurs Caciques, dont cependant le nombre étoit limité. Du reſte, comme ils avoient ſuffiſamment de matière ils ne s'embarraſſoient guères des mines, & ſouvent les laiſſoient perdre. Ils avoient même fort peu d'Ouvriers qui ſçuſſent y travailler, & ces Indiens ne payoient pour tribut que le travail de leur corps; le Roi ou le Seigneur de la terre les nourriſſoit & les entretenoit, quoiqu'ils ne travaillaſſent que deux mois, le reſte de l'année ils s'occupoient à leur fantaiſie. Ils employoient le cuivre à fabriquer leurs armes, leur outils, de grandes épingles dont les femmes attachoient leurs robes, & des miroirs. Cette utilité faiſoit qu'ils eſtimoient plus ce métail que l'or & l'argent, & qu'ils en tiroient davantage de la mine.

Leur ſel commun, qui ſe tiroit de quelques fontaines & de l'eau de la mer, le poiſſon des lacs & des fontaines, le coton, le chanvre, &c. étoient en commun dans toutes les Provinces, chacun en prenoit

pour son usage. Mais ceux qui plantoient des arbres fruitiers, les avoient en leur possession, aussi bien que les fruits.

CHAPITRE XVII.

Des Maisons Royales, & de leurs Ornemens.

LEs Maisons des Rois Incas n'étoient pas moins superbes que tout ce qui leur servoit; & l'on peut dire qu'elles ont surpassé dans quelques parties la magnificence des plus beaux Palais bâtis pour l'habitation des plus grands Monarques. Les pierres de leurs bâtimens étoient si bien posées & si bien jointes, qu'on les croyoit d'un seul bloc; le mortier qui en faisoit la liaison étoit fait d'une terre rouge extrêmement grasse, & si propre à cimenter qu'on ne la distinguoit point. Ce qui persuada d'abord aux Espagnols que les Péruviens bâtissoient sans plâtre & sans mortier. Il est vrai qu'ils ne connoissoient ni la brique ni la chaux; ils employèrent dans quelques Temples du Soleil une alliage de métaux d'or, d'argent & de plomb, comme le

remarque *Pedro de Cieça* (*a*), & cette magnificence a été la principale cause de la ruine de ces Edifices : car les Espagnols les ont tous démoli pour en arracher ce peu de matière d'or & d'argent. Leur solidité étoit très-grande, comme l'assure *Pedro de Cieça* (*b*). Mais qui peut résister à l'avarice ? Ils lambrissoient non-seulement leurs Temples & leurs Maisons Royales avec des lames d'or, mais ils les embellissoient de figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de poissons, d'ours, de tigres, de lions, de huanacus, &c. qu'ils plaçoient dans des niches (*c*). Ils imitoient les herbes & les plantes, sur-tout celles qui croissent sur les murailles, & les plaçoient avec tant d'art qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Ils ornoient ces mêmes murailles de lézards, de papillons, de souris, de petites & de grandes couleuvres qui montoient & descendoient. Le siége de l'Inca étoit d'or massif, sans bras ni dossier, & simplement creusé dans le milieu pour le rendre plus commode. On le posoit ordinairement sur une grande table de même métal. toute la vaisselle du Palais, telle qu'elle pût être,

(*a*) Chap. 94.
(*b*) Chap. 41. 60. & 94.
(*c*) Pedro de Cieça, Chap. 44.

étoit d'or ou d'argent ; & chaque Maiſon Royale étoit également meublée pour n'avoir pas la peine de rien tranſporter ; il y avoit encore quantité de greniers & de réſervoirs conſtruits de ces métaux, où l'on renfermoit une grande quantité d'habits neufs : car l'Inca ne mettoit jamais deux fois le même habit ; il le donnoit à celui de ſes parens qu'il vouloit favoriſer. Les couvertures de ſon lit étoient faites de la laine que produit une eſpèce de chevre ſauvage, ou de l'animal qui produit le bézouard. Cette laine étoit ſi belle & ſi fine que l'on en envoya à Philippe II. (parmi les choſes rares) dequoi faire un lit. On ne connoiſſoit point au Perou l'invention des matelas, & jamais ils n'ont voulu s'en ſervir, trouvant que cette délicateſſe ne s'accommodoit pas à leur manière ordinaire de vivre.

Dans les Maiſons, où toutes les chambres étoient lambriſſées d'or & d'argent, il y avoit toujours une grande quantité de vivres prêts pour les Incas, & pour tous les Officiers de ſa nombreuſe Maiſon. Ils ne faiſoient que deux repas, dont le principal étoit depuis huit heures du matin juſqu'à neuf ; leur ſouper étoit léger, & ſe faiſoit avant la nuit ; ils ne bûvoient point en man-

geant, mais en récompenſe ils bûvoient ſouvent juſqu'à la nuit, c'eſt à dire, les gens riches; car le peuple étoit avare en tout, il ſe couchoit de très-bonne heure.

On voyoit des Parterres & des Jardins dans toutes les Maiſons Royales pour la promenade de l'Inca, les arbres les plus agréables, les plus belles fleurs étoient imitées dans leurs différentes ſituations. L'on voyoit briller au milieu de ces merveilles des champs de mayz faits au naturel, avec leurs racines, leurs fleurs & leurs épics très-bien ſoudés, car les pointes étoient d'or, & le reſte étoit d'argent. On y voyoit encore des animaux d'or de différentes grandeurs, des lapins, des rats, des lézards, des couleuvres, des papillons, des renards, des chats ſauvages (car ils n'en avoient pas de domeſtiques) des oiſeaux de toutes les eſpèces, dont les uns ſembloient chanter ſur les arbres, d'autres étendoient leurs aîles comme pour voler. Toutes ces maiſons avoient des bains, dont les grandes cuves étoient d'or & d'argent, & les tuyaux, de ces mêmes métaux. Ils enrichiſſoient de ces beaux ouvrages les lieux qui produiſoient des fontaines d'eau chaude. Parmi leurs magnificences ils avoient encore des buchers d'or & d'argent parfaitement bien imités. Mais

les Indiens cachèrent la plûpart de ces richesses, d'abord qu'ils reconnurent l'avarice & le désir insatiable des Espagnols; & ce fut avec tant de soin, que depuis ce tems on n'a pû les retrouver; le hazard seul les pourra faire découvrir. Car les Indiens d'aujourd'hui ne sçavent point où elles sont, leurs pères ne leur en ont point donné la connoissance, ne voulant pas que ces choses servissent à d'autres qu'à leurs Rois, à qui elles étoient consacrées. Tous les Historiens conviennent de ce point: & chacun d'eux enchérit suivant ce qu'ils en ont appris. *Pedro de Cieça* (*a*) en a écrit plus amplement qu'un autre, aussi bien qu'*Augustin Carate* (*b*).

Dom *Francisco Piçarro* reçut la riche rançon que l'on fit payer à l'Inca *Atahuallpa*, & comme Général pouvant choisir dans le butin, il choisit la chaise d'or & la table qui la portoit. Ces deux morceaux pesoient karats, & valloient vingt-cinq mille ducats.

Pedro de Cieça dit (*c*) qu'étant à Cozco pour tirer des Mémoires des principaux du pays sur les Incas, on lui dit: Que *Pan*-

(*a*) ch. 21. 37. 41. 44. & 99.
(*b*) Chap. 14.
(*c*) Chap. 21.

langu & d'autres Seigneurs aſſuroient que ſi tous les tréſors des Provinces des Guacas, de leurs Temples & ceux des Tombeaux étoient joints enſemble, ce que les Eſpagnols en ont tiré ſeroit fort peu de choſe, en comparaiſon de ce que l'on a caché.

Franciſco Lopez de Gomara (*a*) parle auſſi fort au long des richeſſes immenſes de ce Royaume : Il dit que tout le ſervice de la Maiſon de l'Inca, de ſa table & de ſa cuiſine étoit d'or & d'argent ; qu'il avoit dans ſon anti-chambre des ſtatues giganteſques, qui à la vérité n'étoient pas maſſives, & que l'on y voyoit des figures d'animaux, des oiſeaux, des arbres, des plantes & des poiſſons : les cordes, les paniers & les corbeilles étoient d'or trait.

Les Eſpagnols n'ont parlé que du Jardin de l'Iſle de *Puna*, parce qu'il étoit ſur la route qu'ils tinrent en entrant dans le pays, & qu'ils eurent le tems de l'admirer ; les Indiens boulverſèrent tous les autres pour en cacher les richeſſes. En l'année 1595. on débarqua en trois voyages trente-ſix millions d'or à *Sanleccar*.

La Maiſon de l'Inca étoit compoſée d'Officiers & de Domeſtiques de toutes les eſ-

(*a*) Chap. 121.

pèces ; il y avoit des Cuiſiniers pour les tables ; mais celle de l'Inca n'étoit préparée que par ſes Maîtreſſes. Les Villes qui étoient à ſix ou ſept lieues de Cozco étoient obligées de fournir des hommes habiles & fidèles, propres à ces différens emplois. Ils ſervoient par jours, par ſemaines & par mois : ces Villes répondoient de ces Officiers, & ne payoient aucun autre tribut ; mais toute la ville étoit punie à proportion de la faute de celui qu'elle avoit fourni ; elle étoit démolie lorſqu'ils manquoient de reſpect à la Majeſté Royale. Quelque médiocre que fût une Charge, elle étoit fort eſtimée des Indiens : car tout ce qui appartenoit à l'Inca & qui approchoit ſa perſonne étoit infiniment recherché.

Le Roi ne paroiſſoit jamais en public que dans une chaiſe à bras d'or maſſif. Les deux Provinces de *Rucana* grande & petite lui fourniſſoient des gens pour le porter ſur leurs épaules. Elles renfermoient plus de quinze mille habitans tous diſpos, bien faits, & preſque de même taille. A l'âge de vingt-cinq ans ils s'exerçoient à porter la chaiſe pour ne point tomber, ni faire le moindre faux pas : car celui à qui ce malheur arrivoit étoit mis à une eſpèce de pilori par le grand Porte-Siege. Il y a même

un Hiſtorien qui dit qu'on le puniſſoit de mort. Cependant ils tenoient à grand honneur de porter le Roi, ce qu'ils faiſoient chacun à leur tour au nombre de vingt-cinq & davantage, afin qu'une chute, ou un faux pas ne devînt pas ſenſible.

La conſommation des vivres étoit très-grande dans la Maiſon du Roi, ſur-tout celle de la viande; car on en donnoit à tous les Princes du Sang qui ſe trouvoient avec le Roi. Quant au pain ou mayz, la diſtribution n'en étoit pas ſi grande, puiſque l'on n'en donnoit qu'aux Domeſtiques, les autres en recueilloient aſſez pour l'entretien de leurs maiſons. Ils ne chaſſoient que le petit gibier, conſervant les dains, les chevreuils & les huanacus pour la chaſſe générale dont ils diſtribuoient la chair & la laine à tout le peuple. On fourniſſoit dans la Maiſon de l'Inca une ſi grande quantité de breuvage, qu'il ſeroit impoſſible d'en rendre compte. Car il étoit d'uſage d'offrir à boire à tous ceux qui venoient chez l'Inca, petits ou grands, & l'on ne pouvoit avec bienſéance traiter d'aucune affaire ſans boire.

Les Indiens des quatre contrées, qu'ils appelloient *Tavantinſuyu*, c'eſt-à-dire, les habitans les plus proches de la Capitale de cette

Province à quinze ou vingt lieues à la ronde de Cozco étoient obligés de porter chacun à leur tour, l'eau, le bois & les autres choſes qui ſervoient à la Maiſon du Roi. Et quand il étoit abſent ils ſervoient en plus petit nombre. Quand ils vouloient faire leur boiſſon, qu'ils appelloient *Acá*, ils employoient de l'eau un peu trouble pour la rendre meilleure, & moins facile à ſe gâter. Auſſi les Indiens n'étoient pas curieux d'avoir des ſources claires, & même les fontaines n'étoient pas trop bonnes dans Cozco.

Il y avoit dans pluſieurs Maiſons des Incas, des ſalles qui avoient juſqu'à deux cens pas de longueur, & cinquante ou ſoixante de largeur; elles tenoient lieu de places publiques pour y danſer & s'y réjouir les jours de fêtes quand le mauvais tems obligeoit de ſe mettre à couvert. J'en ai vû quatre dans la ville de Cozco, qui dans mon enfance étoient encore ſur pied: l'une étoit dans *Amarucacha*, au logement de *Hernando Piçarro*, où eſt à préſent le Collège des Jeſuites; l'autre à *Caſſana*, où ſont aujourd'hui les Magaſins de *Jean de Cillorico*; une autre à *Colcampata*, dans les Bâtimens qui ont appartenu autrefois à l'Inca *Paullu* & à Dom Charles ſon fils. Cette

ſalle étoit la plus petite des quatre. Celle de *Caſſana* étoit la plus grande, & contenoit aiſément trois mille perſonnes. La prodigieuſe quantité de bois qu'il falloit pour couvrir ces Bâtimens étoit étonnante. Cette dernière eſt aujourd'hui l'Egliſe Cathedrale. Il faut remarquer que les planchers des maiſons des Indiens n'étoient pas d'une piéce, & qu'aux deux côtés des grandes ſalles il y avoit des cloiſons qui formoient des logemens plus ou moins grands, ſuivant la grandeur des familles, afin que chaque ménage fût dans ſon particulier. Ils faiſoient à claire voie les quatre murailles de maçonnerie ou de terre de toutes leurs maiſons: car ils ne ſçavoient pas entabler les pièces enſemble, ni faire des tirans d'un mur à l'autre; mais à meſure qu'ils élevoient la charpente ſur les murs, ils l'attachoient avec de groſſes cordes faites avec une paille fort large qui reſſembloit à du jonc; enſuite ils mettoient entre les premières pièces de bois une ſi grande quantité de chaume, que les Maiſons Royales en portoient plus d'une braſſe d'épaiſſeur. Je me ſouviens d'avoir vû dans la Vallée de *Yucay* une ſalle faite de cette façon, qui avoit plus de ſoixante-dix pieds en quarré, & couverte en forme de piramide, les murailles étoient

élevées d'environ ſeize pieds, & le toît en avoit plus de douze, avec deux petites loges à côté. Lorſque les Indiens ſe revoltèrent contre les Eſpagnols, ils ne brulèrent point cette ſalle, parce que leurs Rois avoient accoûtumé de s'y placer pour voir les fêtes qui ſe faiſoient dans une grande place quarrée, ou pour mieux dire, dans une plaine, ſur laquelle elle étoit bâtie; mais ils brulèrent toutes les autres maiſons, & même de très-baux bâtimens qui étoient dans cette vallée, j'en jugeai par les ruines.

Indépendemment de la maçonnerie, ils bâtiſſoient encore avec une terre graſſe, pareille à celle dont nous faiſons de la brique; ils mêloient du chaume coupé dans cette terre, dont ils faiſoient des carreaux de la largeur dont ils vouloient que fût la muraille, ſi bien que les plus petits avoient environ trois pieds de long ſur un de large: Ils ſéchoient ces carreaux au Soleil, & les employoient, comme nous faiſons la brique, mettant au lieu de plâtre & de mortier cette même terre mêlée d'une paille coupée très-menue. Quand le feu avoit conſommé quelques-unes de leurs belles maiſons ils ne rebâtiſſoient jamais ſur ſes ruines, diſant, qu'il n'étoit pas poſſible que

le feu ne les eût affoiblies. D'abord que le Roi étoit mort ils mûroient sa chambre à coucher, ils y laissoient tout ce qui s'y trouvoit, & regardoient ce lieu comme sacré. On faisoit la même chose dans toutes les Maisons Royales où l'Inca n'avoit même été qu'une nuit en voyageant ; & sur le champ ils bâtissoient un autre corps de logis pour le nouvel Inca, & soutenoient de tous les côtés celui qu'ils avoient muré pour le conserver.

CHAPITRE XVIII.

De la pompe funèbre des Rois, & du deuil qu'ils en portoient.

Les funérailles des Rois se faisoient avec beaucoup de solemnité ; & pendant un fort long-tems ils embaumoient si parfaitement leurs corps qu'ils paroissoient en vie. On portoit toutes les parties intérieures dans le Temple de *Tampu* à cinq lieues de Cozco sur la rivière de Yucay. *Pedro de Cieça* (*a*) fait mention des superbes bâtimens de pierre que l'on y voyoit.

(*a*) Chap. 94.

Il dit même qu'il est très-sûr que l'on trouva dans le Palais du Roi ou dans le Temple du Soleil de l'or fondu & mêlé de bitume pour la liaison des pierres. Lorsque l'Inca mouroit, ou quelqu'un des principaux Seigneurs du pays, les domestiques & les femmes qu'ils avoient le plus aimé se laissoient enterrer vivants, ne désirant que d'aller les servir en l'autre monde ; car ces peuples croyoient à l'immortalité de l'âme mais ils s'imaginoient qu'après cette vie il y en avoit encore une corporelle. Cette idée les engageoit à souffrir la mort sans horreur, ou bien à se la donner. Quelques Historiens rapportent à ce sujet une chose bien éloignée de la vérité, c'est que l'on enterroit ces femmes & ces domestiques malgré eux. Ils se présentoient au contraire en si grand nombre que l'on avoit beaucoup de peine à les retenir, & qu'il falloit leur remontrer qu'il y en avoit assez pour le moment, & qu'ils iroient peu à peu servir leur maître en mourant de leur mort naturelle.

Après avoir embaumé les corps, ils les plaçoient devant la figure du Soleil, & leur offroient des sacrifices comme à des hommes divins, fils du Soleil. On passoit le premier mois dans des pleurs continuelles,

les bourgeois de la ville le pleuroient tous les jours avec de grandes démonſtrations de chagrin, & les étrangers qui y étoient établis de chaque province, ſortoient enſuite dans la campagne avec les enſeignes des Incas, ſes banières, ſes armes, ſes habits, & tout ce qu'il falloit enterrer avec lui; ils mêloient à leurs plaintes le récit des victoires qu'il avoit remportées, celui de ſes exploits mémorables, & des biens qu'il avoit faits à leurs pays. Ce premier mois de deuil étant paſſé ils le renouvelloient tous les quinze jours pendant toute l'année à chaque conjonction de la Lune. Ils avoient des hommes & des femmes qui excelloient dans la profeſſion de pleurer, & qui ne ceſſoient de mêler leurs plaintes aux éloges du Roi défunt. L'on en agiſſoit de même dans toutes les Provinces de l'Empire, & chaque Seigneur témoignoit la douleur que lui cauſoit la mort de ſon Souverain. Ils alloient viſiter les lieux où leur Prince s'étoit arrêté dans leur pays, mêlant à leurs cris le récit des faveurs qu'ils en avoient reçuës.

Ils enterroient avec les entrailles du Roi défunt, toute ſa vaiſſelle, ſa batterie de cuiſine, ſes habits, ſes plus riches joyaux, & les meubles de toutes ſes maiſons, comme

s'il en devoit faire usage dans l'autre monde. Quant aux autres richesses placées dans les Maisons Royales par grandeur & par magnificence, comme les cuves, les buchers, les arbres d'or & d'argent, &c. ils n'y touchoient point, & les gardoient avec respect pour ceux qui succédoient à la Couronne.

A l'imitation de ces funérailles ils faisoient plusieurs cérémonies à celles de leurs Caciques, j'en ai moi-même été témoin dans mon enfance.

CHAPITRE XIX.

De la Chasse générale & solemnelle que faisoient les Rois Incas.

LA chasse n'a pas été une des moindres marques que les Incas ayent données de leur grandeur. Il n'étoit permis de chasser les perdrix, les pigeons, les tourterelles & les animaux de cette espèce que pour la table des Incas, des Gouverneurs & celle des Curacas; encore cette chasse étoit peu considérable, & ne pouvoit se faire sans une permission de la Justice.

Car on craignoit que ce plaisir ne les rendît fainéans, & ne les empéchât d'avoir soin de leurs terres & de leur famille. Ainsi pas un Indien n'osoit tuer un oiseau sans permission : car les Loix de l'Inca étoient faites pour être exactement observées. Ainsi les animaux les plus sauvages devenoient en quelque façon familiers.

Quand le Roi avoit fait publier une chasse générale dans une Province, il commandoit vingt ou trente mille Indiens, selon la grandeur de l'enceinte qu'il avoit projettée. Cette troupe se séparoit en files à droite & à gauche, en occupant l'espace de vingt-cinq ou trente lieues, s'appuyant sur des riviéres ou de grandes montagnes, sans qu'il fût permis d'aller sur les terres marquées pour l'année suivante. Alors à force de cris ils effarouchoient tous les animaux, & les renfermoient dans les lieux choisis pour le rendez-vous des Chasseurs. L'enceinte se trouvoit si bien fermée qu'aucun animal ne pouvoit échapper ; car ils n'enfermoient que dans les endroits où rien ne pouvoit embarasser les Chasseurs : aussi prenoient-ils tous ces animaux sans résistance. Ils nétoyoient par ce moyen les campagnes des Lions, des Ours, des Renards, des Loups-cerviers de plusieurs es-

pèces ; car on ne trouvoit de Tigres que ſur les hautes montagnes des *Antis* : mais les Chevreuils, les Dains, les Chamois & les autres animaux qu'ils appellent Huanacus, qui ont le poil rude, & les Vicunnas (*a*) qui l'ont extrêmement fin & délié ; ils ſe trouvoient ramaſſés quelque fois juſqu'au nombre de quarante mille, plus ou moins ſuivant le pays. Mais les armes à feu ont détruit preſque tous ces animaux, & l'on n'en trouve plus guères que dans les lieux où l'on ne s'en eſt point encore ſervi. Comme ils prenoient tous ces animaux à la main, ils laiſſoient aller les jeunes pour entretenir la race, & diſtribuoient la chair de celles qu'ils avoient gardées, ils donnoient la liberté à preſque à tous les Huanacus & Vicunnas ; mais ils ne les laiſſoient aller qu'après leur avoir coupé le poil, qu'ils préféroient avec raiſon à leur plus belle laine. Ils tenoient un regiſtre de ce bétail ſauvage, afin de ſçavoir combien on avoit tué d'animaux nuiſibles ou profitables, & de juger de l'augmentation de ce gibier à la chaſſe ſuivante. Ils diſtribuoient au peuple la laine des Huanacus, & reſervoient pour l'Inca celle des Chèvres ſauvages qui ne ſervoit qu'au Roi & aux Princes de ſon

(*a*) Eſpèce de Chèvres ſauvages.

Sang; car aucun autre ne pouvoit s'en ſervir ſous peine de la vie. Il eſt cependant vrai que quelques Curacas ont eu la permiſſion d'en faire uſage. On partageoit en commun la chair de ces animaux. Les Curacas étoient même bien aiſes d'en avoir pour témoigner qu'ils prenoient part au plaiſir de cette chaſſe générale. Elle ſe faiſoit ordinairement dans chaque Province tous les quatre ans : on laiſſoit cet intervale pour laiſſer revenir le poil, & donner le tems à ces animaux de multiplier, & les empêcher d'être farouches, comme ils l'euſſent été, ſi on les eût chaſſé tous les ans. La diſtribution des Provinces étoit faite de façon qu'il y avoit une chaſſe tous les ans. Il réſultoit trois ou quatre choſes avantageuſes de cette chaſſe : Ils conſervoient la chaſſe & faiſoient le profit de leurs Sujets, en amuſant toute leur Cour, ils étoient perſuadés que le *Pachacamac* n'avoit créé les animaux ſauvages que pour l'utilité des hommes, & qu'il falloit exterminer les animaux nuiſibles. L'on peut juger de l'exactitude de ces Rois dans les choſes d'importance, puiſque dans la chaſſe même ils avoient tant de conſidérations utiles. Ils tiroient le bezouard de ces animaux, celui des Vicunnas eſt le meilleur de tous.

Les Vices-Rois & les Gouverneurs Incas observoient le même ordre de chasse chacun dans sa Province, ils s'y trouvoient en personne non-seulement pour leur plaisir, mais afin que le partage de la laine & de la chair fût égal pour le menu peuple, & pour les infirmes ou estropiés.

En général les Péruviens n'avoient pas beaucoup de bestiaux. Les Collas étoient les seuls qui en avoient abondamment. Aussi les Indiens ne mangeoient de viande que celles que les Curacas leur en donnoient, & quelques lapins qu'ils élevoient dans leurs maisons. Pour remédier à cette nécessité générale, l'Inca faisoit ces chasses ; & ce qu'on leur distribuoit leur duroit toute l'année par la façon dont ils le sçavoient accommoder. De plus, ces peuples sont très-sobres ; car ordinairement ils ne mangeoient que des herbes à leur repas. Ils séchoient au Soleil & gardoient pour les manger dans la saison, celles qu'à cause de leur amertume ils avoient fait cuire dans deux ou trois eaux. Ils mangeoient aussi des herbes vertes & crues, comme nous mangeons des raves & des laitues.

CHAPITRE XX.

De leurs Couriers, & de la diligence qu'ils faiſoient.

LEs Couriers qu'ils appelloient *Chaſqui* étoient placés au nombre de cinq ou ſix dans des cabanes à un quart de lieuë de diſtance : ils avoient remarqué que l'on pouvoit courir cet eſpace très-vîte & ſans prendre haleine. Ceux qu'ils choiſiſſoient pour cet emploi étoient jeunes & diſpos ; chacun d'eux couroit à ſon tour. Ils regardoient ſans ceſſe ſur le grand chemin, pour ſe tenir prêts à recevoir le meſſage ; car les cabanes étoient placées, autant qu'ils le pouvoient, à la vûe l'une de l'autre.

Le nom de *Chaſqui*, veut dire changer, parce qu'ils changeoient en effet, quand ils faiſoient paſſer la parole.

Les meſſages ſe faiſoient de vive voix ; & pour l'ordinaire en très-peu de mots, pour les rendre aiſés à retenir, & pour empêcher que l'on n'en corrompît le ſens. Celui qui arrivoit crioit d'auſſi loin qu'il le pouvoit, pour avertir celui qui devoit partir,

& répétoit deux ou trois fois sa commission pour ne pas perdre de tems ; & s'il ne l'avoit pas entendu , il alloit jusqu'à lui. Enfin, ils ne négligeoient rien de tout ce qui pouvoit augmenter la diligence. Quelquefois aussi ils envoyoient une nouvelle par le moyen de leurs nœuds, dont ils en faisoient un qui étoit autant chiffre entre l'Inca & le Gouverneur. D'autres fois ils donnoient des avis au Prince par des fumées qu'ils tenoient toujours prêtes ; mais l'on n'en faisoit usage que lorsqu'il y avoit quelque Province révoltée ; par ce moyen l'Inca étoit instruit en trois ou quatre heures, quand même la nouvelle seroit venue de six cens lieues de sa Cour.

CHAPITRE XXI.

De leur manière de compter par nœuds.

QUAND les Indiens vouloient faire leurs comptes, ils prenoient ordinairement des petites cordes différentes en couleurs & en nombre. Chacune des couleurs ou simple ou mêlée avoit sa signification. Ces cordons tors & gros comme de la moyenne

ficelle,& longs d'environ trois pieds, étoient attachés comme une eſpèce de frange le long d'une aurre ficelle. Les couleurs leur indiquoient ce que contenoit chaque filet, comme, par exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de guerre par le rouge. S'ils vouloient déſigner des choſes, dont les couleurs ne ſont point remarquables, ils les mettoient chacune ſelon leur rang, commençant depuis les plus hautes juſqu'aux moindres, comme par exemple, en matière de légumes, ils auroient mis le froment, le ſeigle, les poix, les féves, le millet, &c. Et de même pour les armes; ils mettoient les premières celles qu'ils eſtimoient le plus, comme les lances, les fléches, les arcs, les javelots, les maſſues, les haches, les frondes, &c. Pour faire un compte de Vaſſaux, ils commençoient par les Habitans de chaque Ville, puis par ceux de chaque Province, ce qu'ils faiſoient ainſi; ils mettoient au premier filet les vieillards au deſſus de ſoixante ans, au deuxiéme ceux de cinquante, & ainſi du reſte en deſcendant juſqu'aux enfans à la mammelle. Il y avoit d'autres petits filets fort déliés d'une même couleur, qui pendoient à quelques-unes de ces ficelles, comme à celles des femmes ou des

hommes d'un tel âge, pour marquer les veuves & les veufs de cette année. L'on gardoit toujours l'unité dans ces filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine de mille, &c. Ils passoient rarement la centaine de mille, parce que chaque Ville ayant son compte particulier, & chaque Capitale sa Province, le nombre ne montoit jamais à une si grande quantité. Chacun de ces nombres, qu'ils comptoient par les nœuds des filets, étoit séparé de l'autre; & les nœuds de chaque nombre dépendoient d'un, comme ceux d'une cordelière: ce qui se pouvoit faire d'autant plus aisément qu'ils ne passoient jamais neuf, soit en unité, soit en dixaines, &c.

Ils mettoient au plus haut des filets le plus grand nombre. Les nœuds de chaque filet & de chaque nombre étoient égaux les uns aux autres, comme un bon Arithméticien les pose quand il veut faire une grande supputation. Il y avoit des gens préposés pour la garde de ces comptes; quoiqu'en ce tems-là ces peuples fussent tous d'une probité égale, vû leur simplicité & leur façon de se gouverner; cela n'empêchoit pas que pour remplir cette charge, encore plus que pour les autres, ils n'eussent soin de choisir ceux que l'on connoissoit

depuis long-tems pour être honnêtes gens; & comme ils ne connoissoient pas ce que l'on appelle faveur, la seule considération du mérite & de la vertu y faisoit parvenir: car ils ignoroient la vénalité, & n'employoient l'argent à quoi que ce pût être. Ils se contentoient d'échanger leurs vivres.

Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou Gardes des nœuds étoit proportionné au nombre des Habitans des Villes. Car quoique leur fidélité ne fût pas suspecte, quelque petite que fût une Ville, il falloit qu'il y en eût quatre, & quelquefois à proportion de sa grandeur jusqu'à vingt & trente, quoiqu'ils n'eussent qu'un même registre, pour lequel un seul Maître des comptes auroit suffi; mais l'Inca vouloit qu'il y en eût plusieurs, pour éviter toutes les supercheries, persuadé que plus il y en avoit, plus il étoit difficile qu'ils pussent s'accorder pour tromper.

Ils comptoient de cette façon tous les tributs que l'Inca recevoit chaque année, sans qu'il y eût aucune maison qui ne fût spécifiée selon son genre & sa qualité. On y voyoit le rôle des gens de guerre, de ceux qui avoient été tués, des enfans qui naissoient & qui mouroient, dont ils désignoient le nombre par mois. En un mot, tout y étoit.

Les

les batailles, les rencontres, les Ambaſſades & les Déclarations que le Roi avoit rendues; & pour ſuppléer à ce qui avoit été dit, & que les nœuds ne pouvoient exprimer, ils avoient certaines marques pour diſtinguer des actions mémorables, dont les Gardes des comptes acquèroient la connoiſſance, & qu'ils apprenoient par cœur. Cela ſe conſervoit par la tradition de père en fils, ſur-tout dans les Villes & dans les Provinces où les événemens étoient arrivés : car indépendemment de ce que chaque particulier ſe piquoit de mémoire pour tranſmettre à la poſtérité leurs mémorables faits d'armes, les ambaſſades faites à l'Inca, & les réponſes qu'il avoit faites, les Amautas les mettoient ſuccinctement en proſe en forme de fables, afin que les pères les racontaſſent à leurs enfans, & qu'ainſi paſſant d'âge en âge, il n'y eût perſonne qui n'en conſervât le ſouvenir. Ils donnoient volontiers un ſens fabuleux & allégorique à leurs hiſtoires; & d'un autre côté, les Avaricus ou leurs Poëtes compoſoient exprès de petits vers, pour exprimer ce que les nœuds ne pouvoient faire entendre. Ils chantoient ces vers dans les triomphes & dans les jours de fêtes, aux Couronnemens de leurs Incas, & aux cérémonies qu'ils faiſoient en armant

des Chevaliers. Ainſi l'on voit qu'ils faiſoient tout leur poſſible pour ſuppléer au défaut des lettres.

Quand les Curacas ou les Gentils-hommes vouloient ſçavoir l'hiſtoire de leurs ancêtres, ou ce qui s'étoit paſſé de plus remarquable dans quelque Province, ils alloient conſulter les *Quipucamayus*, qui paſſoient leur vie à étudier ces nœuds commis à leurs ſoins, & ce travail les exemptoit du tribut ordinaire. Ces mêmes gens ſçavoient encore les Loix & les Ordonnances; ils étoient inſtruits des ſacrifices que l'on faiſoit au Soleil à certaines fêtes, des Ordonnances qui regardoient les veuves, les étrangers & les pauvres: en un mot, rien n'échappoit à leur connoiſſance. J'ai autrefois compté par les *Quipus* ou les nœuds, que les Indiens ſujets de mon pere, & les autres Curacas me remettoient, lorſqu'ils venoient à la S. Jean payer le tribut: car alors les Curacas étrangers ſe méfiant des Eſpagnols demandoient à ma mère de me les faire collationner avec le tribut; ce que je faiſois volontiers: & je devins auſſi ſçavant ſur cette matiére qu'ils le pouvoient être.

CHAPITRE XXII.

De la principale fête du Soleil.

LA principale des quatre fêtes du Soleil que les Rois Incas célébroient, se nommoit *Raymi*; elle arrivoit au mois de Juin: lorsque le Solstice étoit passé ils regardoient le Soleil comme le Dieu qui par sa lumière & sa chaleur engendroit & nourrissoit tout. Ils reconnoissoient publiquement qu'il étoit le père de leur premier Inca *Manco-Capac*, & de *Coya-Mama-Oello-Huanco*, & par conséquent de tous leurs enfans; qu'il les avoit envoyés sur la terre pour le bien de tous les peuples.

Tous les Généraux & les Capitaines assistoient à cette fête, à moins qu'ils ne fussent à la guerre. Les Curacas & les grands Seigneurs du pays accouroient à l'envi pour se trouver aux cérémonies d'un si grand jour. Quoiqu'ils ne fussent point obligés d'en être témoins, ils venoient adorer leur Dieu, & témoigner leurs respects à leur Roi. Lorsque la vieillesse, la maladie, les affaires de l'Etat, ou la trop grande dis-

tance les empêchoit d'y venir, ils envoyoient leurs fils & leurs frères avec leurs parens les plus considérables; car l'Inca s'y trouvoit toujours, à moins qu'il ne fût à la guerre, ou qu'il ne fît la visite de son Royaume. Il en commençoit les cérémonies comme Souverain Prêtre, quoiqu'il y eût toujours un Inca du Sang Royal, oncle ou frère légitime de l'Inca, revêtu de cette Charge. Les Curacas marchoient après lui parés magnifiquement, les uns avoient des robes semées de lames d'or & d'argent, & des guirlandes de ces métaux sur leur coeffure; les autres vêtus de la peau d'un lion, dont la tête leur servoit de coeffures, pour faire croire qu'ils avoient le courage de l'animal dont ils se croyoient descendus. On en voyoit d'autres vêtus, comme on dépeint les Anges, parés des aîles de Cuntur, oyseau si terrible & si fort que plusieurs ont tué des Espagnols; ceux qui les portoient, croyoient en tirer leur origine.

Les Incas portoient des masques extraordinaires, représentans des figures horribles; on les eût pris pour des insensés en voyant leurs actions, jointes à un bruit confus d'instrumens mal accordés, ayant à la main des peaux déchirées avec lesquelles ils faisoient mille extravagances. Chaque Nation

portoit les armes dont elle se servoit à la guerrre. D'autres Curacas portoient en peinture les belles actions qu'ils avoient faites pour le service du Soleil & des Incas. D'autres enfin se faisoient suivre par un grand nombre de domestiques qui jouoient des instrumens. En un mot, chaque Nation & chaque particulier cherchoit à se distinguer.

Ils se préparoient au Raimi par un jeûne fort austère : car pendant trois jours ils ne mangeoient qu'un peu de mayz blanc crud, avec une petite quantité d'herbes appellées *Chucam*, & ne bûvoient que de l'eau ; ils n'approchoient point de leurs femmes & l'on ne faisoit du feu en aucun endroit de la Ville. Les Prêtres Incas qui devoient faire les sacrifices, préparoient la veille de la fête les moutons & les agneaux qui devoient y servir, aussi bien que les vivres & le breuvage que l'on devoit présenter au Soleil : après avoir examiné à peu près le nombre de ceux qui se trouvoient à la fête ; car il falloit que tout le monde de quelque condition qu'il fût, eût part à ces offrandes. Les femmes du Soleil employoient cette même nuit à pétrir une pâte nommée *Cancu* ; elles en faisoient de petits pains de la grosseur d'une pomme. Les Indiens ne pé-

trissoient jamais leur pain que dans cette occasion, & à une autre fête nommée *Citua*, encore n'en mangeoient-ils que deux ou trois morceaux. Une espèce de légume, nommée *Gara*, qu'ils faisoient cuire ou rotir, leur tenoit ordinairement lieu de pain. Les Vierges élûes pouvoient seules pêtrir la farine dont on faisoit les pains, principalement ceux que l'Inca & les Princes du Sang devoient manger; elles accommodoient aussi toutes les autres viandes: car il étoit supposé que ce jour-là le Soleil traitoit ses enfans. Ainsi tout ce qu'il falloit pour le festin étoit préparé par les femmes, & ce qu'il falloit pour le peuple étoit fait par d'autres femmes, qui faisoient le pain avec une extrème attention, car il falloit que la farine en fût très-pure, & l'on ne mangeoit qu'au Raimi de cette chose sacrée.

Le jour de la fête, l'Inca sortoit accompagné de tous ses parens, qui marchoient suivant leur rang & leur âge; ils alloient à la grande place d'*Haucaypata*, où ils attendoient nuds pieds que le Soleil se levât, les yeux tournés vers cet astre. D'abord qu'ils le voyoient paroître, ils se mettoient à genoux pour l'adorer, puis les bras ouverts vis-à-vis leurs visages, ils lui donnoient des baisers en l'air, en disans, qu'ils le re-

gardoient comme leur Père & leur Dieu. Les Curacas qui n'étoient pas du Sang Royal faifoient les mêmes adorations auprès du Cufipata. Le Roi fe levoit enfuite tout feul, prenoit deux grands vafes pleins de leur breuvage ordinaire, & comme le fils aîné du Soleil, il l'invitoit à boire avec le vafe qu'il tenoit de la main droite. Ils croyoient que le Soleil acceptoit fa propofition, & qu'il invitoit l'Inca & tous fes parens à lui faire raifon, chofe que les Indiens regardoient comme la plus grande preuve d'amitié & de bonté. Après que l'Inca avoit convié le Soleil, il répandoit la liqueur du vafe qu'il tenoit de la main droite dans une cuvette d'or, d'où par un tuyau elle fe rendoit à la maifon du Soleil, il bûvoit enfuite un peu de celui qu'il avoit dans l'autre main, & partageoit le refte à tous les Princes du Sang dans les petits vafes d'or ou d'argent qu'ils apportoient à ce deffein. Ils difoient que ce breuvage étoit fanctifié par fa main & par celle du Soleil, & qu'elles lui communiquoient fa vertu. On donnoit aux Curacas une autre boiffon que les femmes du Soleil avoient préparée, car pour la première elle n'étoit que pour les feuls Incas.

Après cette cérémonie, qui n'étoit qu'une

prépartion pour mieux boire, ils alloient par ordre à la maiſon du Soleil, & ſe déchauſſoient tous, excepté le Roi, à deux cens pas de la porte du Temple, où l'Inca & les Princes de ſon Sang entroient & ſe proſternoient devant l'image du Soleil. Les Curacas n'étant pas dignes de cet honneur, demeuroient dans la grande place; & d'abord que l'Inca avoit offert le vaſe d'or, avec lequel il avoit fait la cérémonie, les autres remettoient les leurs aux Prêtres Incas. Les Sacrificateurs après avoir offert ces vaſes, venoient à la porte du Temple recevoir ceux des Curacas qui marchoient ſuivant le rang auquel ils avoient été ſoumis à l'Empire; en donnant leurs vaſes ils faiſoient préſent au Soleil de petits animaux d'or & d'argent de toutes les eſpèces, mais ſur-tout de celles qui abondoient dans leurs Provinces, & revenoient en ordre à leur place. L'on voyoit paroître auſſi-tôt les Prêtres avec une grande quantité d'agneaux & de brebis brêmes de différentes couleurs, car elles ſont auſſi variées que les chevaux en Eſpagne. Ils choiſiſſoient dans tous les beſtiaux qui appartenoient au Soleil un agneau noir, les Indiens préféroient cette couleur pour leurs ſacrifices: Auſſi leurs Rois étoient le plus ſouvent vêtus de noir;

car leur deuil ſe portoit avec du gris de ſouris. Ils ſacrifioient cet agneau pour tirer des préſages ſur la ſolemnité de la fête, cérémonie qu'ils obſervoient dans toutes leurs actions importantes, pour juger par le cœur & par les poulmons de la victime, des ſentimens du Soleil. Mais ſelon les préſages dont ils avoient beſoin, ils ſacrifioient des agneaux, des moutons & des brebis brêmes, car ils n'immoloient jamais les autres, ils ne les mangeoient que lorſqu'elles ne pouvoient plus porter. Dans ces ſacrifices ils tournoient la tête de l'animal du côté du Levant; trois ou quatre hommes le tenoient fortement, ils lui ouvroient le côté gauche, & tiroient avec la main le cœur, les poulmons, & toutes les entrailles qui devoient ſortir entières, ſans qu'il y eût rien de rompu. Ils étoient contens quand les poulmons palpitoient encore, après quoi ils ſouffloient dans le gozier qu'ils lioient ou ſerroient avec la main, examinant ſi les conduits par ou l'air entre dans les poulmons étoient plus ou moins enflés; plus ils l'étoient, plus le préſage étoit heureux: ils faiſoient auſſi pluſieurs autres obſervations, que je n'ai pas remarquées. Je me ſouviens de celles-ci, parce que je les ai vûes faire deux fois dans mon enfance par de vieux

Indiens pour un de leurs batêmes, & non pas le jour de leur Raymi; car cette fête étoit abolie lorsque je vins au monde; mais tout ce qu'ils faisoient en particulier étoit à l'imitation de leurs fêtes principales. Quand en ouvrant le côté de la victime elle s'échappoit de ceux qui la tenoient, quand le gozier, qui tient ordinairement aux entrailles se rompoit, que les poulmons étoient déchirés, ou le cœur gâté, & qu'il arrivoit plusieurs autres accidens, dont je n'ai pas pris soin de m'imformer, c'étoit un très-mauvais présage: je n'ai même appris que par des questions que se faisoient les Indiens sur leurs présages, sans prendre garde à moi qui n'étois qu'un enfant, le peu que je sçais sur cette matière. Quand le présage de l'agneau ne se trouvoit pas favorable, à la fête du Raymi, ils immoloient un mouton; si le présage n'en étoit pas meilleur, ils sacrifioient une brebis brême; & quoiqu"il fût aussi malheureux que les deux autres, ils ne laissoient pas de célébrer leur fête; mais c'étoit avec douleur: car ils croyoient que le Soleil leur père étoit mécontent d'eux, & les vouloit punir de quelque faute.

Ils immoloient ensuite une infinité d'autres agneaux, de moutons & de brebis pour le sacrifice ordinaire, sans ouvrir le

côté de ces dernières victimes, mais après les avoir égorgés ils les écorchoient, ne gardant que le ſang & le cœur, qu'ils offroient au Soleil avec celui du premier agneau, & qu'ils réduiſoient en cendre avec un feu qui leur étoit donné par le Soleil, & qu'ils prenoient avec un grand braſſelet, ſemblable à celui que les Incas portoient au poignet de la main gauche, & que le premier de leurs Prêtres portoit plus grand que les autres. Il portoit ſur la poitrine un vaſe concave très-poli & très-luiſant, gros comme la moitié d'une orange qu'il préſentoit aux rayons du Soleil, & dans l'endroit où ces rayons ſe raſſembloient, le feu s'allumoit par un effet naturel à un peu de coton, & ce feu leur ſervoit à brûler le ſang des victimes, & à rôtir toute la viande que l'on mangeoit ce jour-là : On gardoit ce même feu pendant toute l'année dans le Temple du Soleil & dans la maiſon des Vierges élûes, & c'étoit un très-mauvais préſage quand il venoit à s'éteindre. Lorſque le Soleil étoit caché la veille de la fête, jour deſtiné pour préparer tout ce qui étoit néceſſaire, ils prenoient deux bâtons gros comme le poulce, longs d'environ deux pieds, d'un bois nommé *Vayca*, qui reſſemble à la cannelle, à force

de les frotter l'un contre l'autre ils en faisoient sortir des étincelles & mettoient le feu à des mèches (*a*). Mais c'étoit avec douleur qu'ils étoient obligés de recourir à ce moyen ; ils croyoient que le Soleil étoit irrité contr'eux, puisqu'il refusoit de leur donner du feu. Ils faisoient cuire la chair de leurs sacrifices dans les deux principales places de la ville, & la distribuoient à tous ceux qui se trouvoient à cette solemnité, selon leur rang & leur dignité. On commençoit par leur servir le pain nommé *Cancu*, dont j'ai parlé, avec plusieurs autres choses qu'ils mangeoient tout de suite : car les Indiens du Pérou ne bûvoient jamais en mangeant. [Ce que je viens de rapporter, est peut-être ce qui a fait dire à quelques Historiens Espagnols, qu'ils communioient à la façon des Chrétiens.] Après qu'ils avoient mangé leur suffisance, on leur apportoit à boire, ce qu'ils faisoient avec excès : car, à dire la vérité, c'étoit le seul vice que les Indiens eussent alors. Mais aujourd'hui ils

(*a*) Il paroît par les relations de la plûpart des Historiens & des Voyageurs de l'Amerique, que presque tous les peuples du nouveau monde avoient le même usage de faire du feu en frottant deux morceaux des bois l'un contre l'autre, comme l'on a en Europe celui de battre le fusil.

ont si bien profité de l'exemple des Espagnols, qu'ils ont ce défaut en horreur.

L'Inca étoit assis dans sa chaise d'or massif, posée sur une table de même métal. Il envoyoit dire au bourgeois de la haute & basse ville de Cozco, comme à ses bons parens, de boire de sa part aux principaux Indiens des nations étrangères qui se trouvoient à leur cérémonie. Pour éxécuter ses ordres, ils s'adressoient d'abord aux Capitaines qui s'étoient distingués à la guerre, & qu'ils préféroient à cause de leurs belles actions aux Curacas, Seigneurs de plusieurs vassaux; & quand par hazard un Curaca avoit commandé des Troupes, ils distinguoient en lui l'une & l'autre de ces qualités. Après cette première invitation l'Inca envoyoit inviter à boire les Curacas des environs de Cozco, que le premier Inca *Manco-Capac* avoit soumis. Ceux-ci par le privilège que ce Prince leur avoit accordé d'être appellés Incas, étoient reputés tels, & avoient le rang immédiatement après les Princes du Sang. Ainsi ils étoient préférés à ceux de toutes les autres nations: car ces Rois, bien éloignés de retrancher aucun des privilèges que leurs prédécesseurs avoient accordés, ils les conservoient, & souvent les augmentoient. Quant à la façon de boire des

Incas, il faut ſçavoir que tous les Indiens avoient deux taſſes de même grandeur abſolument pareilles, d'or, d'argent ou de bois, afin qu'il ne pût y avoir aucune ſupercherie dans le défi qu'ils ſe faiſoient. Celui qui propoſoit à un autre de boire, tenoit un de ces vaſes dans chacune de ſes mains; quand celui à qui il avoit affaire étoit ſon inférieur, il lui donnoit celui de la main gauche; quand il étoit au-deſſus de lui, ou du moins ſon égal, il lui préſentoit l'autre, & ſur cela ils ſe faiſoient beaucoup de complimens. Après avoir bû il retournoit à ſa place. Mais c'étoit toujours le ſupérieur qui dans les débauches publiques défioit l'inférieur, pour lui faire une ſorte de faveur.

Par cette raiſon le Roi envoyoit inviter ſes ſujets par ordre, mais en préférant dans chaque nation ceux qui avoient commandé. L'Inca qui étoit chargé de cette commiſſion, diſoit à celui auquel il étoit envoyé: Le *Capac-Inca* t'envoye inviter à boire, & je viens pour te faire raiſon de ſa part. Le Capitaine ou le Curaca prenoit le vaſe avec beaucoup de reſpect, & levoit les yeux du côté du Soleil pour lui rendre graces de la faveur que ſon fils lui faiſoit, & dont il ſe confeſſoit indigne; quand il avoit bû, il rendoit le vaſe à l'Inca ſans aucun compli-

ment, & donnoit plusieurs baisers à l'air, comme une marque d'adoration.

L'Inca n'envoyoit jamais inviter à boire en général que les Capitaines. Quant aux Curacas, il choisissoit ceux que ses vassaux aimoient le plus, & qu'il avoit reconnus être le plus attachés au bien public, l'unique objet du gouvernement de ces peuples. Les Incas qui proposoient de boire aux autres Curacas, le faisoient en leur nom, ce que ceux-ci tenoient à grand honneur.

Après cette première santé, les Capitaines & les Curacas attaquoient à boire, les uns l'Inca lui-même, les autres ses parens, avec le même ordre qu'on les avoit attaqués eux-mêmes. Ils s'approchoient de l'Inca sans lui rien dire, & donnoient des baisers à l'air en signe d'adoration; il les recevoit avec bonté, & prenoit les vases qui lui étoient présentés: mais comme il ne pouvoit pas tout boire, & que même cela ne lui étoit pas permis, il les portoit à sa bouche, en prenant plus ou moins selon la faveur qu'il vouloit faire à ceux qui les lui avoient présentés; après cela il ordonnoit à ses Gentilshommes, qui étoient tous Incas privilégiés, de boire pour lui avec les Capitaines & les Curacas, ce qu'ils faisoient, & leur rendoient leurs vases après avoir

bû ; mais comme le *Capac-Inca* les avoit touché de ſes lévres& de ſa main, les Curacas les conſervoient comme une choſe ſacrée qu'ils adoroient dans leurs maiſons ; car le reſpect & l'amour de ces Indiens pour leur Roi ne ſe peut exprimer : après avoir bû, ils reprenoient leurs places. Alors les troupes de baladins venoient danſer aux chanſons;ceux-ci étoient ſuivis de gens maſqués, qui portoient des deviſes & des blaſons ; mais ceux qui les regardoient ne ceſſoient pas de boire malgré les ſpectacles.

La fête du Raymi duroit neuf jours, pendant leſquels ils faiſoient la meilleure chère du monde, & n'étoient occupés qu'à ſe divertir : car ils ne faiſoient attention aux préſages que les premiers jours. Après cette neuvaine les Curacas retournoient en leur pays avec la permiſſion du Roi. L'on ne peut exprimer la joie qu'ils reſſentoient d'avoir aſſiſté à la principale fête de leur Dieu. Le Roi la célébroit par tout où il ſe trouvoit, ſoit qu'il fût à la guerre, ſoit qu'il fût à la viſite de ſon Royaume. Il eſt vrai que ce n'étoit pas avec autant de magnificence que dans la ville de Cozco, où pour lors elle étoit celebrée par l'Inca. Son Lieutenant, le Grand-Prêtre & les autres Incas du Sang Royal, s'y trouvoient avec

les Curacas & les Ambaſſadeurs des Provinces.

CHAPITRE XXIII.

Des cérémonies avec leſquelles ils faiſoient les Incas Chevaliers.

DANS la langue du Pérou *Huaraca* veut dire, armer quelqu'un Chevalier. Ils avoient établi cette cérémonie pour donner aux jeunes Princes du Sang des marques d'honneur, & les rendre capables des actions politiques & militaires : car avant cette cérémonie ils étoient regardés comme les Demoiſelles dans les anciens livres de Chevalerie. Ceux à qui on vouloit donner des marques d'honneur, ſubiſſoient un rigoureux examen ; on les mettoit à l'épreuve de tous les travaux, & de toutes les auſtérités que la bonne ou la mauvaiſe fortune pouvoient préſenter.

Le peuple étoit charmé toutes les fois que l'on faiſoit des Chevaliers. Ce jour n'étoit pas moins honorable pour tous les Incas que pour ceux que l'on admettoit à faire leurs preuves : car cette action tournoit

à la honte ou bien à la gloire de toute la parenté des jeunes Gentils-hommes dont il étoit queſtion, & la famille Royale n'étoit pas exempte de ce riſque. Tous les ans, ou tous les deux ans ils admettoient à l'épreuve militaire les jeunes Incas quand ils étoient parvenus à l'âge de ſeize ans, & non les enfans des grands Seigneurs tels qu'ils puſſent être; on mettoit ceux qui ſe préſentoient, dans une maiſon deſtinée à cet uſage. Elle ſubſiſtoit encore quand j'ai quitté le pays: j'y ai même vû faire quelques cérémonies, mais qui n'étoient que des ombres du paſſé. On trouvoit dans cette maiſon de vieux Incas, que leur expérience dans les affaires de guerre & de paix rendoit capables d'être les maîtres de ces novices, & qui les éxaminoient ſur pluſieurs points. Je ne rapporterai que ceux dont je me ſouviens.

Ils commençoient par leur faire obſerver un jeûne très-auſtère pendant ſix jours; car ils ne leur donnoient qu'une poignée de bled crud, qu'ils nommoient *Cara*, avec un verre d'eau, ſans ſel ni poivre long, qui a la propriété de donner du goût aux choſes les plus mauvaiſes. Ce jeûne, dans ſon inſtitution, ne devoit être que de trois jours; mais ils avoient coutume de le redoubler

pour éprouver si les sujets seroient capables de souffrir la faim, la soif, la fatigue & les autres incommodités de la guerre. Les proches parens de ces novices jeûnoient aussi, mais ce n'étoit pas avec une si grande austérité, pour demander au Soleil leur père commun, le courage & la force nécessaires à leurs enfans pour s'acquitter avec honneur de ces éxercices. Quand il s'en trouvoit quelques-uns qui n'étoient pas d'une complexion assez forte, ou qui ne pouvant souffrir la faim demandoient à manger, les vieillards les renvoyoient aussi-tôt, comme indignes du rang auquel ils aspiroient. On donnoit à ceux qui avoient soutenu le jeûne plus à manger qu'ils n'en prenoient ordinairement pour les rétablir; & pour éprouver les forces de leur corps, ils étoient obligés de courir près d'une lieue & demie, depuis la colline de *Huanuncari*, qu'ils regardoient comme sacrée, jusqu'à la forteresse de la ville. Il y avoit une banderole au bout de cette carriére que prenoit celui qui arrivoit le premier, & qui par ce moyen étoit choisi pour capitaine de tous les autres. On faisoit beaucoup de cas du second, du troisiéme jusqu'au dixiéme, comme étant les plus dispos; mais ceux qui prenoient haleine, & qui ne pouvoient fournir la course, étoient

renvoyés, & tenus pour infâmes. Les pères, les mères & les parens, rangés le long de cette lice, les encourageoient, & leur représentoient le déshonneur ou la gloire qui qui leur en pouvoit revenir, & les exhortoient à mourir plutôt que de demeurer en chemin. Le lendemain il les divisoient en deux troupes égales ; l'une devoit défendre un fort, & l'autre l'attaquer. Quand ils avoient combattu tout un jour de cette façon, le lendemain les assaillans devenoient les défenseurs ; & quoiqu'on leur donnât des armes dont le tranchant étoit émoussé, le désir de vaincre étoit si fort en eux, qu'il y en avoit souvent de blessés, & quelquefois même de tués dans ces combats.

Ils faisoient après cela lutter ensemble ceux qui se trouvoient du même âge, sauter, jetter des pierres de différentes grandeurs & lancer des javelots, tirer au blanc avec leurs arcs & leurs frondes. Souvent ils éloignoient les buts pour leur faire employer plus de force : en un mot, ils les éxerçoient à toutes les armes offensives & défensives. Ils les mettoient en sentinelle dix ou douze nuits de suite, & les appelloient à des heures incertaines, pour connoître s'ils pouvoient résister au sommeil ; quand ils en trouvoient quelqu'un qui fût

endormi; non-ſeulement ils lui diſoient qu'il n'étoit pas encore homme & qu'il ne méritoit pas les charges & les dignités de la guerre; mais pour le corriger ils y joignoient les coups, & pour éprouver leur conſtance ils leur en donnoient de très-forts avec des baguettes ſur les cuiſſes & ſur les bras, que les Indiens avoient ordinairement tous nuds; & s'ils témoignoient trop de ſenſibilité pour la douleur, ils les renvoyoient, diſant: Que celui qui ne pouvoit ſouffrir un auſſi petit mal, pourroit encore moins ſupporter celui des bleſſures: ainſi on les regardoit comme des efféminés. Quelque fois encore on les faiſoit eſcrimer dans une place publique, un maître en fait d'armes devant eux, ce qu'il faiſoit avec une épée à deux mains, ou bien avec une pique, & leur préſentoit la pointe de ces armes dans les yeux, ou faiſoit ſemblant de leur abattre un bras, ou bien une cuiſſe; quand le novice fermoit les yeux, ou faiſoit le moindre mouvement, ils ne l'admettoient plus à cette épreuve, diſant, qu'il n'étoit pas poſſible que celui qui redoutoit les armes de ſes amis, qu'il ſçavoit ne lui vouloir pas faire de mal, pût ſoutenir celles des ennemis, devant leſquels il falloit être ferme comme un ro-

cher contre le vent & les flots.

Ils étoient obligés de ſçavoir fabriquer toutes leurs armes offenſives, ou du moins les plus communes, comme un arc, des flèches, une maſſue, un javelot, une lance & une fronde, qu'ils faiſoient avec du jonc ou du chanvre. Il en étoit de même des armes défenſives, qui ne conſiſtoient qu'en rondaches, ou pavois. Pour leurs ſouliers ils ne pouvoient ſe diſpenſer de les ſçavoir faire ; la ſemelle étoit de peau, de jonc, ou de chanvre, & le deſſus treſſé avec de la laine ou du chanvre ; ils reſſembloient aſſez aux ſandales de nos Religieux. Les cordons de ces ſouliers étoient faits avec de la laine torſe qu'ils font adroitement avec un petit bâton dans une main & la laine dans l'autre ; il ne leur faut qu'une demie-aulne de cette treſſe pour faire une ſoulier : car elle eſt à peu près de la groſſeur du pouce, & plus elle eſt groſſe, moins elle bleſſe le pied. C'eſt pour cette raiſon qu'ils faiſoient continuellement des treſſes & des cordons. L'Auteur d'une Hiſtoire des Indes dit : Qu'ils faiſoient continuellement des treſſes ſans aucun deſſein ; mais il faut pardonner à un homme qui écrit de loin, & ſur les relations d'autrui ; c'eſt une extravagance de quelques autres de s'être imagi-

nés que les Incas s'amusoient à filer ; car il est certain qu'ils ont été de tous les peuples, ceux qui ont eu le plus en horreur les actions efféminées, & jamais ils n'ont aspiré qu'à des choses élevées & héroïques, comme étant fils du Soleil.

Pendant le tems de ces épreuves il n'y avoit point de jour que les maîtres ne fissent une harangue aux jeunes gens. Ils leurs rappelloient la dignité d'une race qu'ils tiroient du Soleil, & les belles actions que les Rois leurs prédécesseurs, ou les autres grands hommes avoient faites dans la paix ou dans la guerre ; ils leur représentoient les efforts de valeur qu'ils devoient faire pour étendre leur Empire, la patience qu'il falloit témoigner dans les peines, la piété, la douceur & la clémence pour leurs sujets, l'intégrité pour empêcher l'innocence d'être opprimée, & la libéralité que tout le monde devoit éprouver des fils du Soleil : en un mot, ils leur enseignoient tous les points de leur philosophie morale, & tout ce que devroient faire des hommes qui se piquoient de divinité, & qui tiroient leur mission du Ciel. Ils les faisoient dormir à l'air & sur terre, jeûner, aller nuds pieds, & pratiquer tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour la guerre.

Après cet examen, on donnoit les marques d'honneur, & le nom de vrais Incas fils du Soleil, à tous ceux qui s'en étoient rendus dignes. En même tems les sœurs & les mères de ces nouveaux Chevaliers venoient leur chausser des souliers de tresses & de corde, comme un témoignage de l'examen rigoureux de toutes les fonctions militaires, qu'ils avoient dignement soutenu.

Lorsque cette cérémonie étoit achevée, ils en donnoient avis au Roi, qui venoit aussi-tôt avec les plus âgés des Princes de son Sang. Les jeunes guerriers se prosternoient devant lui pour écouter un discours, dans lequel il leur remontroit en peu de paroles, qu'il ne suffisoit pas d'avoir les marques d'honneur de Chevalier du Sang Royal; mais qu'il falloit pratiquer les vertus de ceux qui les avoient précédés, être justes pour les pauvres, soulager les malheureux, se montrer véritables fils du Soleil par des actions aussi illustres que les rayons de leur père étoient brillans, & se souvenir toujours qu'il ne les avoit envoyés du Ciel que pour le bien de leurs sujets. Après ce discours ils approchoient du Roi les uns après les autres, & se mettant à genoux devant lui ils recevoient de sa main la pre-

mière & la principale marque d'honneur & de dignité Royale, c'étoit d'avoir les oreilles percées, ce qu'il faisoit avec de grosses épingles d'or qu'il y laissoit, pour en élargir peu à peu le trou, dont la grandeur devenoit incroyable. Le nouveau Chevalier en reconnoissance de la faveur qu'il venoit de recevoir, baisoit alors la main de l'Inca. Il alloit ensuite se prosterner devant un frère ou un oncle du Roi, qui tenoit le premier rang après lui, & qui pour preuve qu'il avoit subi tous les examens, lui ôtoit ses souliers de corde & lui en mettoit de laine, comme ceux du Roi & des autres Incas. Cette cérémonie ressembloit assez à celle que l'on fait en Espagne, en donnant à quelqu'un l'Ordre de Chevalerie. Après que l'Inca l'avoit chaussé, il le baisoit sur l'épaule droite; & pour l'encourager à la vertu, il lui disoit : Le Fils du Soleil qui vient de se distinguer mérite d'être adoré.

Après cette dernière cérémonie le nouveau Chevalier entroit dans un lieu magnifique où les autres Incas lui donnoient une écharpe de drap de coton, qu'ils ne pouvoient porter que dans l'âge viril. Cette écharpe étoit faite en manière de capuchon à trois pointes, deux desquelles étoient attachées dans leur longueur à un cordon de

la groſſeur du doigt qui leur ſervoit de ceinture, de façon qu'une partie leur couvroit le ſéxe, & l'autre qui paſſoit entre les cuiſſes étoit attachée par derrière au même cordon, & faiſoit une eſpèce de calçon, pour être modeſtement quand ils ôtoient leurs habits; cette marque d'honneur étoit la plus grande après les oreilles percées : car on ne leur donnoit les ſouliers que pour leur commodité. Ils mettoient ſur la tête des nouveaux Chevaliers deux ſortes de fleurs extrêmement belles, l'une s'appelloit *Cantut*, il y en avoit de jaunes, de rouges & de noires; & l'autre *Chihuayhna*, elle étoit rouge, & preſque ſemblable aux œillets. Les ſeuls Incas du Sang Royal pouvoient porter ces fleurs. Ils mettoient encore ſur la tête de ces jeunes gens des feuilles d'une plante faite à peu près comme le lière, qu'ils nommoient *Vinay-huayna*, c'eſt-à-dire, toujours jeunes, parce qu'elle ne perd point ſon verd même en ſéchant. Après que les nouveaux Chevaliers avoient reçu toutes ces marques d'honneur, on les menoit ſolemnellement dans la plus grande place de la ville, où ils ſe réjouiſſoient pendant pluſieurs jours, & danſoient aux chanſons. Leurs plus proches parens en faiſoient autant dans leur particulier, & ſe donnoient à manger dans leurs

maisons, charmés du triomphe des nouveaux Chevaliers, qui n'avoient point eu d'autres maîtres que leurs parens; car dès l'enfance ils les instruisoient & les élevoient sans aucune délicatesse aux éxercices de la paix & de la guerre.

L'on recevoit le fils aîné des Incas légitime héritier de l'Empire à ces épreuves avec une égale rigueur; sans que sa qualité le pût exempter de la moindre fatigue: mais celui qui avoit gagné la banderole qui étoit au bout de la lice, & qui devoit être le capitaine de cette jeune troupe, la remettoit incontinent au Prince, comme un droit qui lui étoit dû aussi bien que l'héritage de l'Empire. Ils le traitoient même plus durement que les autres, disant, que puisqu'il devoit être Roi, il falloit que sa vertu fût plus éminente; qu'il ne devoit le céder à personne en constance dans les adversités, ni en modération dans la prospérité, & qu'il devoit surpasser tous ses sujets, surtout à la guerre: ajoutant que toutes ces qualités le rendoient plus dignes d'être Roi, que le droit qu'il apportoit en naissant. Pendant le tems de cette épreuve, qui duroit d'une L'une à l'autre, le Prince étoit couvert de haillons comme un pauvre, & se montroit publiquement toutes les fois qu'il

le falloit ; ils l'habilloient ainsi pour lui apprendre à ne se point méconnoître, & à ne jamais mépriser les pauvres, quelque grand Roi qu'il fût un jour, se souvenant qu'il avoit été comme eux, qu'il devoit les aimer & en avoir soin pour mériter le nom de *Huachacuyac*, c'est-à-dire, Amateur des pauvres ; le plus grand éloge qu'ils pussent donner à leurs Rois.

Le Prince n'avoit d'autres marques qui le distinguassent des autres Chevaliers Incas, que la bordure dont j'ai parlé, que le seul héritier de la Couronne avoit droit de porter. Pour dernière marque d'honneur ils donnoient au Prince un javelot long d'environ trois pieds, & une hache d'armes faite d'un côté comme un large couteau, & de l'autre en pointe de diamant, à peu près comme une pertuisanne : on prononçoit ordinairement le mot d'*Aucacunapac* en lui donnant ces armes, c'est-à-dire, qu'il devoit les employer à châtier les méchans & les vicieux ; & par le bouquet de fleurs odoriférantes, ils lui témoignoient la clémence, la douceur & la piété qu'il devoit avoir pour les gens de bien, lui disant, que le Soleil son père faisant croître les fleurs pour le plaisir des hommes, il devoit nourrir les vertus dans son ame pour faire du

bien à tout le monde, & se gouverner de façon que tout le monde le nommât amateur des pauvres, afin de rendre sa réputation immortelle.

Lorsque les vieillards, chargés de l'épreuve des jeunes Chevaliers, avoient donné toutes les instructions au jeune Prince en présence de son père, de ses oncles, de ses frères, & de tous les Incas du Sang Royal, ils se mettoient à genoux devant lui & l'adoroient; le déclarant par cette cérémonie le successeur de l'Empire. Après quoi ils lui donnoient la bordure rouge.

Indépendemment de la bordure que le Roi portoit, pareille à celle dont je viens de parler, il avoit encore nne autre marque d'honneur qui lui étoit particulière, sçavoir, deux plumes, ou deux bouts de l'aîle d'un oiseau, qu'ils appelloient *Corequenque*; il étoit de la grosseur d'un Faucon. Il falloit que les plumes de cet oiseau, tachetées de noir & de blanc, ne fussent pas de la même aîle. Je les ai vûes porter à l'Inca *Sayri-Tupac*. On trouve ces oiseaux dans le Désert de Villcanuta à trente-deux lieues de Cozco, au bas de la grande montagne neigeuse; ils se tiennent ordinairement dans un petit marais. Ceux qui les ont éxaminés assurent que l'on n'en voit jamais que deux

à la fois, le mâle & la femelle ; que ce sont toujours les mêmes, sans que l'on sçache ni d'où ils viennent, ni comment ils se nourrissent, & que l'on n'en a jamais vû d'autres dans le Pérou, quoiqu'il y ait cependant beaucoup de marais.

Comme ils étoient persuadés qu'il n'y avoit que ces deux oiseaux dans le monde, les Incas se paroient de leurs plumes. La singularité de ces oiseaux leur faisoit trouver un rapport avec leurs premiers parens venus du Ciel. Mais quelque chose qu'ils puissent dire, je crois qu'il y a plusieurs autres oiseaux de cette même espèce. J'ai appris qu'il se trouve aujourd'hui beaucoup d'Indiens qui se parent de ces plumes, afin qu'on les croye sortis du Sang Royal : & quoique la race en soit presque perdue, le mêlange qui s'est fait avec les étrangers les a rendus téméraires à ce point ; & cette hardiesse est devenue si commune, qu'ils se disent presque tous Incas ou Pallas.

Pour avoir ces plumes que les Rois Incas portoient sur la bordure rouge, à quelque distance l'une de l'autre, ils alloient à la chasse de ces oiseaux, & les laissoient aller après les leurs avoir arrachées ; ce qu'ils faisoient toutes les fois qu'ils avoient un nouvel Inca : car le successeur ne por-

toit point les mêmes marques d'honneur que ſon père avoit portée, d'autant qu'on embaumoit le Roi défunt, & qu'on le paroit de tous ſes ornemens.

CHAPITRE XXIV.

Des Colonies & des Langues qu'ils parloient.

LEs Rois Incas envoyoient des Colonies dans les Provinces pour le bien de leurs Sujets, pour leur interêt particulier, & pour mettre leurs Etats à couvert des révoltes & des troubles. Lors donc que dans leurs conquêtes ils trouvoient des Provinces fertiles, mais mal cultivées, ils envoyoient des Indiens qu'ils prenoient, autant qu'il leur étoit poſſible, dans un climat ſemblable, afin qu'ils s'y accoutumaſſent plus aiſément. Quand ils trouvoient des Provinces ſtériles ils en faiſoient ſortir les habitans, & les envoyoient dans des contrées plus fertiles. Cette coutume s'obſervoit ſur-tout dans le Collao, qui a plus de cent vingt lieues de longueur, & qui dans pluſieurs endroits ne produit ni mayz

ni huchu ; (que les Eſpagnols appellent *Pimiento*) à cauſe du froid ; mais il y croît pluſieurs légumes, que les pays chauds ne produiſent pas , entr'autres le Papa & le Quinua, & l'on y nourrit beaucoup de bétail. Les Incas firent donc ſortir de ces pays froids un grand nombre d'Indiens, pour les envoyer au Levant & au Couchant de ces Provinces, dans celle des Antis ſur la côte de la mer, où l'on trouve de grande vallées qui produiſent beaucoup de Mayz, de l'huchu, & des fruits nourriſſans. Ces provinces & ces vallées étoient déſertes avant que les Incas en euſſent fait la conquête ; les Indiens ne ſçachant pas conduire l'eau pour arroſer les campagnes.

Voici ce que dit *Pedro de Cieça de Leon* (*a*) : Quand l'année étoit mauvaiſe, les Collas ſe trouvoient réduits à de dures extrémités. Il eſt vrai que les Rois Incas ſçavoient y mettre ordre : car voyant que tout ce pays & les autres vallées du Pérou n'étoient pas auſſi fertiles que le pays chaud, ils ordonnèrent ſagement que depuis la grande montagne des Andes, qui borne preſque tout le plat pays, l'on en tirât un certain nombre de familles pour cultiver les terres ſous les ordres de leurs Caciques ;

(*a*) Chap. 99.

car

car encore aujourd'hui ils travaillent sous la conduite d'un chef, & cultivent la précieuse graine Coca. Ainsi, quoique dans tous le pays de Collao on ne séme aucun mayz, on ne laisse pas d'en avoir provision, par le soin qu'ils ont d'en faire transporter aussi bien que du Coca, du miel, & toutes sortes de fruits.

Lorsqu'ils avoient conquis quelque Province aguerrie éloignée de Cozco, pour éviter les revoltes, ils en faisoient sortir une partie des habitans, & souvent même le tout, & les envoyoient dans d'autres pays environnés de sujets paisibles & fidelles, afin de les contenir dans le devoir. Ils chargeoient toujours du soin & de la conduite de ces colonies, des Incas privilégiés, & donnoient le nom de ces Incas à ceux que l'on faisoit ainsi voyager, afin que leurs voisins eussent plus de considération pour eux. Les Indiens appelloient toutes ces colonies *Mitmac*.

Les Incas avoient une langue qui leur étoit particulière, & qu'il n'étoit pas permis au peuple d'apprendre; car ils la regardoient comme divine. Mais ils voulurent que la langue de Cozco devint générale, & ce fût un de leurs bons réglemens: mais on m'a écrit du Pérou que la révolution de

cet Empire en a fait perdre absolument l'usage. Plusieurs raisons obligèrent les Rois Incas à faire apprendre cette langue à leurs sujets, l'impossibilité d'avoir toujours une si prodigieuse quantité d'interprêtes pour répondre à tant de différentes Nations; la commodité des particuliers, & la facilité du commerce. De plus, une seule parole de leurs Princes leur faisoit plus de plaisir, que toutes celles de ces Interprétes ou de ces Ministres: en effet, par ce moyen les Incas adoucirent & unirent d'une étroite amitié un prodigieux nombre de peuples, dont les mœurs & les coutumes étoient absolument différentes. Plusieurs Provinces qui n'étoient pas sous la domination des Incas, apprirent dans la suite cette même langue, & d'ennemis qu'ils étoient auparavant, ils vêcurent dans une parfaite intelligence. Voici ce que rapporte le Père *Blas Valera* : Les Incas ordonnèrent sagement que leurs sujets parlassent une langue générale; mais elle fut perdue entièrement par la nonchalance des uns & des autres au grand dommage de plusieurs Provinces, & des âmes de ces peuples, à qui l'on pouvoit plus aisément prêcher l'Evangile : car l'expérience nous apprend que ceux qui ont retenu la langue de Cozco sont les plus sçavans & les plus dociles.

CHAPITRE XXV.

Comme on élevoit à la Cour les Héritiers des Seigneurs du Pays.

LEs Incas ordonnèrent que les héritiers des grands Seigneurs fuſſent nourris dans leur Cour, & qu'ils y demeuraſſent juſqu'à ce qu'ils héritaſſent de leurs Terres, afin qu'ils puſſent s'inſtruire des loix & des uſages des Incas, qui les traitoient avec une grande douceur pour ſe les attacher : la préſence de tant de Seigneurs rendoit leur Cour plus brillante & plus belle. Ils apprenoient aiſément la langue de Cozco, & comme ils tiroient vanité de la parler dans leur pays, elle ſe répandoit de plus en plus : car indépendemment de la divinité dont ils la croyoient, elle leur étoit utile, & leur donnoit moyen de communiquer avec les Gouverneurs, les Officiers de la Juſtice, & ceux qui ſe mêloient des affaires du Roi. Ainſi l'on parloit la langue de Cozco dans tous les Etats que ces Rois avoient conquis. La préſence de tant de jeunes Seigneurs à la Cour, coupoit encore chemin à

toute révolte, & affuroit la tranquillité du pays, que quelques Provinces éloignées, farouches & aguerries auroient pû vouloir troubler. Ces jeunes gens élevés avec soin, même pendant l'absence de l'Inca & selon leur qualité, rendoient compte à leurs pères de toutes les faveurs qu'ils recevoient, & leur envoyoient les habits de l'Inca qu'il leur donnoit, & qu'ils regardoient comme la plus grande faveur. Enfin ces Rois n'étoient occupés qu'à rendre leurs sujets fidelles par des bienfaits. Ils sçurent avec de semblables précautions, mais sur tout par une exacte observation de la justice, maintenir leur Empire dans une si grande tranquillité, qu'il n'y eut aucune révolte pendant le tems qu'ils furent sur le Thrône. Le Père *Joseph Acosta* en convient (*a*), lorsqu'il parle du gouvernement de ces Rois, & qu'il dit : Le respect & l'attachement que ces peuples avoient pour leurs Incas étoient admirables ; car jamais il ne s'en est trouvé qui ait trahi son Prince. Aussi ces Rois n'étoient pas moins absolus que justes, & ne souffroient jamais l'oppression de leurs sujets. L'Inca mettoit des Gouverneurs dans les Provinces dont il régloit l'autorité ; les uns étoient souverains, les autres subalternes, & tous

(*a*) Liv. 6. Chap. 12.

ensemble rendoient la justice avec une si grande intégrité, qu'aucun habitant n'osoit ni s'enivrer, ni prendre à son voisin la plus petite bagatelle.

CHAPITRE XXVI.

De la troisième & de la quatrième Fête solemnelle qu'ils faisoient à l'honneur du Soleil.

APRE'S avoir décrit le Raimi, & la façon dont ont armoit les Chevaliers; il ne me reste plus à parler que des deux autres fêtes : car je ne dirai rien de celles de chaque Lune, non plus que des actions de graces que l'on faisoit pour une victoire, ou pour une Province qui se soumettoit volontairement à l'Empire. Je me contenterai de dire que toutes ces fêtes se faisoient dans le Temple du Soleil de la même façon, mais avec moins de cérémonies & sans sortir dans les places publiques.

La troisième fête qui se nommoit *Cuscuieraymi*, se faisoit après les semailles, quand le mayz commençoit à sortir de terre. Alors ils offroient au Soleil quantité

d'agneaux, de moutons & de brebis brêmes, le priant de commander à la gelée de ne point toucher à leur mayz : car dans la vallée de Cozco, dans celle de Sacٰtahuana, & dans les autres qui ſont ſur la même ligne, les gelées ſont-très fortes (*a*) & le mayz eſt plus ſenſible au froid que tous les autres grains. Quand les Indiens voyoient qu'il n'y avoit point de nuage pendant la nuit ils allumoient des fumiers, croyans que cette fumée empêchoit la gelée de faire impreſſion ; je l'ai vû pratiquer dans Cozco, & j'ignore ſi on le fait encore. Le mayz étant la principale nourriture des Indiens, c'étoit avec raiſon qu'ils craignoient de le perdre, & qu'ils faiſoient des vœux & des ſacrifices au Soleil, honorant cette fête de danſes & de feſtins dans leſquels ils bûvoient avec excès ; & comme ces ſacrifices étoient publics, la chair des victimes étoit auſſi partagée aux aſſiſtans.

La quatrième & dernière fête ſolemnelle que les Incas célébroient à leur Cour, ſe nommoit *Citu* ; c'étoit un ſujet de joie générale, car ils ne la fêtoient que lorſqu'ils

(*a*) Il faut remarquer ici qu'il gêle toute l'année dans ces vallées, & qu'il n'y fait pas tant de froid à Noël qu'à la S. Jean ; car alors le Soleil eſt plus éloigné d'eux.

vouloient bannir de la ville & des environs toutes les maladies, les peines & les foibleſſes qui tourmentent ordinairement les hommes. Cette fête avoit beaucoup de rapport avec l'expiation des Gentils. Ils l'accompagnoient de grandes cérémonies, & s'y préparoient par l'abſtinence des vivres, & par celle de leurs femmes. Ils obſervoient ce jeûne le premier jour de la Lune du mois de Septembre, après l'équinoxe.

Ils avoient deux ſortes de jeûnes; le plus auſtére étoit celui auquel ils ne bûvoient que de l'eau, & ne mangeoient qu'un peu de mayz crud, mais il ne duroit que trois jours; le ſecond n'étoit pas ſi rude, car ils pouvoient manger non-ſeulement le mayz rôti en plus grande quantité, mais auſſi des herbes crues, comme nous mangeons les raves, & une ſorte d'épicerie nommée *Aci* ou *Huchu* qu'ils mêloient avec du ſel. Leur breuvage ordinaire ne leur étoit point interdit, mais ils ne pouvoient manger qu'une fois le jour.

Après s'être préparés, & que tous en général, juſqu'aux enfans, avoient jeûné un jour entier avec cette grande auſtérité, ils paſſoient la nuit à faire d'un pain qu'ils nommoient *cancu*. Ils le formoient en pelotons qu'ils mettoient dans de grandes

marmites de terre, car ils ne connoissoient point les fours, ils les faisoient cuire à demi, aussi bien qu'une autre sorte de pain, dans lequel ils mêloient le sang des jeunes garçons & des enfans au dessus de cinq ans, & au dessous de dix ans; ils les saignoient entre les deux sourcils & aux narines. Comme le pain que j'ai vû faire autrefois avoit différens objets, ils le cuisoient séparément. Les parens s'assembloient à cette cérémonie; tous les frères alloient à la maison de leur aîné, & ceux qui n'en avoient point, à celle de leur parent le plus proche & le plus âgé. La nuit que l'on faisoit ce pain, un peu avant la pointe du jour, tous ceux qui avoient jeûné se lavoient le corps, & se frottoient avec un peu de la pâte où il y avoit du sang, la tête, le visage, l'estomach, les épaules, les bras & les cuisses, afin de se nétoyer, & de chasser de leur corps toutes les maladies & les foiblesses. Après cette cérémonie, le plus âgé ou le plus qualifié de la maison en prenoit un morceau, dont il frottoit la porte de la rue, & l'y laissoit attaché, pour marquer que l'on s'étoit purifié dans cette maison. Le grand Prêtre faisoit la même cérémonie dans le Palais & dans le Temple du Soleil; & d'autres Prêtres en alloient faire autant dans la maison

des femmes du Soleil & dans *Huanacauri*, c'étoit un Temple à une lieue de la ville, qu'ils avoient en grande vénération, comme le premier endroit où l'Inca *Manco-Capac* s'étoit arrêté en venant à Cozco. Ils envoyoient aussi des Prêtres dans les lieux qu'ils regardoient comme sacrés. Le plus âgé des oncles légitimes du Roi faisoit cette cérémonie dans son palais.

D'abord que le Soleil commençoit à paroître, ils l'adoroient, & le prioient de chasser bien loin tous les maux intérieurs & extérieurs dont ils étoient menacés, & rompoient leur jeûne avec l'autre pain dans lequel il n'y avoit point de sang. Après l'adoration que l'on faisoit à une heure marquée, afin qu'elle fût générale, on voyoit sortir de la forteresse un Inca du Sang Royal, représentant un courier du Soleil; il étoit richement vêtu; sa mante étoit retroussée autour de son corps; il avoit une lance à la main, garnie de plumes de différentes couleurs depuis la pointe jusqu'à la poignée, enrichie de quantité d'anneaux d'or. Avec cette enseigne, qui servoit d'étendart en tems de guerre, ce courier sortoit de la forteresse comme un courier de guerre, & descendoit de la côte de Sacsahuamam en remuant toujours sa lance,

jusqu'à ce qu'il fût au milieu de la principale place; là il alloit joindre quatre autres Incas du Sang Royal qui avoient des lances pareilles à la sienne, & leurs mantes retroussées, comme l'ont tous les Indiens quand ils veulent courir. Lorsque le courier les avoit joints, il touchoit avec sa lance celles des quatre Incas, & leur disoit, que le Soleil leur commandoit, comme à ses gens & à ses messagers, de chasser de la ville & des environs tout ce qu'ils trouveroient d'incommodités & de maladies. Les Incas partoient en même tems le long des quatre grands chemins qui aboutissent à la ville, & qu'ils croyoient conduire aux quatre parties du monde. Tous les habitans, hommes & femmes, jeunes & vieux sortoient lorsqu'ils les voyoient passer, & venoient aux portes de leurs maisons avec des acclamations & des applaudissemens extraordinaires, secouant leurs robes comme pour en ôter la poussière; ils se frottoient la tête, le visage, les bras & les cuisses avec la main, pour chasser de leurs maisons les maux que ces couriers du Soleil bannissoient de la ville: cette cérémonie étoit générale. Les quatre coureurs trouvoient à un quart de lieue, un pareil nombre d'Incas privilégiés, qui prenoient leurs lances, & couroient un

l'utre quart de lieue, ce qui se répétoit ainsi jusqu'à cinq ou six lieues de la ville où ils plantoient leurs lances, afin de montrer que les maux étoient bornés dans cet endroit, & qu'ils ne pouvoient passer ces limites.

La nuit suivante ils sortoient dans les rues avec de grandes torches de paille nattée qui brûloient un assez long-tems. Ils les attachoient avec une ficelle longue d'une aulne, & les portoient par toutes les rues de la ville, dont ils sortoient ensuite, croyant mettre dehors les maux de la nuit, comme avec les lances ils avoient chassé les maux du jour; ils jettoient les restes de ces torches dans la rivière, où ils s'étoient lavés le jour précédent, afin que son courant emportât jusques dans la mer les maux qu'ils avoient bannis. Si le lendemain un Indien rencontroit au bord de la rivière quelque reste de ces torches, il s'en éloignoit promptement, craignant qu'il ne fût contagieux. Après s'être ainsi servi du fer & du feu, ils faisoient des réjouissances publiques pendant tout le quartier de la Lune, & rendoient graces au Soleil de les avoir délivrés de leurs maux; ils lui sacrifioient beaucoup d'agneaux & de moutons, dont ils jettoient dans le feu le sang & les entrailles, & faisoient cuire publiquement la chair qu'ils distribuoient à

tous les aſſiſtans. Ils paſſoient le jour & la nuit à chanter, à danſer & à boire, n'oubliant rien de ce qui pouvoit les divertir dans les maiſons particulières & dans les places publiques. J'ai vû dans mon enfance une partie de cette fête. Il eſt vrai qu'alors elle ne fut pas célebrée comme au tems de leurs Rois, ni dans le deſſein de bannir les maux dont ils étoient menacés, ils étoient déſabuſés de ces folies, mais par une eſpèce d'habitude, d'autant qu'il y avoit encore beaucoup de vieillards qui n'étoient pas baptiſés, & qui ſuivoient leurs ſuperſtitions & leur idolatrie.

Les Indiens célébroient encore une fête en particulier, chacun dans ſa maiſon, après avoir fait la récolte & ſerré la moiſſon ; ils offroient au Soleil un peu de ſuif qu'ils brûloient ; mais les gentilshommes & les plus riches lui ſacrifioient des lapins domeſtiques qu'ils jettoient dans le feu, pour rendre graces au Soleil des biens qu'il leur avoit accordés cette année ; ils le prioient de recommander à leurs greniers de bien garder les grains qu'il leur avoit donnés. Leurs Prêtres faiſoient auſſi dans le cours de l'année beaucoup d'autres ſacrifices dans l'enceinte de la maiſon du Soleil, dont ils ne ſortoient point.

CHAPITRE XXVII.

Description de la ville de Cozco.

LA ville de Cozco, fondée par le premier Inca *Manco-Capac*, a depuis été honorée par les Espagnols de plusieurs beaux titres ; car ils l'appellent la grande Ville capitale des Royaumes & des Provinces du Pérou. Il est vrai qu'ils l'avoient appellée Tolede la neuve, mais ils ont supprimé ce nom, parce que leur situation ne se ressembloit point, Cozco n'ayant point de rivière qui l'environne ; elle a d'un côté une fort haute montagne, & de l'autre, une plaine d'une grande étendue ; les rues sont larges, & ses places extrêmement grandes. Cette Ville a plusieurs rapports avec la fameuse Rome ; car elles ont toutes deux été fondées par leurs premiers Rois ; elles ont conquis & soumis à leurs Empires un nombre infini de Nations, fait beaucoup de Loix pour le gouvernent de leurs Etats, & produit de grands hommes. Si Rome l'a emporté en ce point, ce n'est pas qu'elle ait produit un plus grand nombre de gens

de bien, mais c'est par le bonheur qu'elle a eu d'avoir les Sciences, qui ont immortalisé ses habitans. C'est en ce cas que je déplorerai le malheur de ma patrie qui a produit des hommes illustres dans les armes, & que la vivacité de leur esprit a pû rendre capables des plus belles Sciences. Leur ignorance les a mis hors d'état de laisser à la postérité leurs belles actions & leurs dits mémorables, sans qu'il nous soit demeuré de tout leur Empire, que les malheureux fragmens d'une tradition de père en fils, que la révolution du tems, & une domination étrangere ont encore détruits. Mais enfin dans l'Ouvrage que je me suis proposé pour sauver quelques ruines de ma triste patrie, je vais décrire la ville de Cozco, la reine & la mère de cet Empire, suivant ce que j'en ai vû quand je l'ai quittée en 1560. & suivant ce que j'en ai entendu dire depuis.

Le Roi *Manco-Capac* frappé de la beauté & des commodités de la vallée de Cozco, dont l'agréable situation se trouve dans une plaine fort étendue, environnée de hautes montagnes, d'où naissent quatre ruisseaux dont elle est arrosée, & d'une belle fontaine qui produit du sel. Voyant donc la fertilité du pays & la bonté de l'air, il ré-

ſolut d'y fonder la Capitale de ſon Empire. Les Indiens diſent qu'il ſuivit en cela l'intention du Soleil, comme je l'ai dit au commencement. Le climat de cette Ville eſt plus froid qu'il n'eſt chaud ; cependant on n'a pas beſoin de s'y chauffer, pourvû que l'on ne ſoit pas expoſé au grand air ; auſſi leurs habits ſont-ils les mêmes dans toutes les Saiſons, car le climat eſt également tempéré toute l'année ; mais comme il tient plus du froid & du ſec, la viande n'eſt point ſujette à ſe corrompre, elle ſe conſerve cent jours, ſi l'on veut, & deviendra ſeche plutôt que de ſe pourrir ; car il n'y a pas beaucoup de mouches dans le pays, elles ſe tiennent au Soleil ſans entrer dans les maiſons : & l'on n'y trouve ni guêpes, ni inſectes incommodes.

Les Incas diviſèrent les quartiers de leur Ville par les quatre parties de leur Empire, qu'ils appellent *Tahuantinſuyu.* Cette diviſion fut faite par le premier Inca *Manco-Capac*, qui voulut que les Sauvages, qui ſe ſoumirent à lui, peuplaſſent les quartiers ſuivant la poſition de leur pays. Leurs maiſons étoient uniformes, bâties en décrivant un cercle ; & les peuples dont on faiſoit la conquête ſe logeoient dans le même ordre, ſuivant la poſition de leur pays. Les

Curacas y faisoient aussi bâtir pour le tems qu'ils venoient à la Cour, & toujours dans le même ordre ; mais suivant l'usage de leur pays. De façon qu'en éxaminant les quartiers, les positions & les maisons de tant de Nations différentes, on voyoit tout l'Empire comme dans un miroir, ou dans une espèce de carte. Voici ce qu'en dit *Pedro de Cieça* (*a*) : Quoique cette Ville fût peuplée d'étrangers & de peuples différens, tels qu'étoient les Indiens de Chili & de Pasto, les Caniares, les Chachapoias, les Guancas, les Collas, & ainsi des autres Provinces. L'ordre qu'ils apportoient étoit si grand, qu'ils étoient aisés à reconnoîtte : car chaque peuple établissoit sa demeure au lieu que lui marquoient les Gouverneurs de la Ville. Ils observoient la façon de vivre de leurs Pères, & paroissoient vêtus à la mode de leur pays. Ainsi quand leur nombre eût été plus grand, on les auroit aisement reconnus aux différences de leurs coeffures ; car toutes ces Nations avoient des toques qui les distinguoient. Elles n'étoient pas de l'invention des Incas, mais ils les approuvèrent, pour ne pas confondre les Nations qui habitoient plus de treize cens lieues,

(*a*) Chap. 90.

comme

comme le remarque le même Auteur (*a*). Tout ce grand circuit de quartiers & de maisons n'étoit occupé que par les Sujets de l'Empire ; & n'étoit, pour ainsi dire, que les Faux-bourgs, où les Incas ni aucuns Princes du Sang ne demeuroient (*b*). Il y avoit dans la Ville un quartier que l'on pourroit nommer l'Université, car c'étoit en cet endroit qu'étoient bâties les Ecoles que fonda le Roi Inca *Roca*. Il y avoit dans ces Colléges des Professeurs publics de Poësie & de Philosophie, dont les Incas & le peuple faisoient un grand cas ; aussi avoient-ils beaucoup d'Ecoliers, particuliérement des Princes du Sang. L'Inca *Roca* fit bâtir une de ses maisons dans le voisinage pour être plus à portée des Ecoles, dont il alloit souvent entendre les leçons. Le grand Inca *Pachacutec*, arrière-petit fils d'Inca *Roca*, voulut aussi avoir un Palais dans le même lieu avec des portes de derrière qui servoient à ce Roi pour aller dans ces Ecoles. L'Inca *Pachacutec* ensei-

(*a*) Chap. 38.

(*b*) Une des maisons de l'Inca *Viracocha* huitième Roi du Perou, subsistoit encore quand les Espagnols entrèrent dans Cozco ; ce fut dans cet édifice qu'ils se logèrent à cause de la commodité du lieu, & ils s'y pouvoient rallier en cas de besoin.

gnoit ſouvent lui-même, & expliquoit ſes Loix & ſes Ordonnances; car il étoit grand Légiſlateur.

De pluſieurs endroits de la Ville on voit ſur la grande montagne neigeuſe une pointe de rocher qui s'élève en forme de piramide. Elle eſt ſi élevée, que quoi qu'elle ſoit éloignée de vingt-cinq lieues, on la diſtingue par deſſus tous les autres rochers. On l'appelle *Villcanuta*, choſe ſacrée, ou qui eſt au delà de toute merveille, & cette piramide mérite aſſurément le nom qu'on lui a donné.

CHAPITRE XXVIII.

Des Grains.

LA principale nourriture des Indiens, avant l'arrivée des Eſpagnols, étoit le mayz, comme le nomment les Méxicains & ceux des Iſles de Barlavento; mais que les Peruviens connoiſſent ſous le nom de Cara, & qui leur tenoit lieu de pain [a].

[*a*] Le Mayz ou Cara, que l'on nomme en France Bled de Turquie ou de Barbarie, eſt un genre

La graine du mayz dur a réuſſi en Eſpagne ; car il y en a de deux eſpèces. Les femmes broyoient ce grain dans une pierre ſort large, couverte par une autre qui n'étoit pas tout-à-fait ronde, mais un peu longue, en forme de demi cercle, & large de trois doigts. Ce travail étoit fort incommode ; ainſi le pain n'étoit pas leur nourriture la plus ordinaire. Pour ſéparer le ſon de la farine, ils jettoient tout ce qu'ils avoient broyé ſur une couverture de coton très-fine, & l'étendoient avec les mains, de façon que la

re de plante, dont la fleur a trois étamines qui ſortent du fond d'un calice composé de pluſieurs écailles ou bales. Ces fleurs qui ſont diſpoſées en épi branchu, ne laiſſent aucune gaine après elles ; mais les embrions naiſſent dans des épis ſéparés des fleurs, enveloppés de feuilles roulées en guaine, & deviennent des ſemences arondies, & remplies d'une ſubſtance farineuſe propre à faire du pain. Toutes les ſemences qui ſont en très-grand nombre, ſont enchaſſées dans des chatons rangés autour d'une eſpèce de poinçon qui ſoutient l'épi, & terminées par un filet. Cette plante a la feuille à peu près comme notre froment, mais beaucoup plus longue & beaucoup plus large. Elle vient fort bien dans preſque toutes les Provinces de la France, & y ſeroit une grande reſſource dans les années peu fertiles en bled, ſi l'on prenoit ſoin de la multiplier dans celles où on ne la cultive pas. *Feüillée, Voyage d'Amérique.*

farine s'y attachoit, & que le ſon s'en ſéparoit; mais en général ils ne ſe ſervoient que rarement de cette façon de blûter; car ils n'étoient pas ſi délicats, & s'accommodoient fort bien du ſon. En dernier lieu, les Médecins ordonnoient aux malades de préférer le mayz au bled. Ils mêlent cette farine avec de l'eau pour faire leur breuvage ordinaire, & ce breuvage s'aigriſſant leur fait d'excellent vinaigre. Ils tirent de très-bon miel des tiges de la plante, avant que le grain ſoit en maturité; & lorſque ces tiges ſont ſéches elles ſervent avec les feuilles de nourriture aux beſtiaux. Quelques Indiens plus ivrognes que les autres, font tremper le mayz dans l'eau juſqu'à ce qu'il vienne à germer, alors ils le font moudre, & puis bouillir dans la même eau avec quelques autres ingrédiens: ce breuvrage eſt ſi fort, quand il eſt gardé, qu'il enivre ſur le champ; auſſi les Incas le défendoient avec ſoin. Les Indiens ſe ſervent encore avec ſuccès de ce grain pour en mettre des emplâtres ſur leurs bleſſures.

Après le mayz ils eſtiment fort le *Quinua*, qui reſſemble fort au millet ou au petit ris des Eſpagnols pour la couleur & la graine. La plante qui le produit a les feuilles & la fleur comme la poirée, on en met les feuilles dans le potage; elles ſont tendres, de

bon goût & fort ſaines [b] : ils y mêlent auſſi la graine dont ils font un breuvage dans les Provinces ou le mayz n'eſt pas commun. Cette plante ſert auſſi pour la guériſon de quelques maladies. J'en ai fait venir de la graine en 1590. mais elle n'a pas réuſſi en Eſpagne, quoique j'en aye ſemé en différentes Saiſons. Les Indiens ont encore trois ou quatre ſortes de graines qui reſſemblent à des féves noires, mais qui ſont plus petites ; ils les nomment *Purutu*.

Les pois ſont plus gros & plus blancs que ceux d'Eſpagne ; ils les appellent *Larvi*. Il y en a d'autres qui ne ſont pas bons à manger, & qui ne leur ſervoient qu'à différens jeux ; car ils ſont de différentes couleurs, & ſi ronds qu'on les croiroit faits au moule.

[b] *Chenopodium, folio ſinuato ſaturatè virente, vulgò Quinua*. Cette Plante eſt annuelle & s'éléve environ à deux pieds. Elle reſſemble aux autres eſpèces de *Chenopodium* par ſes feuilles & ſes fleurs, qui ſont d'une ſeule pièce, & ſervent de première enveloppe à de petites graines blanches, plattes, rondes, d'une ligne de diamètre. Cette graine eſt excellente dans la ſoupe, mais elle eſt fort échauffante ; les Indiens en donnent à leurs Poules pour avancer leur ponte. Ils cultivent ſoigneuſement cette Plante dans leurs Jardins. *Feuillée*.

Il y a plusieurs légumes que les Indiens sément dans les provinces. Le mayz ne vient point tel que le Papa [c], qui leur tient lieu de pain, & qu'ils mangent bouilli ou rôti ; il se conserve après avoir été exposé au Soleil ou à la gelée. Ils ont encore le Toca qui est excellent & de la grosseur du pouce ; après l'avoir fait sécher au Soleil ils le mangent également crud ou cuit ; ce légume est aussi doux que du sucre ou du

[c] *Solanum tuberosum esculentum. C. B. Pin. vulgò Papa.* Cette plante a pour racine une quantité de tubercules charnus, ovoides, épais d'environ un pouce, garnis dans leur partie inférieure de quantité de longues fibres chevelues, & blanches. Chacun de ces tubercules est couvert de deux peaux, dont l'extérieure est grise ou rougeatre, & fort mince. L'intérieure est blanchâtre, & renferme une chair blanche & de bon goût, cuite ou rotie. La tige qui ne s'éléve pas à plus de trois pieds, produit plusieurs feuilles alternes, triangulaires, profondément découpées en plusieurs lobes, longues d'un ou deux pouces & un peu plus larges, portées par des pédicules d'un demi pouce ; aux aisselles de ces feuilles on en voit paroître de plus petites, & quelquefois de petites branches. La fleur est en cloche, large d'un pouce, & de la même longueur, de couleur de rose, garnie de cinq étamines, & soutenue sur un calice découpé en cinq parties. Quand on cultive cette plante elle produit des tubercules bien plus gros. *Fueillée.*

miel. L'Annus lui reſſemble fort, mais on ne le peut manger crud à cauſe de ſon amertume. Les Indiens croyoient cette plante contraire à la génération ; & quand ils en mangeoient ils avoient une petite baguette à la main pour ſervir de correctif. Les légumes que les Eſpagnols nomment *Batatas*, & les Péruviens *Apichu*, ſont rouges, blancs, jaunes & noirs, & différens dans le goût ; mais ils ſont beaucoup meilleurs que ceux que l'on mange aujourdhui en Eſpagne [d]. Il y a des Melons & des

[d] La *Batate* ſe cultive dans les Jardins à cauſe de ſa racine, qui eſt très-bonne à manger. Sa tige eſt rampante, pliante, verte & traçante, pouſſant de nouvelles racines chevelues, jaunes, & laiteuſes. Ses feuilles ſont triangulaires, en forme de fer de pique, d'un verd clair en deſſus, & un peu blanchâtre en deſſous, ſoutenues ſur un pédicule courbé; ſes fleurs ſont petites, vertes extérieurement, & blanches intérieurement, ſemblables par leur forme à celles du Liſeron. A ces fleurs il ſuccéde un fruit, qui renferme de petites graines qui ne ſont d'aucun uſage, parce que cette plante ſe multiplie par les racines. Il ne s'agit que de les fendre par quartiers, & de les tranſplanter ; elles reprennent aiſément. On les fait cuire dans l'eau ou ſous la cendre pour les manger. Leur goût ne diffère guères de celui de nos Chataignes. L'on peut auſſi exprimer

Citrouilles, mais ces dernières ne leur servoient que pour faire des vases. L'espèce que les Espagnols leur en ont porté est beaucoup meilleure. L'*Inchi*, que les Espagnols nomment *Mani*, a le goût des amandes, il fait mal à la tête quand on le mange crud, mais il est très-sain quand il est cuit avec du miel, ce qui produit une sorte de gâtaux; mais ils en tirent une fort belle huile qui guérit plusieurs maladies [e]. Ils ont encore le *Cuchuchu* (*a*) auquel les

(*a*) C'est une espèce de Truffe.

primer de ces racines une boisson capable d'enyvrer, en les broyans, & les faisans infuser & macérer dans l'eau *G. Pison*, *Hist. nat. Brasil.* Il y a des Batates au Jardin du Roy.

[e] *L'Inchi* est une plante tantôt rampante, & tantôt s'élévant à la hauteur d'un pied & demi. Sa tige quadrangulaire d'un vert roussâtre & velue, produit avec stipules des pédicules qui soutiennent quatre feuilles ovales & émoussées, également velues, vertes en dessus, & blanchâtres en dessous; des aisselles des feuilles sortent de petites fleurs légumineuses, jaunes, bordées de rouge, portées sur de petits pédicules verds. Quand la fleur est passée, le pistille semble rentrer en terre, & y devient un tubercule cendré, en forme de petit concombre, qui renferme trois graines en forme d'haricots ronds, couvertes d'une pellicule rouge-brun,

remplis

Eſpagnols n'ont point donné de nom ; ce légume qui ſe mange crud, eſt fort doux & très-bon pour l'eſthomach, car il ſe digère aiſément ; il a la tige un peu plus longue que l'anis, & ne pouſſe point de feuilles ; on ne voit ſortir qu'une très-petite verdure qui ſert à le faire reconnoître ; les Indiens marquent l'endroit, & quand ils n'apperçoivent plus de verdure, ils connoiſſent que ce fruit eſt mûr. Ces deux derniers ne ſont plus aujourd'hui que pour les gens riches, pour leſquels les pauvres les vont chercher.

Il y a une eſpèce de Concombre, quant à la forme, mais qui n'en a pas le goût, & que je crois que les Indiens nomment *Cachan* : on en voit de trois ſortes ; la plus petite faite en cœur eſt la meilleure de toutes ; elle ſe trouve dans les petits bois. En 1557. on commença à cueillir à Cozco un autre fruit nommé *Chili* ; ſa tige eſt rampante comme celle des Melons : ſon fruit reſſem-

remplis d'une chair blanche, qui a le goût de noiſette, on les mange cuits au deſſert ; ils ſont fort échauffans, & provoquent à l'amour. Si on les employe en cataplaſmes, ils appaiſent les douleurs. C'eſt de ces ſemences qu'on tire une huile qui n'en céde point à celle d'amande. M. Frezier croit que c'eſt l'Araquidna des Botaniſtes. *Mondubi, vulgò Ynchi G. Piſon. Hiſt. nat. Braſ.*

ble à celui de l'Arboiſier, excepté qu'il n'eſt pas rond, & qu'il aboutit en forme de cœur. Les *Cuyannas*, ſelon les Eſpagnols, & ſuivant les Indiens *Savintu*, ſont des fruits ronds de la groſſeur de moyennes pommes; ils ont une gouſſe, une petite peau & des pepins ronds, plus petits que ceux des raiſins; il y en a de jaunes en dehors & rouges en dedans; leur goût eſt très-différent, car il y en a d'extrêmement doux, & d'autres ſi aigres qu'il n'eſt pas poſſible de les manger; il y en a de verds en dehors & blancs en dedans, qui ſont incomparablement meilleurs que les rouges; mais ſur les côtes les rouges ſont à préférer, & les uns & les autres ſont très-bons à confire.

Les fruits que les Indiens appellent *Pacay*, & les Eſpagnols *Guavas*, naiſſent dans des cannes vertes, longues de ſept ou huit pouces, & larges de deux doigts: on trouve dans cette canne une mouſſe auſſi blanche que du coton, & qui lui reſſemble parfaitement; ces fruits ſont fort doux & ſe gardent long-tems quand on les a fait ſécher au Soleil, ils ont des pepins noirs comme de petites féves, & qui ne ſont pas bons à manger [f].

[f] *Inga ſiliquis longiſſimis: vulgò Pacai*. C'eſt un

Les Indiens appellent *Paltas*, & les Espagnols Poires, un autre fruit qui leur ressemble pour la couleur; mais il est trois fois plus gros qu'aucune Poire d'Espagne; la peau en est très-fine & la chair épaisse; elles ont un fort gros noyau de même forme que le fruit, qui est non-seulement

un arbre de la grosseur d'un homme, qui s'éléve d'environ vingt pieds, & se partage en branches, qui forment une tête arondie; les feuilles sont alternes, composées chacune d'une côte aîlée, garnie de quatre paires de petites feuilles pointues par les deux bouts, plus grandes vers l'extrémité de la côte que vers son origine; ces petites feuilles ont jusqu'à huit pouces de longueur, sur deux & demi de largeur, sont traversées d'un bout à l'autre d'une nervure arondie des deux côtés, divisée & subdivisée en plusieurs rameaux. De l'aisselle des feuilles partent un ou deux pédicules longs de trois ou quatre pouces, terminés en épis chargés de fleurs, soutenus par des calices découpés en six parties. La fleur qui surpasse le calice est en cloche, découpée pareillement en cinq ou six parties, & garnie d'étamines blanches à somets jaunes. A ses fleurs succédent des siliques longues, quelquefois depuis un pied jusqu'à deux, qui renferment dans une moelle blanche, spongieuse, & comme filamenteuse, des semences lenticulaires. Cette substance blanche n'est autre chose qu'une huile cristalisée, qui, après qu'on l'a mangée, laisse dans la bouche un goût de sucre

délicieux, mais très-bon pour les malades, & qui fait une excellente confiture [g].

Il y a un autre fruit que les Indiens nomment *Ruema*, & les Espagnols par corruption *Suema*, qui n'est pas trop bon, quoiqu'il soit plutôt doux qu'aigre, il n'est point mal sain, & sa grosseur est pareille à celle des Oranges ordinairess, son noyau ressemble à une Chataigne par la couleur & par la grosseur; la moëlle en est blanche, mais si amère qu'on ne la peut manger. [h]. Ils

musqué fort agréable. Ce qui a fait donner à ce fruit le nom de pois sucrin. Il y en a au Jardin du Roi. *Feuillée.*

[g] Les *Paltas*, que l'on nomme dans nos Isles *Avocats*, proviennent d'un arbre, dont les feuilles arondies ressemblent à peu près à celles de nos Coignassiers, quoique plus grandes. Le noyau, en forme de Chataigne, n'est pas bon à manger, mais il est enveloppé d'une sustance verdâtre & molle que l'on mange avec du sel, ou batue avec du sucre & du jus de citron. On dit que sans aucune préparation elle a le goût de beure & de noisette. Ce fruit est sain & bienfaisant; on prétend qu'il provoque à l'amour. *Frezier, Voyage d'Amérique.* Cet arbre est au Jardin du Roy.

[h] Le *Lucuma* est un grand arbre de la grosseur d'un homme, dont les racines sont longues & profondes. Son écorce est gercée, & d'un verd grisâtre. Ses branches forment une belle tête. Les

ont aussi une espèce de Prunes rouges fort douces, qu'ils nomment *Ussun*; le lendemain que l'on en a mangé, l'urine est si rouge qu'elle ressemble à du sang.

L'arbre qu'ils appellent *Mulli* vient sans être cultivé; ses feuilles sont menues & toujours vertes; son fruit est par grains amoncelés les uns sur les autres en grapes, il ressemble à de la coriandre séche; le dehors en est doux & le dedans amer; aussi les Indiens qui en font un breuvage, le mettent dans l'eau chaude, en expriment doucement avec leurs mains toute la douceur, se donnant bien de garde d'aller jus-

Les feuilles d'un verd foncé dont elles sont chargées sont alternes, communément longues de cinq pouces, & larges de deux, portées sur des pédicules, longs d'environ huit lignes, traversées d'un bout à l'autre d'une côte arondie des deux côtés, divisée & subdivisée en nervures qui s'étendent de côté & d'autre. Le fruit de cet arbre a la figure d'un cœur arondi & applati par les deux bouts. Son diamètre a trois pouces dans sa largeur, & environ deux dans sa longueur. Sa chair qui est molasse, douçâtre, d'un blanc sale, & couverte d'une peau fort mince, renferme au milieu deux ou trois noyaux, de figure ovoide, & de couleur jaunâtre; ce qui lui a fait donner le nom de jaune-d'œuf. On donne ce fruit à manger aux malades. Le Lucuma est au Jardin du Roy. *Feuillée.*

qu'à l'amer ; ils gardent cette décoction trois ou quatre jours auparavant que d'en faire uſage ; elle eſt très-bonne pour la colique, les maux de veſſie & la gravelle ; elle eſt meilleure & plus délicate en la mêlant avec le breuvage fait de mayz. Cette même eau bouillie juſqu'à s'épaiſſir ſe change en bon miel, & en vinaigre quand elle eſt expoſée au Soleil avec des drogues que les Indiens connoiſſent. La graine de *Mulli* & la raiſine qu'il produit ſont admirables pour les bleſſures. L'eau dans laquelle on a fait bouillir ſes feuilles eſt très-bonne pour ſe laver, elle guérit la galle & les ulcères, & ſon bois ſert à faire des curedens. J'ai vû dans la vallée de Cozco un nombre infini de ces arbres ; mais on les a preſque tous abattus pour faire du charbon meilleur que tous ceux des autres bois, car il garde toujours ſa chaleur ; & ne s'éteint que lorſqu'il eſt réduit en cendre [i].

[i] Le *Mulli* ou *Molle* de deux eſpèces, a la feuille aſſez ſemblable à celle du Lentiſque, dentelée dans l'une, & non dentelée dans l'autre. Son fruit, qui eſt par grains rangés en ombelle, & non pas en grappe, noircit en mûriſſant, & a le goût de poivre. Les Indiens en font une boiſſon auſſi forte que du vin, que l'on peut faire aigrir

Le fruit dont les Indiens uſent le plus ordinairement dans tout ce qu'ils mangent, ſe nomme chez eux *Huchu* (a), les Eſpagnols l'appellent Poivre des Indes ou *Axi*; on en mange dans le Pérou, même avec des choſes crues: auſſi dans leurs jeûnes rigoureux ils s'en abſtenoient comme de la choſe qui leur coutoit le plus. Il y a de trois ou quatre eſpèces de ce Poivre; le commun eſt gros, un peu long & ſans pointe; ils le mangeoient avec leur viande étant encore verd, & n'ayant pas achevé de prendre ſa couleur rouge; il y en a qui tire ſur le jaune & d'autre ſur le noir. Je n'en ai vû en Eſpagne que du rouge.

La quatriême eſpèce eſt de la groſſeur du petit doigt, elle eſt aſſez longue, c'eſt

(a) C'eſt notre Poivre long, ou de Guinée.

aigrir ou changer en miel. La gomme qui ſe trouve ſur cet arbre eſt une eſpèce de réſine médicinale purgative, & excellent vulnéraire, on tire par inciſion de ſon écorce un ſuc laiteux, ſouverain pour ôter les tayes des yeux. L'eau extraite de ſes rejettons eſt bonne pour éclaircir & fortifier la vûe. Enfin, la décoction de ſon écorce ſert à teindre en caffé tirant ſur le rouge. *Frezier & Feuillée*, *Voyage d'Amérique*. Le *Mollé* à feuille dentelée eſt au Jardin du Roy. L'autre eſpèce ſe trouve dans les endroits les plus arides du Pérou.

la plus eſtimée & celle dont on faiſoit uſage dans la maiſon du Roi. Une autre eſpèce à peu près de la groſſeur & de la figure d'une ceriſe avec une queue, eſt la plus piquante de toutes & la plus rare. Tous les animaux vénimeux ont en horreur ce poivre ; par conſéquent on peut croire qu'il eſt bon contre leur venin.

L'arbre que les Eſpagnols connoiſſent ſous le nom de *Maugei*, & les Indiens ſous celui de *Chuchau*, eſt fort utile & rapporte beaucoup. Voici ce qu'en dit le Père *Blas Valera* : Cet arbre eſt vilain à voir, ſon bois eſt léger & ſon écorce eſt aſſez fine ; il s'élève à vingt pieds, & l'on en voit de gros comme la cuiſſe ; les Sculpteurs & les Peintres font uſage de ſa moëlle, qui eſt ſpongieuſe & légère, ſes feuilles ſont groſſes & longues d'environ deux pieds ; elles ſortent de ſa tige comme celles du chardon des jardins, auſſi les Eſpagnols lui en donnent-ils le nom : ces feuilles ſont pleines de piquants, & les extrêmités en ſont amères ; elles ſont bonnes pour ôter les taches des habits, pour guérir les playes ulcérées ; car elles en ôtent l'inflammation, & font mourir les vers qui s'y engendrent. On cuit ces feuilles dans de l'eau de pluye avec les racines, & lon en fait un bain qui a plus d'une

propriété,

propriété, mais qui délassent à merveilles. On fait encore sécher ces feuilles au pied du tronc pour en tirer une espèce de chanvre extrêmement fort, que les Indiens employent à tous leurs usages : on les coupe avant que d'être séches, & on leur fait perdre dans le courant des rivières tout ce qu'elles ont de glutineux. Par cette préparation ils en tirent un chanvre plus grossier, dont ils font les frondes qu'ils portent sur leurs têtes au défaut de laine, ils en font des étoffes qui ressemblent à du canevas de Flandres, ou bien à de l'étoupe. Le dernier chanvre qu'ils en tirent est le plus fin, & leur sert à faire des filets pour prendre les oiseaux ; ils les tendent d'un arbre à l'autre, ou bien entre deux rochers, & leur donnent une teinture verte, pour que les oiseaux les confondent avec les arbres. Les feuilles de cet arbre sont cannellées, & l'eau de pluye que l'on y ramasse sert utilement dans plusieurs maladies. Les Indiens en font un breuvage extrêmement fort, qu'ils mêlent avec le mayz ou le quinua, ou enfin avec la graine de l'arbre Mulli. Ils en font aussi du miel & du vinaigre, & pilent les racines pour faire de petits pains de savon, dont les Indiennes se lavent la tête pour en appaiser les douleurs, ôter

les taches du viſage, faire croître les cheveux, & les teindre en noir. Cette coutume des Indiennes eſt horrible, car elles les portent fort longs, épars ſur leurs épaules, ſans aucune autre coeffure qu'un ruban large d'un pouce (*a*). Lorſque leurs cheveux s'éclairciſſent ou qu'ils viennent à tomber, elles les trempent dans une chaudière pleine d'une eau dans laquelle elles ont fait bouillir des herbes, & demeurent plus de deux heures dans la même postures; après cette opération leurs cheveux deviennent plus noirs & plus luiſans que des plumes de corbeau.

Le pays des Antis étant plus chaud & plus humide que les autres du Pérou, produit pluſieurs arbres qui lui ſont particuliers. Le premier de tous eſt celui que les Eſpagnols nomment *Plane*, & qui reſſemble au Palmier; cependant ſes feuilles larges & vertes ſont droites, il croît naturellement dans les pays pluvieux; ſon fruit qui reſſemble au raiſin, s'eſt trouvé quelquefois avoir trois cens grains ſur la même grappe, comme le remarque le Père *Aco*-

(*a*) Cette coutume n'eſt cependant pas générale, car les femmes des Collas ont la tête couverte à cauſe du froid de leur pays.

sta (*a*). Il naît dans une peau qui n'est ni gousse, ni écorce, & d'où on le tire avec facilité ; il est long de près d'un pied, & épais de trois doigts. Le Père *Blas Valera* dit, que les Indiens cueillent ces grapes quand elles commencent à mûrir, dans la crainte que leur pesanteur n'emporte & ne rompe l'arbre, dont le bois est fort tendre, & ne vaut rien à brûler ; ils couvrent ces fruits d'une herbe qui les fait mûrir ; séché au Soleil il peut passer pour une excellente confiture ; mais les Indiens le mangeoient crud, & le mettoient dans leurs potages ; l'on en fait aujourd'hui des conserves avec du miel & du sucre. Les plus élevés de ces arbres ont près de six pieds, & le fruit qu'on laisse mûrir sur l'arbre est plus doux que l'autre. Ils ont une autre espèce de Plane plus petite, que les Espagnols appellent *Dominigues*, parce que la peau du raisin commence par être blanche, & finit par être un peu noire. Ces fruits sont beaucoup meilleurs, mais de moitié plus petits que les premiers, & viennent en beaucoup moindre quantité. Les Espagnols ont donné le nom de Pomme de Pin, a cause de la ressemblance à un fruit, qui n'y à aucun rapport pour le goût. On ôte la gousse, &

(*a*) Liv. 4. Ch. 21.

on trouve dedans une moëlle blanche & de très-bon goût, excellente à manger, quoiqu'elle tire un peu sur l'aigre; le fruit est deux fois plus grand qu'une Pomme de Pin ordinaire.

Il y en a un autre que les Espagnols nomment *Blanc-manger*. En effet, si l'on coupe ce fruit par la moitié, l'on croit en voir deux écuelles remplies; la couleur & le goût y ont du rapport; on y trouve des pepins noirs qui ne sont pas bons à manger. Ce fruit ressemble à un petit melon, & son écorce est aussi dure que celle d'une citrouille séche. Ils ont aussi des amandes & des noix, mais qui n'ont que le rapport de la figure. Les Espagnols en arrivant dans le pays leur ont donné ces noms sans y faire beaucoup de réfléxion.

L'herbe que les Indiens nomment *Cuca*, & les Espagnols *Coca*, est une des grandes richesses du Pérou; car l'on en fait un grand commerce. Les Indiens l'estiment beaucoup, & les Espagnols ont éprouvé ses utilités en Médecine. Le Père *Blas Valera*, homme fort curieux, & qui n'a quitté le Pérou que trente ans après moi, en parle fort bien & par expérience. La Cuca, dit-il, est un arbre gros comme la vigne, elle a fort peu de branches & beaucoup de feuilles très-

déliées, longues environ comme la moitié du poulce, & larges comme le même doigt; quoiqu'elle ne ſoit pas agréable à ſentir, l'odeur cependant n'en eſt pas mauvaiſe. Les Indiens en préférent les feuilles à l'or, à l'argent & aux pierreries : auſſi ils les cultivent & les cueillent avec un ſoin extrême, ils les ſéchent au Soleil, ils en attirent l'odeur, & les mâchent ſans les avaler. (*a*) Les Manœuvres qui la tiennent dans leur bouche ont plus de force dans leur travail, & ſe ſoutiennent tout un jour ſans prendre aucune nourriture; elle préſerve de pluſieurs maladies, elle eſt très-bonne pour affermir les dents & en appaiſer les douleurs. Les Médecins l'employent en poudre, elle eſt ſpécifique pour empêcher les playes de s'envenimer, elle donne de la force aux os rompus, échauffe les corps, & guérit les vieilles bleſſures où les vers commencent à ſe mettre; elle n'a pas moins de vertus pour l'intérieur,& c'eſt à tort qu'il y a des eu gens qui ont écrit contre cet arbriſſeau : ils vouloient que lon en défendît l'uſage, parce

(*a*) Les revenus de l'Evêque, des Chanoines & de l'Egliſe Cathédrale de Cozco, proviennent pour la plûpart de la dixme de ces feuilles. Et pluſieurs Eſpagnols font des fortunes conſidérables à ce commerce.

que des Idolâtres & des Sorciers en ont offert les feuilles à leurs Idoles. Si cette raiſon étoit légitime, il faudroit tout défendre.

Cet arbuſte eſt de la hauteur d'un homme. Les Indiens le plantent & l'appuyent comme nous faiſons la vigne; mais il faut prendre garde que la racine ne ſoit double, car l'arbre ne rapporteroit rien. Ils cueillent les feuilles depuis la tige jusqu'aux rejettons, auſquels on ne peut toucher ſans faire mourir l'arbre. Cette feuille eſt abſolument ſemblable à celle de l'arboiſier, à la reſerve qu'elle eſt quatre fois plus fine; on les ſéche au Soleil, mais pas aſſez pour faire perdre leur verd, qu'ils eſtiment beaucoup, on en ôte ſeulement l'humidité, qui les feroit pourir dans les paniers dans leſquels on les tranſporte. On cueille ces feuilles quatre fois par an avec des ſoins extraordinaires: car l'arbuſte en pouſſe en grande quantité. Les Eſpagnols ont été long-tems ſans en vouloir mâcher, car ils avoient toutes les actions des Indiens en horreur; mais enfin ils s'y ſont accoutumés. La plante que les Eſpagnols nomment *Tabaco*, & les Indiens *Sayri*, eſt trop connue pour la décrire. Les effets de la Salſe-pareille ne ſont point ignorés. Mais il y a un très-

grand nombre de plantes dans le Pérou qui ſont ſi propres à la Médecine, que le Père *Blas Valera* dit, que ſi elles étoient connues, il ne ſeroit pas néceſſaire de porter des remèdes aux Indes d'aucun autre endroit. Mais loin de faire des recherches, les Eſpagnols ont oublié les propriétés que les Indiens connoiſſoient. Il ſeroit difficile de décrire toutes les herbes potagères, tant le nombre en eſt grand. Les pauvres mangent beaucoup de légumes cruds, & les herbes amères, comme les feuilles de *Cunchun*. Ils les font cuire dans deux ou trois eaux, les ſéchent au Soleil, & les gardent pour l'Hyver. Ils ramaſſent juſqu'à la mouſſe marine, & aux inſectes [k] qui

[k] M. Godin envoya du Pérou en 1737. de ces Inſectes que l'on garde dans le Cabinet d'Hiſtoire naturelle, avec cette note tirée de ſon Mémoire.

„ *Chichi* ou *Chiché*. Ce ſont de petits animaux „ que l'on ramaſſe dans la *Quebrade* de *Chi-* „ *ché* près Quito, en recevant l'eau d'un ruiſ- „ ſeau dans de petits ſacs. On les met ainſi en „ tablettes, & on les mange après les avoir ſé- „ chés ou à demi rôtis au feu. On les mêle avec „ le Piment, qu'ils appellent ici *Aji*.

„ *Muitſic*. Petit Inſecte qui ſe tient dans les „ lacs & rivières ſur des feuilles de plantes aqua- „ tiques. Celui-ci vient de la rivière de *Pégu-*
„ *ché*

viennent ſur les bords de l'eau, ils en font proviſion pour leur nourriture. [ ]

[Il ne doit point paroître ſurprenant que Garcillaſſo de la Vega ne connût pas toutes les plantes de ſon pays. Il l'avoit quitté trop jeune pour pouvoir être inſtruit, même des plus communes. D'ailleurs, il eſt arrivé dans le Pérou, depuis qu'il en eſt parti, ce qui eſt arrivé dans les autres pays; les Sciences ſe ſont perfectionnées, & les connoiſſances ſe ſont étendues par les recherches journalières, & par le commerce des Etrangers. Ceux-ci eux-mêmes conduits par leur intérêt, ou par leur curioſité, ont fait dans l'un & l'autre Continent des découvertes que leurs Ancêtres n'avoient pas ſoupçonnées. Il eſt tout naturel qu'en arrivant dans un pays tout neuf pour eux, ils ayent

„ *ché* près *Otabalo*, qui coule du lac de *San-Pablo*, & va ſe rendre dans le *Rioblanco*.

„ *Cachimala.* Autre petit poiſſon qui reſſemble à nos Chevrettes. Ils ſont verds lorſqu'on les prend, & deviennent muſc, lorſqu'on les rôtit pour les conſerver. On les tire du lac de *San Pablo* près *Otabalo*.

„ Le Muitſic & le Cachimala, avec de petits Crapaux noirs & du Mayz font toute la nourriture de plus de mille familles Indiennes qui habitent le tour du Lac de *San Pablo*.

cherché à s'inſtruire de tout ce qui s'y trouve. L'Hiſtoire naturelle y a beaucoup gagné. Quelqu'indifférens que paroiſſent les Eſpagnols pour la Botanique, ils ſont en quelque manière forcés de s'y donner, du moins en gros, en pourſuivant l'objet de leurs recherches. Outre cela, quoique maîtres de cette vaſte contrée, ils ne ſont pas les ſeuls qui y ayent eu accès. Quelques relations des voyageurs font foi qu'il y a bien d'autres plantes que celles dont parle notre Hiſtorien. Nous joindrons ici la deſcription & les propriétés de quelques-unes des plus remarquables que l'on y a trouvées, en attendant les importantes découvertes qu'en doivent rapporter les Savans que la Cour y a envoyés pour enrichir la Phiſique.

L'arbre que les Européans nomment Quinquina, & les Indiens Caſcarilla, ſe trouve ſur les montagnes de Cajanuma près de Loxa ou Loja, à environ deux cens cinquante lieues de Cozco vers le Nord. Cette ville de Loxa eſt dans un valon agréable ſur la rivière de Catamaïo, à quatre dégrés de latitude méridionale. Son ſol eſt à peu près élevé de huit cens toiſes au deſſus du niveau de la mer, ce qui fait moitié de l'élévation des montagnes des

Antis. Le climat y eſt fort doux, & les chaleurs, quoique fort grandes, n'y ſont pas exceſſives.

On diſtingue ſur ces montagnes de Cajanuma trois eſpèces de Quinquina, le blanc, le rouge, & le jaune, qui portent à la fois des feuilles, des fleurs & des fruits en toutes Saiſons. La première eſpèce ſe trouve toujours ſur le ſommet des montagnes, & jamais avec les deux autres, dont elle diffère par ſes feuilles plus rondes & plus rudes, par ſa fleur plus blanche, par ſa ſémence plus groſſe, & par ſon écorce plus cendrée & plus liſſe, qui n'eſt d'aucun uſage.

Les deux autres eſpèces, le rouge & le jaune, dont l'écorce eſt également recherchée, croiſſent ordinairement à mi-côte, & dans les endroits les plus couverts. Ces arbres ſont toujours épars & iſolés, c'eſt-à-dire, jamais pluſieurs enſemble; ils pouſſent droit, & s'élèvent au deſſus des autres arbres dont ils ſont environnés, en ſorte qu'on peut aiſément les diſtinguer de loin. Les plus gros ont environ un pied de diamètre. Ils ont la feuille liſſe, unie, d'un beau verd, arondie par le bas, terminée en pointe; longue de trois pouces, & large de deux. Leurs branches ſont terminées par

des bouquets de fleurs, qui reſſemblent par leur forme & par leur grandeur à celles des Jacintes. Chaque fleur eſt portée par un pédicule d'environ ſix lignes, & ſoutenue par un calice découpé en cinq parties. Elles ſont éxtérieurement d'un rouge ſale, & intérieurement d'un beau rouge de carmin vif & foncé au milieu, bordé d'un liſéré blanc finement dentelé en forme de ſcie. Du fond du calice s'élève à la hauteur des quartiers un piſtile blanc couronné d'un ſommet verd, fourchu & environné de cinq étamines à ſommets jaunes, qui ne ſortent point du tuyau.

La partie poſtérieure de la fleur avec la baſe du piſtile devient un fruit ou coque oblongue en forme d'olive, qui reſte renfermée dans le calice. Cette coque parvenue à ſa maturité s'ouvre, & laiſſe voir dans deux loges ſéparées par une cloiſon, beaucoup de ſemences rouſſâtres, applaties & rangées en forme d'écailles autour d'un placenta, appliqué contre la cloiſon mitoyenne. Ces ſemences reſſemblent en petit à celles de l'Orme, ſont garnies tout autour d'un feuillet membraneux, & n'ont pas demie ligne de diamètre.

Il eſt fort difficile de ſaiſir ces ſemences ſur l'arbre dans une parfaite maturité, parce

qu'elles ſe ſèchent en mûriſſant, & tombent preſqu'auſſi-tôt, enſorte qu'on ne trouve ſur les branches que du fruit noué & verd, ou des coques ſéches & vuides.

L'écorce de ces deux dernières eſpèces ne ſe diſtingue qu'en y mettant le couteau ; elle eſt parfaitement ſemblable à l'extérieur, & d'une couleur brune, qui paſſe pour la marque la plus ſûre de la bonté du Quinquina ; on demande encore qu'elle ſoit rude & caſſante. Quoique la plus rouge ſoit meilleure, on ſe ſert indifféremment de celle qui eſt un peu jaunâtre. On obſervoit dans les commencemens de ne dépouiller les arbres que dans le décours de la Lune, & du côté du Levant. Mais aujourd'hui on recueille l'écorce en tous tems, ſeulement on a ſoin de bien la faire ſécher au Soleil avant de l'embaler, afin qu'elle ne ſe moiſiſſe pas.

Les Indiens connoiſſoient l'uſage du Quinquina avant l'arrivée des Eſpagnols. Ils leur ont même caché pendant long-tems ce ſpécifique dont ils ſe ſervoient utilement pour la guériſon de leurs fiévres, en faiſant boire aux malades l'eau dans laquelle l'écorce broyée de cet arbre avoit infuſé pendant un jour. Ils diſent être redevables de cette découverte aux Lions, que quel-

ques Naturaliſtes prétendent être ſujets à une eſpèce de fiévre intermittante.

On aſſure que les gens du pays ayant remarqué que ces animaux mangeoient l'écorce du Quinquina, en uſèrent dans les fiévres d'accès auſſi communes dans cette contrée que dans toutes celles où l'on mange beaucoup de fruit, & où la chute des feuilles rend les eaux malſaines. C'eſt ainſi qu'ils reconnurent la vertu ſalutaire du Quinquina; mais ils n'en faiſoient aucun commerce; & avec qui l'auroient-ils fait? Ces peuples ne cherchoient qu'à vivre ſous un gouvernement doux & équitable, qui loin de les ſurcharger, n'étoit occupé que des moyens de les rendre heureux. Ils mépriſoient par conſéquent les choſes ſuperflues, négligeoient de faire des proviſions, dont peut-être ils n'auroient jamais beſoin, & s'inquiettoient fort peu de l'avenir.

Les arbres de Quinquina croiſſent ſur toutes les montagnes de Cajanuma, qui ſont une chaîne de longue étendue; on en trouve à Ayavaca, éloignée de trente lieues au Sud-oueſt de Loxa, à Rio-Bamba près de la ligne, & dans les montagnes de Jaën, qui ſont à plus de ſoixante lieues au Nord; mais celui de Jaën eſt décrié à Panama, parce qu'on dit qu'il n'y en a que de la

première espèce, c'est-à-dire, de celui qui a l'écorce blanchâtre. C'est pour cette raison que les Indiens qui en font aujourd'hui commerce avec les Espagnols, ont soin de de se munir d'un acte devant Notaire, pour certifier que leur écorce est véritablement de Loxa.

Le Quinquina n'est connu au Pérou que sous le nom de Corteza, ou Cascara de Loxa, ou plus ordinairement Cascarilla, écorce de Loxa, ou petite écorce. Cependant le mot *Quina* est Péruvien, & vient de *Quina-ai*, qui dans l'ancienne Langue signifie une espèce de mante ou de cape dont s'enveloppoient les naturels, & par métaphore écorce. La répétition Quina-quina signifie écorce par excellence; ou écorce des écorces; en passant en Europe on en a fait Quinquina.

Cependant ce nom Quina-quina est donné dans le pays à un autre arbre qui a de grandes propriétés, dont nous allons parler, sans entrer dans un grand détail.

Il est fort célébre, & connu dans les Provinces méridionales du Pérou, sous le nom de Quinaquina, sur-tout dans la Province de Maynas, sur les bords de Maranon, où on le nomme aussi *Tatché*. On en trouve encore, au raport de M. Frezier, *Voyage de la*

mer du Sud, dans la Province de Los-Charcas, sur les bords de la grande rivière de Misque. Il porte pour fruit une éspèce d'amande ou de féve applatie, renfermée dans une espèce de feuille double, qui contient entre l'amande & l'enveloppe extérieure un peu de baume ou gomme odorante. On en tire aussi par incision du corps de l'arbre. Les Naturels du pays forment de cette gomme des rouleaux ou masses qu'ils vendent actuellement à Potosi & à Chuquisaca ; on l'employe à faire des fumigations qu'on prétend salutaires & confortatives, & à divers autres usages de Médecine, tantôt sous la forme d'emplâtre, tantôt sous celle d'huile balsamique ; & enfin sans aucune préparation en portant ces bols à la main, & les maniant sans cesse pour aider la transpiration, fortifier les nerfs, & rendre plus libre le mouvement des jointures. [Les Turcs font précisement le même usage des pommes de Labdanum pour se garantir de la peste.] Avant la découverte de l'arbre de Loxa, ou plutôt avant qu'il fût plus connu, cet arbre balsamique, nommé de tous tems par les Naturels Quinaquina, étoit en grande réputation pour ses différentes vertus. La plus considérable est celle de son écorce, qui passoit pour un éxcellent fébrifuge. C'est

même la première qui a été apportée en Europe sous son vrai nom ; & quand on lui a substitué l'écorce de Loxa, on l'a aussi nommée Quinquina. *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de* 1738.

Le Baume du Pérou se tire par incision d'un arbre nommé dans le Bresil *Cabureiba*. On en distingue de deux espèces dans les déserts, où il croît ordinairement sans être cultivé. Elles ne diffèrent l'une de l'autre que par les couleurs plus ou moins vives du bois & de l'écorce. Cet arbre a la feuille petite comme celle du Myrthe, le bois rouge & odoriférent comme le Cèdre, l'écorce cendrée, épaisse d'un doigt, & couverte d'une pellicule rougeâtre, sous laquelle est une liqueur visqueuse & jaune, qui devient rouge & plus épaisse à mesure qu'on la garde plus long-tems ; cette liqueur est d'une odeur douce, plus agréable quand elle est vieille que quand elle est récente. On attend, pour la tirer, le tems où l'arbre entre en séve, qui est ordinairement aux mois de Février & Mars. Alors on fait une incision à l'écorce, & on reçoit ce précieux baume dans de petits vases où on le garde avec grand soin. Il est un peu échauffant, dissolvant, digestif, confortatif & vulnéraire. Celui qu'on apporte en Europe est ordinairement

ordinairement compacte & dur ; on l'amolit en l'échauffant, ou en le faisant fondre dans de l'eau-de-vie brûlée, pour le mettre en usage. L'écorce de cet arbre broyée & mise en masse, répand une fort bonne odeur. Ces arbres se trouvent plus fréquemment dans le Méxique & dans le Bresil, sur les rives de Rio-Janeyro. *Pison. Hist. nat. Bras.*

On distingue au Pérou de deux espèces de Casses. l'une, *Cassia fistula Alexandrina. C. B. Pin.* L'autre, *Cassia foliis Pseudo-Acacia.*

Cette dernière est un arbrisseau qui s'élève jusqu'à la hauteur de vingt pieds, son tronc a quatre pouces de diamètre, & se divise dès le colet en plusieurs branches. Le cœur du bois est blanc & spongieux, entouré de couches ligneuses, & revêtu d'une écorce d'un verd grisâtre. Ses feuilles sont alternes, & composées de cinq, six, ou sept paires de petites feuilles assez semblables, rangées sur une côte commune. Ces petites feuilles, qui vont en augmentant jusqu'à l'extrémité de la côte, ont de grandeur moyenne deux pouces de longueur, sur sept à huit lignes de largeur, & sont d'un verd foncé en dessus, & d'un verd blanchâtre en dessous. Les fleurs d'environ un pouce de diamètre, sont à cinq

petales d'un jaune rouſſâtre, garnies de dix étamines blanches à ſommets jaunes; le piſtile qui occuppe le centre devient une ſilique de quatre à cinq pouces, terminée en pointe fort aigue, remplie de ſemences oblongues, pointues, & un peu applaties, de couleur de caffé. Les Naturels cueillent les boutons de ces fleurs, & les confiſent au vinaigre, comme nous faiſons des capres, & pour le même uſage. *Feuillée, Voyage d'Amérique.*

L'autre eſpèce de Caſſe porte des ſiliques longues de douze à quinze pouces, cilindriques, vertes d'abord, & qui noirciſſent & ſe courbent en mûriſſant. Leur diamêtre eſt d'un pouce; leur écorce eſt ſolide, ferme, ligneuſe, & leur intérieur eſt diviſé en cellules par des cloiſons tranſverſales, remplies d'une ſubſtance viſqueuſe & amère, dans laquelle ſe trouve des noyaux ſemblables à de petites amandes. Cette ſubſtance eſt aſtringente avant ſa maturité, & laxative quand les ſiliques ſont parfaitement mûres. Les jeunes feuilles appliquées ſur les playes ſont propres à en diſſiper l'inflammation & à les guérir. *Frezier, voyage de la mer du Sud.* Il y a pluſieurs eſpèces de Caſſe au Jardin du Roi.

Le Papayer, que le Père Feuillée appelle

Papaya ramosa fructu Pyriformi, eſt un arbre qui s'élève à la hauteur de dix-huit à vingt pieds. Son tronc de huit à neuf pouces de diamètre, eſt revêtu d'une écorce griſe & raboteuſe, ſur laquelle paroiſſent les empreintes des premières feuilles. Il ſe partage en pluſieurs branches, environnées vers leur extrémité de grandes feuilles en évantail ouvert, profondément découpées en neuf parties, dont quelques unes ſe ſubdiviſent. Ces feuilles ſont aſſez ſemblables à celle de notre Platane par leur figure & par leur grandeur, & portées ſur de longs pédicules arondis, & un peu concaves en deſſus. Les fleurs ſont couleur de roſe, & diviſées en cinq parties. Les fruits qui leur ſuccédent ſont ſuſpendus à de longs pédicules, ont aſſez la figure de poires, & ſont de différentes groſſeurs, mais ordinairement de huit à neuf pouces de longueur ſur trois ou quatre d'épaiſſeur. La peau en eſt jaune de même que la chair, qui a un goût doucâtre. Le centre de ce fruit eſt occupé par pluſieurs ſemences ovales, longues de deux lignes, & épaiſſes d'une ligne & demie. Le Père Feuillée trouva ce Papayer dans un jardin de Lima; c'eſt le ſeul de cette eſpèce qu'il ait vû. Mais il ne parle point des autres eſpèces que doivent auſſi

avoir les Péruviens, puifqu'elles fe trouvent chez leurs voifins.

Le Papayer, nommé dans le Brefil *Pino-guaçu*, eft de deux efpèces : mâle & femelle ; la première ne porte que des fleurs fans fruits, & la feconde ne fructifie point fans être fecondée par la première. (Pifon paroît éloigné de la vérité, quand il affure que chaque individu porte des fleurs & des fruits, fans avoir befoin l'un de l'autre.) La différence qu'on remarque entr'elles eft que l'efpèce mâle a les feuilles moins grandes que la femelle, & qu'elle eft commune dans les forêts. L'efpèce femelle y eft plus rare, & fe cultive dans les jardins. Plus de la moitié inférieure de la tige dans l'une & l'autreefpèce eft fans feuilles, le refte en eft garni tout au tour, fans branches, & couvert d'une écorce cendrée. Les feuilles portées par un long pédicule rond, & un peu concave en deffus, font découpées profondément en fix ou fept parties ; entre ces feuilles naiffent tout au tour de la tige, fur des pédicules courts, & plus gros que ceux des feuilles, des fleurs à cinq petales recourbées, jaunes pâles, & d'une odeur qui approche de celle du Muguet. Après que les fleurs font paffées, on y voit naître des fruits ronds, qui deviennent gros comme

de petits melons, & de la même figure. Ces fruits ſont ſoutenus par des pédicules ſi courts, qu'ils ſemblent attachés au tronc, & en ſi grande quantité qu'on n'en fait pas beaucoup de cas. On les cueille avant leur maturité, & on les met dans le ſable pour les y perfectionner. La chair en eſt jaune comme celle du Melon, mais moins bonne. On y trouve enchaſſées des graines ovoides un peu rouſſes & ridées, dont l'amande a le goût du Creſſon. Le fruit ſe mange crud, mais il eſt meilleur cuit avec de la viande ou en gâteau. Il eſt légèrement laxatif, ſon ſuc pris intérieurement, & la conſerve qu'on en fait, appaiſent les maux de ventre. Si on ſéme la graine, elle produit un arbre fécond au bout d'un ou deux ans; mais ſa durée n'eſt que de quatre ou cinq, après leſquels ſa ſommité ſe corrompt, & fait périr le reſte. *G. Piſon. Hiſt. nat. Braſ.*

Les Papayers qui ont fleuri juſqu'à préſent dans les Serres chaudes du Jardin du Roi, ſont tous de l'eſpèce femelle, & n'ont point fructifié faute de mâles. On eſpère qu'il s'en trouvera dans la quantité qu'on y garde.

Le Cotonier, *Xilon arboreum flore flavo, Inſt. R. herb.* 101. eſt un arbriſſeau qui

s'élève à la hauteur de neuf à dix pieds. Son tronc gros comme la jambe, se partage d'abord en plusieurs branches, & chaque branche en plusieurs rameaux qui sortent des aisselles des feuilles. Les feuilles rangées alternativement, & soutenues sur des pédicules d'un demie pouce, sont découpées en cinq parties, dont celle du milieu est longue de quatre pouces & demi, sur deux de largeur, les suivantes ont trois pouces de longueur, & les dernières deux pouces & demi. Toutes ces découpures qui se séparent les unes des autres à un pouce & démi de distance de leur origine, sont traversées chacune par une côte, qui partant de la queue fournit plusieurs nervures; & va se terminer à leur extrémité pointue. Le dessus de ces feuilles est lisse & d'un beau verd, le dessous est un peu rude & chargé d'un duvet blanchâtre. Les pédicules des fleurs qui naissent opposés à ceux des feuilles, & d'un pouce & demi de longueur, sont terminés chacun par un calice découpé en cinq parties frangées, qui soutient une grande fleur jaune découpée jusque vers sa base en cinq parties, qui ont chacune trois pouces de longueur, sur presque autant de largeur, & marquées d'une tache rouge vers leur naissance. Au centre de

cette fleur s'élève un tuyau piramidal, chargé d'une grande quantité d'étamines jaunes. Le fruit qui succéde à cette fleur, est ovoide, verd ponctué de noir, & rempli d'un flocon de beau coton blanc, qui enveloppe plusieurs semences noires, qui ont à peu près la figure d'un petit Rein. Cet arbrisseau se trouve dans la vallée d'Ylo. On peut le voir au Jardin du Roi. *Feuillée, Voyage d'Amérique.*

Le Thé d'Amérique, *Capraria Péruviana ágerati foliis absque pediculis*, est un arbrisseau originaire du Pérou, mais qui n'y est connu que depuis 1709. Ses qualités qui sont les mêmes que celles du Thé des Indes Orientales, firent bien-tôt abandonner celui-ci aux Péruviens, pour ne se servir que de celui qu'ils avoient chez eux ; le Père Feuillée assure qu'en 1711. on n'y parloit plus dans ce Pays que du Thé de la rivière de Lima.

La racine ligneuse de cet arbrisseau, de même que les fibres, & le chevelu dont elle est chargée, est couverte d'une écorce grisâtre & fort mince. Sa tige d'environ un demi pouce d'épaisseur s'élève à la hauteur de six pieds, & se partage en plusieurs branches, qui se subdivisent en rameaux garnis de feuilles sans pédicules, rangées

alternativement, & aſſez proche les unes des autres. Les moyennes ſont longues de quinze lignes, larges de trois, & traverſées dans leur longueur d'une côte arondie en deſſous, & un peu applatie en deſſus, qui jette de côté & d'autres pluſieurs nervures paralleles entr'elles. Chaque feuille embraſſe par ſa baſe une partie de la circonférence de la branche ſur laquelle elle eſt attachée, eſt dentelée dans ſon contour, terminée en pointe, liſſe, d'un beau verd en deſſus, & un peu moins foncé en deſſous; les pédicules des fleurs, longs de trois lignes, naiſſent deux ou trois enſemble des aiſſelles des feuilles, & portent un calice découpé en cinq parties, qui ſoutient une fleur blanche, large de quatre lignes. Le piſtile en forme de poire, qui enfile le tuyau, devient, après que la fleur eſt paſſée, un fruit de deux lignes & demie de longueur, partagé intérieurement en deux capſules ſéparées par une cloiſon mitoyenne, dont chacune renferme tout au tour un rang de petite graines brunes de figure ovoide. Cet arbriſſeau ſe trouve dans les petites Iſles de la rivière de Lima, & ſe voit au Jardin du Roy.

Le Goyavier, *Guaïava. Cluſ. Hiſt.* eſt un arbre dont les feuilles oppoſées deux à deux

font assez, semblables à celles de nos Nèfliers. Sa fleur est polypetale régulière en rose, soutenue par un calice découpé en cinq quartiers. La partie postérieure du calice & de la fleur devient un fruit charnu & arrondi qui renferme plusieurs semences menues & très-solides. Ces fruits se mangent & ont un bon goût. Les semences sont astringentes. Ces arbres sont communs au Pérou, sur-tout aux environs d'Ylo. *Frezier, voyage de la mer du Sud.* Il y en a au Jardin du Roy.

Le Chérimolia, *Guanabanus Perseæ folio, flore intus albo, exterius virescente, fructu nigricante squamato, vulgò Cherimolia*, est un arbre qui n'excéde guères la hauteur de douze pieds. Ses feuilles posées alternativement sur des pédicules de quatre à cinq lignes, sont de figure ovale, terminées en pointe émoussée par les deux bouts, d'un beau verd en dessus, d'un verd clair en dessous, & traversées dans leur longueur d'une côte assez élevée qui donne beaucoup de nervures. Les moyennes feuilles sont longues de cinq à six pouces, & larges d'environ trois. Les pédicules des fleurs de la même longueur que ceux des feuilles, portent chacun un calice à trois pointes qui soutient une fleur triangulaire,

blanche en dedans, & verdâtre en dehors. Chacun des trois petales a plus d'un pouce de longueur, ſur une à deux lignes de largeur. Le fruit qui ſuccéde à cette fleur, eſt taillé comme en cœur, chargé d'enfoncemens qui ſont paroître ſa ſuperficie comme écailleuſe, & de couleur brune dans ſa maturité. Sa chair eſt blanche, ſemblable à de la bouillie, douçâtre, & mêlée de pluſieurs ſemences de couleur de caffé, longues de huit lignes, larges de quatre, & épaiſſes de deux.

On cultive cet arbre avec grand ſoin dans le Pérou, parce que les Indiens eſtiment ſon fruit le meilleur du pays, & ſi ſain qu'on en donne à manger aux malades. Mais quelque bonté que les Péruviens y trouvent, le Père Feuillée aſſure qu'une de nos poires ou de nos prunes d'Europe, vaut mieux que toutes les Cherimollos du Pérou. Les arbres de ce genre qu'on garde au Jardin du Roy, ne ſont pas de cette eſpèce.

Le *Tamarinier* eſt un arbre, dont les feuilles accompagnées de ſtipules, ſont diſpoſées comme celles de notre faux Acacia. Il a la fleur légumineuſe, irréguliére, diſpoſée en main ouverte, ſoutenue ſur un calice découpé en pluſieurs quartiers. Le piſtile

qui eſt au centre devient, après que la fleur eſt paſſée, une ſilique qui renferme trois ſemences contenues dans une moëlle ou ſubſtance pulpeuſe, qui occupe tout le reſte de la cavité. Cette ſubſtance eſt douce & un peu acide. Les fruits qui ſe nomment Tamarins, ſont déterſifs, légérement laxatifs & aſtringens. Ils calment par leur acide le trop grand mouvement des humeurs, modérent la fiévre, rafraichiſſent & déſaltèrent. On les employe en décoction ou en bols, dans les fiévres continues, & dans les dévoyemens. La décoction des feuilles eſt auſſi fort bonne pour rafraichir & déſaltérer dans les fiévres ardentes. *Frézier, voyage de la mer du Sud.* Cet arbre eſt au Jardin du Roy.

Le *Llithi* eſt un arbre qui croît naturellement dans le Chili. Son bois eſt blanc & tendre quand on le coupe verd, mais en ſéchant il devient rouge, & ſi dur qu'il ne ſeroit preſque plus poſſible de le mettre en œuvre. Son tronc, de la groſſeur d'un homme, eſt revêtu d'une écorce verdatre, qui donne en le coupant une eau de la même couleur. Ses branches ſont chargées de feuilles, rangées alternativement & fort près les unes des autres, longues de douze à quinze lignes, larges de huit à neuf, de

figure ovale, liſſes, d'un verd gai, & aſſez ſemblables à celles de notre Laureole. Ses fleurs & ſes fruits ſont moins connus que ſes mauvaiſes qualités. On prétend que ſon ombre eſt fort dangereuſe, qu'elle fait enfler prodigieuſement tout le corps de ceux qui y ſéjournent, & que le ſuc qui découle de cet arbre quand on le coupe, produit le même effet ſur les endroits de la peau où il tombe; pour ſe guérir de cette maladie, on prend d'une herbe appellée *Pellboqui*, eſpèce de Liſeron, ou Lierre terreſtre, que l'on pile avec du ſel. L'on s'en frotte, & l'enflure paſſe en deux ou trois jours ſans qu'il y paroiſſe. On ſe frotte encore avec la décoction des feuilles du Maiten. Quoiqu'il en ſoit des mauvaiſes qualités du Llithi, ſon bois eſt très-bon pour la conſtruction, & devient incorruptible, quand il a trempé dans l'eau. *Feuillée.*

Le *Maiten* eſt un arbre qui s'élève à trois ou quatre toiſes. Son bois eſt dur, rougeâtre, liant, & très-bon pour la conſtruction. Ses branches ſe ſubdiviſent en pluſieurs rameaux d'un beau verd, chargés de feuilles, tantôt alternes, tantôt oppoſées deux à deux, pointues par les deux bouts, & qui n'ont preſque point de pédicules; les plus grandes ont deux pouces de longueur

sur un de largeur, la côte qui les traverse est relevée au dessus & au dessous, & donne des deux côtés quelques nervures qui se courbent; leur contour est dentelé, & leur couleur est verd obscur en dessus, & verd clair en dessous. Elles sont assez semblables à celles de nos Amandiers. On ne connoît ni les fleurs ni les fruits de cet arbre; mais on sçait que la décoction de ses feuilles & de ses rameaux est le contre-poison du Llithi. Il ne s'agit que de s'en frotter pour faire disparoître l'enflure. Le Maiten se trouve dans le Chili. *Feuillée, voyage d'Amérique.*

Le Floripondio, *stramonio ides arboreum, oblongo & integro folio, fructu lævi, vulgò Floripondio*, est un arbre qui s'élève à la hauteur de deux toises. Son tronc est gros d'environ six pouces, droit, d'un bois blanc qui contient une assez grosse moëlle, & terminé par plusieurs branches, qui forment une belle tête arondie. Les feuilles naissent comme par bouquets, portées sur des pédicules de deux pouces, longues d'environ sept à huit pouces, larges de trois à quatre, traversées d'une côte arondie des deux côtés, d'un verd foncé en dessus, & d'un verd clair en dessous, & enfin parsemées d'un petit duvet blanchâtre. Le

pédicule des fleurs, qui naît de l'aiſſelle des feuilles, ſe termine par un calice en forme de gaine, d'où ſort une fleur en tuyau longue de ſix pouces, dont l'extrémité s'évaſe & ſe découpe en cinq lobes blancs, terminés en pointe un peu recourbée en deſſous. Chaque lobe eſt traverſé dans toute ſa longueur par trois lignes jaunes paralleles, qui produiſent un fort bel effet. La largeur de cette fleur à ſon extrémité eſt de ſix pouces. Le piſtile qui eſt au centre enfile la fleur, accompagné de cinq étamines à ſommêts blancs, & devient, quand elle eſt paſſée, un fruit ovoide long de deux pouces & demi, & épais de deux pouces un quart, couvert d'une écorce griſatre, qui renferme un corps compoſé de pluſieurs graines de figure cuboide, qui contiennent chacune une eſpèce d'amande blanche. Ce fruit coupé tranſverſalement paroît diviſé intérieurement en deux parties, dont chacune eſt ſubdiviſée en ſix loges remplies de graines.

Il n'y a en Europe aucun arbre égal en beauté au Floripondio, il n'en faut qu'un pour embaumer entiérement un jardin. Ses fleurs ſurpaſſent toutes les nôtres par leur agréable odeur. Ses feuilles ſont très adouciſſantes, émolliantes & réſolutives. Appli-

quées ſur les tumeurs, elles produiſent bientôt un bon effet. Cet arbre eſt commun dans le Royaume de Chili. *Feuillée.*

Le *Bananier*, que l'on nomme *Muſa* en Aſie & en Afrique, eſt une très-belle plante, qui vient par tout dans les pays chauds, même dans les endroits les plus arides; elle ſort d'une racine en forme d'oignon, & pouſſe ſes feuilles roulées en façon de grand cornet. Ces feuilles ont juſqu'à ſept ou huit pieds de longueur, ſur environ deux de largeur. Elles ſont d'un beau verd, liſſes comme un beau ſatin, & traverſées dans leur longueur d'une côte arondie en deſſous, & un peu concave en deſſus, épaiſſe d'un pouce & demi, ou de deux pouces à ſon origine, & qui va en diminuant inſenſiblement juſqu'à l'extrémité de la feuille haut de douze à quinze pieds. Son tronc eſt ſpongieux, & non ligneux, compoſé des pédicules des feuilles appliqués par couches les uns ſur les autres. Quand cette plante veut fleurir, elle pouſſe d'abord du milieu de ſes feuilles une branche, terminée par un corps rouge-bleu, en forme de cône, compoſé de pluſieurs feuilles roides & convéxes, couchéee par écailles les unes ſur les autres. Ces écailles poſées alternativement, toutes de la même couleur en

dehors, & d'un rouge-cramoiſi en dedans; en s'ouvrant ſucceſſivement, découvrent chacune ſept ou huit fleurs jaunes rangées circulairement & par ordre ſur la branche qui s'alonge à meſure que les écailles ſe lévent. Les fleurs qui ſe trouvent ſous les quatre ou cinq premières écailles ſont toutes femelles. Chacune eſt partagée en deux lévres, dont l'inférieure eſt fort longue, découpée à ſon extrémité en quatre parties arondies, & ſe roule en dehors; la ſupérieure eſt fort courte, ſans découpure, & en forme d'ongle. Le Piſtile qui s'éléve au centre eſt fort long, terminé par une tête arondie, & environné de ſix étamines dépourvûes de ſommets; toute cette fleur eſt portée ſur un embrion de fruit qui lui ſert de pédicule.

Les écailles ſuivantes ne renferment que des fleurs mâles, dont chacune eſt également partagée en deux lévres. L'inférieure découpée à ſon extrêmité en cinq parties aigues, eſt longue & droite; la ſupérieure de plus de moitié moins longue, eſt ſans découpure; le piſtile fort allongé, ſe termine par un ſommet arondi, compoſé de ſix mammelons, & eſt environné de ſix étamines à ſommets jaunes fort allongés. Cette fleur eſt également portée ſur un embrion,

brion; mais qui avorte. Au fond de chaque fleur mâle, ou femelle, il se trouve une manne ou liqueur mielleuse, semblable à du blanc-d'œuf, dont les fourmis sont fort friands. Quand l'écaille est tombée, & que la fleur est passée, on voit paroître un fruit verd de forme triangulaire, qui acquière la grosseur & la grandeur d'un Concombre; la même branche en porte jusqu'à quatorze ou seize de pareil volume.

Ce fruit, quoique couvert d'une écorce très-ferme, est aisé à partager en trois, & contient une chair semblable à celle de Concombre, qui se mange ou crue sans assaisonnement, ou cuite & frite au beure ou à l'huile. La branche s'alonge à mesure que les fruits grossissent, & elle continue toujours à produire des fleurs qui avortent, ou parce quelles sont mâles, ou parce que le suc nourricier est intercepté par les premiers fruits. Quand les fruits sont mûrs, on coupe la tige, parce qu'elle ne fructifie qu'une seule fois, mais on conserve la racine, qui pousse un ou deux rejettons que l'on peut transplanter. On distingue de deux espèces de Bananiers, la première en retient le nom, & ses fruits se nomment Bananes; on appelle la seconde Pacoeira, & les fruits Pacobes, ou figues Bananes. La

ſeule différence qu'on y remarque eſt que les Bananes ſont plus allongées, recourbées, & meilleures à cuire. On les met au rang des fruits des jardins, & même au rang des figues, à cauſe de quelque rapport dans le goût. Elles ſont légèrement rafraichiſſantes, très-nourriſſantes, & raniment la vigueur. L'eau qu'on tire de la tige eſt fort rafraichiſſante, & eſtimée très-bonne contre les chaleurs internes & externes. On peut auſſi en faire du vin, mais il ne ſe garde pas long-tems. Quelques-uns donnent à cette plante le nom de Figuier d'Adam, ſoit parce que les Bananes ont un peu le goût de figue, ſoit parce que venant d'Aſie, où l'on prétend qu'a été le Paradis terreſtre, la beauté & la grandeur de ſa feuille ont dû lui faire donner la préférence pour l'uſage néceſſaire au premier homme. Un des Bananiers que l'on garde au Jardin du Roy, fleurit & porta du fruit en 1741. c'eſt le premier à qui cela ſoit arrivé en France. Ce fruit devint même aſſez gros, & preſqu'à ſa maturité, quoique renfermé dans les Serres chaudes. *Frezier*, *Piſon & Margrave.*

Le *Cocotier* eſt une eſpèce de Palmier qui produit une tige droite qui s'élève fort haut. Cette tige ordinairement plus petite

par le bas que par le haut, couverte d'une écorce cendrée & comme articulée, sans aucune branches, porte en rond quinze ou vingt feuilles aîlées comme celles du Palmier, & couvertes à leur origine d'un tissu de filamens; entre les pieds de ces feuilles naissent des espèces de siliques, qui s'ouvrant d'elles-mêmes laissent voir de petits corpuscules triangulaires, qui s'épanouissent en fleurs jaunes, ausquelles succédent des fruits qui mûrissent en tous tems, gros comme des œufs de poule, suspendus à des pédicules. Ces fruits sont couverts d'une enveloppe filamenteuse, sous laquelle se trouve une noix remplie de substance liquide ou coagulée. Si l'on perce cette noix avant sa maturité, on en tire une liqueur laiteuse très-douce, agréable & diurétique, que l'on peut faire aigrir. Cette liqueur se condense à mesure que la noix mûrit, & pour lors on l'y trouve changée en amande blanche, huileuse & bonne à manger; on tire de cette espèce de noix une huile meilleure que celle d'amande, laxative, & excellente pour les maux de poitrine, & les rétentions d'urine. Cet arbre se trouve aux environs de Valparaisso, & sur-tout à Quillota, d'où l'on en transporte le fruit à Lima pour le confire. C'est une espèce bien différente du

grand Cocotier qui se trouve dans le Bresil de la hauteur de cinquante pieds, & dont le fruit est gros comme la tête. C'est de ce dernier qu'on dit qu'il fournit du bois, du fil, des vivres, de la boisson, du vinaigre, de l'huile, & de quoi couvrir les maisons. *Pison, Hist. nat. Bras.*

Les *Palmiers* que M. Frezier assure avoir vû à Cobija, près d'Atacarna, font connoître que ces arbres croissent aussi bien dans le Pérou que dans le Brésil, quoiqu'aucun autre Voyageur n'en fasse mention. Ce silence vient sans doute de ce que ces arbres se trouvent dans l'intérieur du pays, plutôt que sur les côtes.

Les Palmiers sont de plusieurs espèces; la plus commune est celle que les Indiens du Brésil appellent *Inaïa*, & les Portugais *Pindova*. C'est un grand arbre, dont on trouve des forêts entières. Sa tige fort grosse est de substance spongieuse, revêtue d'une espèce d'écorce fort épaisse, formée par les pédicules des premières feuilles, qui en tombant laissent toujours leur extrémité attachée au tronc. Au milieu est une moëlle combustible dont on fait une laissive saine & très-forte. Ses feuilles sont formées d'une côte roide, aux deux côtés de laquelle sont rangées, comme les barbes d'une

Plante du Quinquina


RPJCB

plume, de longues follicules vertes. Entre les pieds des feuilles on voit sortir des branches longues de quatre ou cinq pieds, au bout desquelles sont suspendues des grappes chargées d'une centaines de fleurs peu remarquables, qui produisent autant de fruits, chacun de la figure & de la grosseur d'une noix verte, finissant en pointe, enchassé dans un calice à découpures triangulaires, comme la pomme de Pin. Ce fruit est revêtu d'une peau brune, dure & filamenteuse, qui renferme un peu de chair insipide, au milieu de laquelle est une noix très-dure, qui contient une amande partagée à peu près comme celle de nos noix, mais plus blanche, plus dure & plus séche. Les Indiens appellent ce fruit petit Cocos. On tire de ce noyau de l'huile rafraichissante, bonne à manger, quand elle est récente, & qu'on brûle quand elle est vieille. Du sommet de l'arbre il coule en été une gomme, que l'on employe comme celle d'Arabie. La moëlle qui est au milieu du tronc, se mange avec du sel.

Les autres espèces sont le Palmier à feuilles radiées, le Palmier en évantail, &c. Il y en a dont la tige est armée de pointes si dures, que les Indiens en font les pointes

de leurs flèches ; d'autres dont ont fait du fil très-fin, très-fort, & semblable à de la soye rouge ; d'autres enfin, dont on tire par incision une liqueur bonne à boire, & dont la moëlle sert à faire de la bouillie. Toutes ces plantes ne se cultivent guères que pour l'ornement. Leurs feuilles servent à couvrir les maisons, & leurs fruits à engraisser les cochons. *Pison, Hist. nat. Bras.*

Le *Polypode* qui croît sur quelques-uns de ces arbres, fournit aux Voyageurs une eau bonne à boire. *Marcgr. Hist. nat. Bras.*

Il y a plusieurs sortes de Palmiers au Jardin du Roy, entre lesquels est le Dattier, le Chou-Palmiste, & le Latanier, ou Palmier en évantail.

Le *Sang-Dragon* est, comme le Palmier, une plante qui s'élève à la hauteur d'un arbre. Il a la tige couverte d'une écorce cendrée, sur laquelle paroissent les empreintes des premières feuilles qui sont tombées, haute sans feuilles, & ordinairement plus grosse par le haut que par le bas. Ces feuilles sont en très-grand nombre tout autour, depuis environ la moitié de la tige jusqu'à la sommité, simples, toutes plattes, finissant en pointes, & assez semblables à celles de notre Glayeul. Son fruit est à peu près comme celui du Palmier, en grappes, dont

les grains ſont de la groſſeur de nos pois. On tire par inciſion de ſon écorce un ſuc rouge, qui devient une pâte molle, qu'on forme en larme. Quand elle eſt deſſéchée, on la réduit en poudre, qui par ſa vertu aſtringente eſt ſpécifique pour les pertes de ſang, arrête le cours de ventre, déterge & conſolide les playes. On s'en ſert intérieurement & extérieurement. Il y a de fort beaux pieds de Sang-Dragon au Jardin du Roy, à qui cette deſcription convient; mais on ne ſçait pas ſi ceux que M. Frezier a vûs aux environs d'Ylo ſont de la même eſpèce: il s'en trouve de toutes différentes.

Les Cierges, *Cereus Peruvianus*, ſont des plantes de différentes eſpèces, les unes plus grandes & plus groſſes, les autres plus petites, qui croiſſent d'elles-mêmes, c'eſt-à-dire, ſans culture. Leur tige eſt compoſée de moëlle, de couches ligneuſes, & de ſubſtance ſpongieuſe, garnie d'épines fort piquantes, & rangées par paquets, ſans feuilles; à peu près groſſe par le haut comme par le bas; ronde dans les uns, canelée, triangulaire, quadrangulaire, &c. Dans les autres, droite ou grimpante, ſuivant les eſpèces. Les fleurs, toutes très-belles, ſont auſſi fort différentes par leur ſtructure, par leur couleur, & par leur odeur. Il y en

a qui ne s'épanouissent que la nuit, & n'en passent pas la durée.

Les différentes espèces de Cierges que l'on garde au Jardin du Roy, peuvent donner une idée de la multiplicité de ceux qu'on trouve dans les pays d'où on les a tirés. Les plus grands viennent du Pérou, où ils seroient d'une hauteur prodigieuse, s'ils ne se rompoient pas d'eux-mêmes. Les tronçons, ou les branches tombées à terre y reprennent racine, & forment de nouveaux arbres. On peut juger de cette multiplication si naturelle & si aisée, qu'ils sont fort incommodes dans les campagnes, où le seul moyen de les détruire est de les brûler. Il leur faut très-peu de terre pour les faire croître fort haut. Leurs fruits ressemblent à ceux de la Raquette, & peuvent se manger.

Le *Tara*, que le Père Feuillée appelle *Poinciana Spinosa*, est un arbrisseau qui s'élève à plus de deux toises. Sa tige est droite, couverte d'une écorce grise & ridée, chargée de quantité de piquants, rangés régulièrement sur sa longueur jusqu'à la naissance des branches. Ses branches qui en sont aussi garnies, mais en moindre quantité, se subdivisent en rameaux, terminés par deux côtes pareilles à celles dont ils

ſont chargés ; à chacune de ces côtes ſont attachées ſept ou huit paires de feuilles ovales, larges d'environ un pouce, longues de deux, & d'un beau verd, qui naiſſent chacune à l'aiſſelle d'un piquant. Les fleurs ſont en bouquet, & portées ſur des pédicules qui partent tous d'un rameau commun, ſorti de l'aiſſelle d'une côte feuillée : chacune de ces fleurs eſt à cinq pétales, diſpoſés en roſe, dont le diamètre eſt d'un demi-pouce, ſoutenue par un calice découpé irréguliérement en cinq parties ; le piſtile qui en occupe le centre, eſt entouré de cinq étamines blanches à ſommets rouges. Quand la fleur eſt paſſée ce piſtile devient une ſilique longue de trois pouces & demi, diviſée par des cloiſons tranſverſales en pluſieurs cellules, dont chacune renferme une ſémence arondie & amère. Les Teinturiers ſe ſervent des coſſes de cet arbriſſeau pour teindre en noir. On en fait auſſi de fort bonne encre. Le Tara ſe trouve dans la vallée de Lima. *Feuillée.*

L'Emerocale, *Emérocallis floribus purpuraſcentibus maculatis, vulgò Pelegrina*, méritoit par la beauté de ſa fleur d'avoir place dans les Jardins admirables des Incas, où un Printems perpétuel ſembloit entretenir les plantes dans toute leur beauté. Si-tôt

qu'elles commençoient à paſſer, on ſubſtituoit à leur place de nouvelles plantes formées d'or & d'argent, que l'art avoit parfaitement bien imitées. Les arbres faits de ces précieux métaux, qui formoient de longues allées, des champs entiers remplis de mayz artificiel, dont les fleurs & les épis étoient d'or, & les tiges avec les feuilles d'argent, étoient des preuves convaincantes & des richeſſes du pays, & de l'adreſſe des Indiens, & de la magnificence de leurs Souverains.

Cette plante a ſa racine en botte de navets, dont chacun eſt long de deux pouces, épais de quatre à cinq lignes, & couvert d'une écorce mince & blanchâtre, qui renferme une chair blanche, au milieu de laquelle ſe trouve un filet blanc & ligneux. La tige d'un beau verd qui s'élève droite à la hauteur de neuf à dix pouces, chargée dans ſa longueur de feuilles ſans ordres & ſans pédicules qui l'embraſſent à moitié de ſa groſſeur. Elle eſt terminée par un embrion de fruit canelé dans ſa longueur, qui porte à ſon ſommet une fleur diviſée juſque vers ſa baſe en ſix parties, dont trois, longues de deux pouces & larges de treize lignes, ont vers leur ſommet les bords repliés en dedans, & ſont terminées par une

pointe fort aiguë, d'un verd jaunâtre ; leur milieu eſt d'un beau rouge-cramoiſi, bordé d'un beau rouge couleur de roſe. Les trois autres parties qui n'ont que ſix lignes de largeur ſont plattes, pointues, jaunes, depuis leur diviſion juſque vers leur milieu, où elles deviennent de la même couleur que les premières, avec cette différence qu'elles ſont parſemées dans toute leur étendue de taches rouges bien diſtinctes. Le milieu de cette fleur eſt garni de ſix étamines de couleur de roſe, chargées de ſommets de couleur de chair. Le fruit eſt diviſé intérieurement en ſix loges remplies de ſemences. Les Eſpagnols ont donné à cette plante le nom de *Pelegrina*, qui, ſuivant le Père Feuillée, ſignifie fleur exquiſe. Elle ſe trouve ſur une montagne à une lieue au Nord de Lima.

On trouve dans le Chili, le long de la rivière qui paſſe au milieu de la ville de la Conception, une autre eſpèce d'Emérocale, que le Père Feuillée nomment *Hemerocallis floribus purpuraſcentibus, ſtriatis, vulgò Ligtu*, & que M. Frezier croit être la même plante que l'on nomme en Bretagne Guerneſiaiſe, & dans le reſte de la France Greneſienne, parce quelle nous vient tous les ans de l'iſle de Greneſay, quoiqu'elle n'en

ſoit pas originaire. Nous diſons tous les ans, parce qu'elle ne fleurit guères qu'une fois en France, ou du moins ſa fleur n'y a guères qu'une fois la même beauté. L'Emérocale du Chili ne différe de notre Grenéſienne qu'en ce que deux des ſix parties, qui compoſent ſa fleur, ſont rayées de bandes blanches ; du reſte ſes autres parties du plus beau rouge paroiſſent toutes dorées, de même qu'en celle-ci.

L'arbriſſeau que le Père Fueillée nomme *Onagra laurifolia flore amplo, pentapetalo*, s'élève droit à la hauteutr de deux toiſes. Sa tige ligneuſe eſt épaiſſe d'environ deux pouces à ſon colet, & recouverte de trois écorces, dont l'extérieure eſt griſe, la moyenne blanchâtre, & la troiſiéme tout-à-fait blanche. Le centre eſt fiſtuleux & rempli d'une moëlle verte d'environ deux lignes de diamètre. Ses feuilles longues d'environ quatre pouces & larges de quinze lignes, naiſſent ſans ordre & ſans pédicule le long de la tige. Elles ſont pointues par les deux bouts, traverſées dans leur longueur d'une côte arondie, avec des nervures obliques ; d'un verd foncé en deſſus, & d'un verd clair en deſſous. Ses fleurs, d'un pouce & demi de diamètre, ſont à cinq petales, ſoutenues ſur un calice découpé en étoile, dont

la base est un embrion à cinq faces, long d'environ demi-pouce, porté sur un pédicule qui sort toujours de l'aisselle d'une feuille. Cet embrion devient un fruit piramidal long d'un pouce, divisé intérieurement en cinq loges remplies de semences menues, ovoides, pointues, & un peu courbées. Cet arbrisseau croît le long des ruisseaux dans la plaine de Lima.

On y trouve encore une autre espèce d'Onagra, qu'on appelle femelle, toute semblable; mais plus petite en toutes ses parties, & couverte d'une écorce rouge. Les feuilles de l'une & de l'autre pilées & appliquées extérieurement, amollissent & résolvent les tumeurs invétérées, & les bubons, maladie fort commune aux Indes. *Feuillée.*

La *Grenadille* est une espèce de pomme ronde, d'environ deux pouces & demi de diamètre, couverte d'une peau jaune & rouge, fort épaisse, & remplie d'une substance visqueuse comme du blanc d'œuf, douce & agréable, dans laquelle nagent une grande quantité de petites graines noires. Ce fruit provient d'un arbrisseau grimpant, que le Père Feuillée appelle *Granadilla Pomifera Tiliæ folio*, qui ne différe des espèces connues en Europe que par ses feuilles, qui ressemblent à celles de notre Tilleul,

& par ſes fleurs, dont les couronnes frangées, qui ſont d'un beau rouge-cramoiſi ; ſe trouvent toujours coupées d'un cercle blanc qui interrompt cette couronne. Les Eſpagnols l'ont nommée Fleur de la Paſſion. Ce fruit eſt fort rafraichiſſant. On trouve cette plante dans les Jardins, & dans d'autres endroits de la vallée de Lima. *Feuillée.*

Le Coqueret, *Alkekengi, amplo flore violaceo* ; cette plante a la racine longue de cinq pouces, épaiſſe de ſix à ſept lignes, & garnie de chevelu. Elle s'élève à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa tige eſt canelée, ſes feuilles ſont dentelées, longues de ſept pouces & demi, large de cinq, d'un beau verd, & portées ſur des pédicules de trois ou quatre pouces. Les branches qui ſortent des aiſſelles des feuilles ſont terminées chacune par une fleur d'un beau violet, plus grandes que dans l'eſpèce ordinaire d'Europe, marquée au centre d'une grande étoile blanche, chargée de cinq taches violettes. Le piſtile qui s'élève du fond du calice, environné de cinq étamines à ſommets jaunes, devient, après que la fleur eſt paſſée, une fruit mou renfermée dans une veſſie, qui a ſervi de calice à la fleur. Quatre ou cinq de ces fruits écraſés dans de

l'eau ou du vin blanc, ſont un excellent remède pour la retention d'urine, & ſoulagent ceux qui ſont attaqués de la gravelle. *Feuillée.*

La plante que M. Frezier nomme d'après le Pere Feuillée, *Melongena laurifolia; fructu turbinato, variegato*, s'élève à la hauteur de deux pieds & demi, & produit pluſieurs branches garnies de feuilles alternes de ſix pouces de longueur, ſans compter le pédicule long de deux pouces, & pointues par les deux bouts. La fleur eſt blanche, chargée d'une étoile violette; & du reſte ſemblable à celle de nos Melongènes ordinaires. Les étamines ſont jaunes, & le piſtile devient un fruit de cinq pouces de longueur, ſur trois pouces d'épaiſſeur, couvert d'une peau jaune, rayée de rouge-cramoiſi, & rempli d'une chair ſemblable à celle de nos melons, & de même goût. Elle eſt piquée vers ſon centre de pluſieurs petites graines lenticulaires. Ces fruits ſont rafraichiſſans, mais la quantité en eſt fiévreuſe. On cultive ſoigneuſement cette plante dans les Jardins de Lima, où l'on appelle ſon fruit, Pepo.

Bidens Mercurialis folio, flore radiato. Cette plante qui s'élève d'environ deux pieds, a la tige droite, canelée, liſſe, d'un

verd gai, garnie de feuilles opposées deux à deux, d'un beau verd, minces, rudes, longues d'environ deux pouces & demi, larges de six lignes, traversées dans leur longueur d une côte au milieu de deux nervures en arc, & soutenues sur des pédicules de neuf lignes; le contour de ces feuilles est ondé, & leurs deux bouts sont terminés en pointes. Les branches qui ont leur origine aux aisselles des feuilles, sont terminées par six feuilles disposées en croix, deux desquelles sont grandes, & forment deux côtés opposés, les quatre autres sont petites, & forment les deux autres côtés; du centre de cette croix s'élèvent les pédicules des fleurs, chargés à leur sommet de chacun un calice qui soutient une petite fleur radiée. Le disque de cette fleur est bordé de cinq demi fleurons blancs, légèrement découpés en trois parties, & rempli de fleurons jaunes, portée chacun sur un embrion de graine. Les Indiens du Pérou font grand cas de cette plante, qu'ils appellent *Paica-Jullo*. Si-tôt qu'ils ont quelques maux dans la bouche, ils en mâchent les feuilles, & sont assurés d'être soulagés & entiérement guéris.

On trouve dans les endroits humides aux environs de Lima une espèce de Mauve, que

que les Indiens appellent ordinairement *Apcoacha*, & que le Père Feuillée nomme *Malva lutea calice simplici, obtuso Carpini folio, pediculis florum prælongis.* La racine en est ligneuse & épaisse de deux pouces; la tige, qui se partage en branches dès le colet, s'élève à la hauteur de six pieds, & pousse à distances inégales des feuilles longues de deux pouces & demi, terminées en pointes émoussées. Les fleurs portées sur des pédicules de deux pouces & demi, & soutenues par des calices, ne diffèrent guères des nôtres; mais la décoction de cette plante est meilleure pour les maux d'estomac. On l'applique aussi extérieurement sur les tumeurs pour aider la suppuration.

Solanum amplissimo, angulo so, hirsutoque folio, fructu aureo maximo. Cette Morelle s'élève à la hauteur d'une toise. Ses feuilles sont taillées à peu près comme celles de la Jusquiame à fleurs blanches; mais elles ont plus d'un pied de longueur, sur autant de largeur. Elles sont drapées des deux côtés sans être épineuses. Les fleurs blanches en dedans & violettes en dehors, s'évasent d'environ un pouce trois quarts, & sont chargées de cinq étamines à sommets jaunes. Le fruit est une pomme jaune, do-

rée, parfaitement ronde de deux pouces de diamètre. On l'appelle à Lima Orange de Quito, parce que ce fruit a la figure & le goût d'orange, & qu'il a été apporté de Quito. On cultive cette plante dans les Jardins.

On cultive aux environs de la Conception dans le Chili, des campagnes entiéres d'une eſpèce de Fraiſier, différent du nôtre par ſes feuilles plus arondies, plus charnues & fort velues, ſon fruit eſt ordinairement gros comme une noix, & quelquefois comme un œuf de poule. Il eſt moins coloré & moins délicat au goût que nos Fraiſes de bois. *Frezier, voyage de la mer du Sud.* Il y en a au Jardin du Roy.

Le *Mechoacan*, que les Indiens nomment *Jonqui*, ſe trouve auprès d'Arica, & en pluſieurs autres endroits du Pérou. Cette plante a la tige laiteuſe, rampante, grimpante, & garnie de feuilles alternes taillées en cœur, de verd foncé, & ſoutenues ſur des pédicules d'un pouce. Sa fleur eſt ſemblable à celle du Liſeron, blanche mêlée d'incarnat en dehors, & de pourpre en dedans. Sa ſemence eſt de la groſſeur d'un pois, de figure triangulaire, & de couleur brune. Sa racine fort groſſe, longue d'un pied, blanche en dedans, cendrée en de-

hors, eſt remplie d'un ſuc réſineux, dont on ſe ſert avec ſuccès pour purger & évacuer la bile : on en fait un ſyrop excellent pour l'hidropiſie. *Marcgr.*

Il y a dans les montagnes auprès de la Paz une eſpèce de mouſſe, appellée par les gens du pays *Hiareta*, dont la fumée, quand on la brûle, eſt capable d'aveugler. On tire de cette même mouſſe une gomme excellente pour certaines maladies. *Frezier.*

Outre les Plantes dont a fait mention, l'on trouve, au raport de M. Frezier, dans les montagnes d'Arica, le Jalap, la Squine eſpèce de Salſpareille ; aux environs d'Ylo, des Oliviers, des Orangers, des Citronniers, des Figuiers, de la Salſepareille, de la Rhubarbe, & en d'autres endroits des Vignes, qui ont fort bien réuſſi ; en pluſieurs cantons du Pérou, des Bignonia, des Santolina, de la Senſitive, du Tabac, des Cannes de Sucre, de la petite Centaurée, des Immortelles, l'herbe nommée Pito-Réal, dont ont dit qu'étant réduite en poudre elle a la vertu de diſſoudre le fer & l'acier ; & enfin quantité d'autres arbres & plantes, dont on s'attend que les nouveaux Argaunautes augmenteront les Collections du Jardin du Roy, & les Mémoires de l'Académie.]

CHAPITRE XXIX.

Des Bestiaux.

LE Père *Blas Valera* dit, que le bétail du Pérou est si doux, que les enfans en font ce qu'ils veulent; il y en a du grand & du petit. Les *Huanacus* Privés [m] sont de différens poils, & les sauvages sont tous baybrun; ces animaux sont de la hauteur des Cerfs, & ressemblent aux Chameaux,

[m] On les nomme *Llamas*, terme générique qui signifie Bête, ou Bête de charge, à Arica, sous le dix-huitiéme dégré trente minute de latitude méridionale, & sur toute cette côte où l'on s'en sert principalement à voiturer la guara ou fiente d'oiseaux de mer, pour engraisser les terres. Ils ont la tête petite à proportion du corps, un peu ressemblante à celles du cheval & du mouton, la lèvre supérieure fendue comme le liévre; de sorte qu'ils peuvent cracher à dix pas loin; ce qu'ils font très-adroitement au visage de ceux qui les maltraitent: ce crachat fait une espèce de brulure sur la peau. Ils ne marchent que le jour, & fort lentement; mangent peu, & ne boivent jamais. Leur nourriture est l'herbe Jcho, semblable à notre petit jonc, avec une pointe piquante. *Frezier.*

excepté qu'ils n'ont point de bosse ; leur col est long & poli, & leur peau est dure : Les Indiens la préparoient avec du suif pour l'adoucir, & en faisoient les semelles de leurs souliers, mais comme il n'étoit point corroyé, ils se déchaussoient en tems de pluye. Les Espagnols en font d'aussi beaux harnois de cheval que ceux qui viennent de Barbarie. Ils employent ces animaux, comme faisoient les Indiens pour le transport de leurs marchandises. Leur voyage le plus ordinaire est depuis Cozco jusqu'à Potochi, d'où l'on compte environ deux cens lieues. De mon tems il y avoit à Cozco plus de deux mille de ces animaux qui voyageoient sans cesse ; leur charge est de deux cens livres & leur journée de trois lieues, car ils vont lentement, & si on les fait aller plus vîte que leur pas ordinaire, ils se lassent aussi-tôt & se laissent tomber, sans qu'il soit possible de les faire relever, même en leur ôtant leur charge, de façon qu'on les écorche sur la place ; la nature ne leur ayant rien donné pour se défendre, quand on approche pour les relever, ils vomissent au visage (*a*). Tous différens qu'ils

(*a*) En 1544. & 45. du tems du Vice-Roi *Blasco Nunnez-Vela*, parmi les fléaux dont le Pérou fut affligé, il prit à ces animaux une galle contagieuse,

ſont des Moutons, les Eſpagnols leur ont donné ce nom. Quand ces animaux marchent en portant des marchandiſes, ils vont par troupes, & l'on en laiſſe toujours quarante ou cinquante à vuide, afin de les charger d'abord qu'on s'apperçoit qu'il y en a quelques uns de fatigués. La chair de cet animal eſt parfaite : car elle eſt ſaine & de bon goût ; les Médecins l'ordonnent aux malades préférablement à de la volaille, & ſur-tout celle des jeunes de quatre ou cinq mois.

Quoique ces animaux ſoient en grand nombre, il n'en coûte preſque rien à leurs maîtres pour leur nourriture, ou pour l'entretien de leurs équipages ; car après leur journée, on leur ôte leur charge pour les laiſſer paître dans la campagne, ils aiment

tagieuſe, maladie dont ils n'avoient jamais été attaqués ; ce mal emporta les deux tiers du bétail. Cette maladie ſe communiqua des domeſtiques aux ſauvages ; il eſt vrai qu'il n'en périt pas un auſſi grand nombre de ceux-ci, parce qu'ils ſont dans un climât froid. Les Renards mêmes en furent attaqués. Il n'y eut de préſervé que les Cerfs & les Dains. Après bien des remèdes, l'on ne trouva de ſoulagement pour ces animaux qu'en frotant les parties malades avec du ſeindoux. Auſſi depuis ce tems-là les Indiens font-ils grand cas des Cochons.

fort la cara ; il n'eſt pas néceſſaire de les ferrer, car ils ont le pied fourchu, ni de les bâter, parce qu'ils ont ſuffiſamment de laine pour n'être pas incommodés de leur charge, que le Voiturier prend ſoin de mettre ſans qu'elle touche l'épine du dos, ce qui les feroit mourir. Ces fardeaux ne ſont point attachés avec des cordes, dans la crainte de les bleſſer ; mais ils ſont placés en équilibre, & l'on a pluſieurs Indiens pour les charger. Les Marchands qui les conduiſent campent ſous des tentes ſans entrer dans les villes, pour laiſſer pâturer ces animaux. Ils ſont quatre mois entiers pour faire le voyage de Cozco à Potochi, deux pour aller & deux pour revenir, ſans compter le ſéjour qu'ils font pour débiter leurs marchandiſes. Les plus chers de ces Moutons ſe vendent à Cozco dix huit ducats, & les ordinaires douze ou treize. Les principales marchandiſes qu'ils emportent de cette ville, c'eſt l'herbe *Cuca*, & des habillemens pour les Indiens. Les Eſpagnols & les Indiens qui revenoient de ce voyage chargés d'argent, couchoient dans les campagnes ſans aucune précaution, car il n'y avoit ni voleurs, ni aſſaſſins. Cette même ſûreté ſe trouvoit dans le commerce, la parole ſuffiſoit, & jamais on n'y man-

quoit. Souvent même des Eſpagnols ont joué & perdu des ſommes qui leur étoient dûes par des perſonnes fort éloignées, ils ſe contentoient ſeulement de dire à ceux qui les avoient gagnées : Vous direz à un tel qu'il vous paye ce qu'il me doit, & que vous m'avez gagné, ce qui s'exécutoit fidèlement. L'âge d'or n'étoit pas plus pur à cet égard. L'on m'aſſure que la même fidélité ſe pratique encore aujourd'hui. Le commerce du pays ne dérogeant point (les ſeules étoffes d'Eſpagne devant être vendues dans les boutiques) beaucoup de Gentilshommes faiſoient le commerce de Potochi; ils ſe mettoient pluſieurs, & les moutons allant trop lentement, ils chaſſoient le long du chemin, & ſe divertiſſoient.

Le menu bétail, qu'ils appellent *Pacollama*, n'eſt pas à beaucoup près tant eſtimé ; car il n'eſt propre à aucun ſervice, & la chair n'en eſt pas ſi bonne, mais leur laine eſt très-longue & très-fine ; ils l'employoient pour s'habiller, & la teinture dont ils ſe ſervent, eſt excellente : les Indiens ne font aucun uſage du lait de ces animaux. Il eſt vrai qu'ils n'en ont que ce qu'il en faut pour la nourriture de leurs petits : l'on ne voyoit de mon tems au Pérou que du fromage de Mallorque que l'on eſ-

timoit beaucoup. Les Indiens n'avoient point toutes les eſpèces de Chiens que nous avons en Europe ; ils en avoient ſeulement de grands & de petits qu'ils nommoient *Alco*.

CHAPITRE XXX.

Des Animaux ſauvages.

AVANT l'arrivée des Eſpagnols les Indiens du Pérou ne connoiſſoient d'animaux domeſtiques que les *Paco*, & les *Huanacus*. Mais ils tiroient parti des ſauvages qui étoient en plus grand nombre par les grandes chaſſes que j'ai rapportées. La chair des Huanacus ſauvages eſt bonne ; mais cependant elle eſt inférieure à celle des domeſtiques. Les mâles font toujours le guet ſur les hauteurs, pendant que les femelles paiſſent dans les fonds ; & lorſqu'ils découvrent quelqu'un, ils hanniſſent comme des chevaux, pour les avertir de ſe retirer, & quand on les pourſuit, ils font paſſer leurs femelles, & demeurent à l'arriére garde. Leur laine eſt courte & fort rude ; les Indiens en prenoient beaucoup avec

des Levriers. Les Pacos plus petits que les autres, ressemblent aux Vicunnas sauvages, & sont fort délicats. Ils ont peu de chair & beaucoup de laine extrêmement fine;cet animal sert de plusieurs façons à la médecine, aussi bien que beaucoup d'autres animaux de ce pays, comme le rematque le Pere *Acosta* (*a*).

Les Vicunnas sont plus hautes que les Chévres ; elles sont fauves & si légères à la course, qu'il n'y a pas de Levriers qui les puissent atteindre, quand on ne fait pas des enceintes pour les prendre ou les tirer. Elles paissent ordinairement sur le haut des montagnes auprès des neiges, & la chair n'en est pas si bonne que celle des Huanacus. Les Cerfs du Pérou sont beaucoup plus petits que ceux d'Espagne. Il y en avoit une si grande quantité du tems des Rois Incas, qu'ils entroient dans les villes. On y voit des Chamois & des Chevreuils qui fournissent le bézouard, remède dont on ne parloit pas de mon tems. Il y a aussi deux ou trois espèces de Loups-cerviers, & beaucoup de Renards, plus petits que ceux d'Espagne, parmi lesquels il faut remarquer ceux qui rendent une odeur insupportable :

(*a*) Il a écrit généralement de tout le nouveau monde.

Ils entrent les nuits dans les villes, & quelque fermées que ſoient les fenêtres, on les ſent;de plus de cent pas;heureuſement que le nombre en eſt petit: car ils empuantiroient le monde entier. Il y a des Lapins champêtres & domeſtiques, qui différent en couleur & en goût, & ne reſſemblent en rien à ceux d'Eſpagne (*a*). Les Indiens font grands cas des Lapins que les Eſpagnols leur ont apportés d'Europe. L'on trouve encore une autre ſorte de Lapins, fort différens de tous ceux-ci: car ils ont la queue longue comme celle d'un Chat, ils demeurent ſur la neige & dans les glaces, où les Indiens vont chaſſer. Du tems des Rois Incas, ils ſe ſervoient du poil de ces animaux pour varier les couleurs de leur plus fine laine; ils ſont gris de ſouris, & le poil en eſt fort doux: auſſi ne le mêloient-ils que dans les belles étoffes.

Il y a des Lions dans le Pérou, mais ils ne ſont pas ſi grands, ni ſi méchans que ceux d'Affrique [n]. Les Ours y ſont rares;

(*a*) On en compte de ſix eſpèces différentes.

[n] Il ſe trouve ſur la côte de Cobija des Lions dont la tête tient du Loup & du Tigre; mais ils ont la queue plus petite que ceux d'Affrique. Ils fuyent les hommes, & ne font de mal qu'aux troupeaux. *Frezier.*

car les Incas les détruisoient dans les chasses générales. Pour des Tigres il n'y en a que dans les Antis, & ils sont très-méchans [o]. Dans les mêmes endroits l'on trouve beaucoup de reptiles inconnus dans le reste du Pérou. L'on y voit ces grandes Couleuvres grosses comme la cuisse, & longues de vingt-cinq à trente pieds, [p] & d'autres plus petites, & plus dangereuses que les Vipéres [q]. Il y a aussi dans les Antis d'autres animaux qui ressemblent à des Vaches, & qui sont de la grosseur d'une petite Génisse. Ils n'ont point de cornes; leur peau est fort estimée, car on la croit plus dure que celles des Buffles. On y trouve encore des Javaris, qui sont une espèce de Sangliers [r]. Il y a beaucoup de Guenons &

[o] Parmi les différentes espèces de Tigres qui se rencontrent dans ces montagnes, il y en a que les Indiens trouvent bons à manger. *Frezier.*

[p] On dit qu'elles dévorent des Chevreuils entiers, du reste elles ne sont pas venimeuses. *Frezier.*

[q] On ne sera peut-être pas faché de touver à la fin de ce Chapitre une description des Reptiles les plus remarquables qui ont été rencontrés dans ces montagnes, & dans quelques Provinces dépendantes du Pérou.

[r] Ils diffèrent de ceux d'Europe, en ce qu'ils sont

de Singes de différente taille, & de différentes eſpèces; les uns ſans queues, les autres avec des queues; quand la largeur d'une rivière les empêche de la paſſer, ils ſe tiennent embraſſés, & s'élançant tous à la fois, ils font un pont qui ſert au reſte de la troupe. Ils portent leurs petits dans leurs bras, juſqu'à ce qu'ils puiſſent marcher tous ſeuls; & comme ils s'entendent par leurs cris, comme font, je crois, tous les animaux de la même eſpèce; les Indiens croyent qu'ils ne veulent pas parler dans la crainte que les Eſpagnols ne leur faſſent tirer de l'or & de l'argent des mines [ ].

[Ce que dit *Garcillaſſo* des grandes Couleuvres, & d'autres plus petites; mais plus dangereuſes que les Vipères; fait ſoupçonner que l'on trouve les mêmes eſpèces de Reptiles dans les contrées Occidentales de l'Amerique, que dans les Orientales. Il eſt

ſont plus petits & ſans queue, qu'ils portent la hure moins allongée, & les ſoyes plus courtes; & qu'ils ont ſur le dos une eſpèce de nombril, ou de Mammelon formé par le concours de pluſieurs vaiſſeaux. Il en diſtile continuellement une liqueur viſqueuſe & blanche comme du lait. Du reſte, ces animaux ſont aſſez ſemblables à nos Sangliers, mais leur chair eſt bien plus délicate & de meilleur goût. *Marcgr.*

vrai-ſemblable que la nature ſi uniforme en tout, ne change pas ſenſiblement d'un pays à un autre qui lui confine, du moins en partie. Si les Voyageurs du Pérou n'en font pas mention, c'eſt qu'ils n'ont point pénétré dans l'intérieur de ce Royaume. Le témoignage d'un homme né dans le ſein de ce vaſte Pays, doit l'emporter ſur le ſilence de pluſieurs Etrangers, qui n'ont fait que toucher les côtes.

D'ailleurs, une queue du Serpent à ſonette, que M. Godin envoya en 1737. du Pérou au Cabinet d'Hiſtoire naturelle du Jardin du Roy, eſt encore une preuve qu'il y a d'autres Serpens que les grandes Couleuvres.

Sur ces aſſurances l'on ne fait point difficulté d'attribuer au Pérou les mêmes Reptiles qui ſe trouvent dans le Bréſil, ſans pourtant s'en rendre garant. Que ceci ſerve ſeulement d'avertiſſement aux Voyageurs du nouveau monde, de ſe tenir ſur leurs gardes. Les eſpèces de ces Reptiles les plus remarquables ſont:

Le Serpent à ſonette, nommé par les Eſpagnols *Caſcavela* & *Tangedor*, qui ſe tient dans les déſerts, & quelquefois ſur les chemins. Il eſt ordinairement de la groſſeur du bras, & long d'environ cinq

pieds. Il a la langue fourchue, les dents longues & aigues. Sa peau eſt couverte de petites écailles rouſſatres ſur le dos, qui deviennent un peu plus grandes & d'un jaune pâle ſous le ventre. Sa queue ſe termine par une ſuite d'anneaux plus larges & plus éminents que les vertébres qui les précédent, bien diſtinct entr'eux, couverte d'une membrane ſéche, & mobiles les uns ſur les autres dans leur articulation. Ces anneaux & la membrane ſéche dont ils ſont revêtus, étant vuides en dedans, font comme un bruit de grelots au moindre mouvement de l'animal : c'eſt pour cette raiſon qu'on appelle cette partie, la ſonette. On prétend qu'elle croît tous les ans d'un anneau ; de façon que la ſonette d'un Serpent de dix ans eſt compoſée de dix anneaux, longue d'environ trois pouces, & large d'un pouce & quelques lignes. Ce Reptile eſt d'une viteſſe incroyable, ſur-tout dans les endroits pierreux. Sa morſure eſt extrêmement dangereuſe : il faut dans ce cas lier la partie offenſée au deſſus de la playe, ſi cela eſt poſſible, pour arrêter, ou du moins retarder le progrès du venin, ouvrir la bleſſure, & exciter les ſueurs en uſant des remédes convenables. Piſon aſſure que le plus ſouverain & le plus général contre

la morſure de tous les Serpens, eſt d'écraſer la tête de l'animal & de l'appliquer dans l'inſtant ſur la playe, en couvrant les parties voiſines de feuilles de tabac vertes, & un peu macérés au feu.

Le *Curucucu* eſt long de dix à douze pieds, de couleur cendrée avec des taches noires, diſpoſées en cercles concentriques ſur le dos, & jaune ſous le ventre. Il a la tête plus ſerrée, & les dents plus longues que les autres Serpens. Il eſt très-vénimeux & redoutable. Cependant les Indiens en mangent la chair. Il ne fait aucun mal, ſi on ne l'irrite; mais quand il eſt attaqué, il arrondit tout ſon corps, & s'élance ſur ſon ennemi : le venin de ſa morſure eſt ſi violent qu'il cauſe en moins de vingt quatre heures des vertiges, des tremblemens, des tranchées, la fiévre ardente, la ſueur froide, & enfin la mort. Ses effets ſont tout différens de ceux des autres eſpèces de venins, puiſque ceux-ci n'agiſſent qu'en coagulant le ſang, au lieu que celui du Curucucu le fait tellement bouillir dans les veines, qu'il le chaſſe vers les extrémités, & l'oblige à ſortir par le nez, par les yeux, par les oreilles, & même ſous les ongles. *Piſon, hiſt. nat. Braſ.*

Le *Curucu-Tinga* a le corps long d'environ

ron vingt pieds, gros à proportion, couvert d'écailles, agréablement panaché de noir & de blanc, & terminé par une queue pointue comme une allêne; ſa gueule extrêmement redoutable, eſt garnie de deux rangs de dents recourbées à chaque machoire. *Piſon.*

Le *Boiçuaiba*, long d'environ vingt pieds, ſans taches, noir dans la moitié antérieure de ſon corps, & jaunâtre dans le reſte, fait une guerre perpétuelle aux autres Serpens, & les dévore, ſur-tout le Serpent à ſonette: il n'en contracte pour cela aucun venin dans ſa chair; puiſque les Indiens le mangent ſans crainte. *Piſon.*

Les autres Vipères ſont de différentes eſpèces, grandeurs & couleurs; il y en a de toutes vertes, de cendrées, de rouſſâtres, avec des taches, & des rayes rouges depuis la tête juſqu'à la queue; mais toutes très-vénimeuſes. On mange leur chair, qui a la même vertu qu'en Europe: mais les maux qu'elles font, ſurpaſſent de beaucoup les avantages qu'on peut en retirer. *Piſon.*

L'*Amphiſbène* en eſt une eſpèce, ainſi nommée, parce qu'on a bien de la peine à diſtinguer ſa tête de ſa queue. Ses yeux ſont comme de petits trous d'aiguille. Son corps eſt tout blanc, & paroît tranſparent,

Elle rampe & s'élance en arrière comme en avant. *Pison.*

On voit des peaux bien conservées de plusieurs de ces Serpens dans le Cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roy. Ce Trésor qui n'est point assez connu du public, renferme une abondance rare des productions de la nature en tous genres, & rassemblées avec un soin & des peines infinies de toutes les parties du monde. Si ces richesses annoncent la grandeur de leur auguste Maître, l'attention suivie à les augmenter, l'ordre & l'élégance qui régnent dans l'arrangement, ne font pas moins admirer le goût exquis de leur illustre & zélé Protecteur, & l'exactitude éclairée de celui à qui elles sont confiées.

CHAPITRE XXXI.

Des Oiseaux terrestres & aquatiques.

LEs Indiens n'ont d'autres oiseaux domestiques qu'une espèce d'Oye. Les Espagnols leur ont donné ce nom; car ils leur ressemblent en effet; mais ils sont plus petits que ceux d'Europe. La quantité d'oi-

ſeaux que l'on voit dans ce pays eſt ſi grande que je n'en pourrai pas rapporter la quatriéme partie. Les Aigles ſont plus petites que celles d'Eſpagne. Leurs Faucons reſſemblent aux nôtres ; mais il y a d'autres oiſeaux de proye, qui n'ont pas le moindre rapport avec eux. On en a apporté en Europe de la plus petite, & l'on en fait grand cas. L'on peut mettre le Cuntur au rang de ces oiſeaux de proye : les Eſpagnols le nomment Condor. Ceux qui les ont meſurés ont trouvé ſeize pieds de la pointe d'une aîle à l'autre ; ils n'ont point de ſerres, & leurs pieds reſſemblent à ceux des poules ; il ſemble que la nature les en ait privés pour les rendre moins redoutables : mais en récompenſe ils ont le bec ſi fort & ſi dur qu'ils percent aiſément le cuir des bœufs ; deux de ces oiſeaux attaquent une Vache ou un Taureau, & ils en viennent à bout ; ils ont même attaqué de jeunes garçons de dix à douze ans dont ils ont fait leur proye : leur plumage eſt ſemblable à celui des Pies, mais par bonheur ils ſont rares, car ils détruiroient tout le bétail : ils ont une crête ſur le front faite comme une raſoir, & différente de celle du Coq, en ce qu'elle n'eſt point dentelée ; leur vol au reſte eſt effroyable, & quand ils fondent à terre, ils

étourdissent par leur grand bruit [t]. Je renvoye le Lecteur aux curiosités que rapporte le Père *Acosta*, qui décrit le plus petit des oiseaux du Pérou, après avoir parlé du Cuntur. Les Espagnols le nomment Tomincios, & les Indiens Quenti. Il est d'un bleu doré comme le col du Paon, il se nourrit comme les Abeilles, car il suce le miel des fleurs avec son bec qui est assez long; il est si petit que le même Auteur a raison de dire, qu'en le voyant voler on le prend pour un papillon ou pour une abeille, quoiqu'en effet ce soit un oiseau [u]. Il y

[t] Ces oiseaux habitent ordinairement dans les montagnes, où ils trouvent de quoi se nourrir. Ils ne descendent dans la plaine & sur le rivage que dans les tems de pluye & de froid, quand la faim & la rigueur de la saison les forcent à aller chercher la chaleur & la nourriture. Ils y vivent de quelques gros poissons que la tempête jette assez souvent sur les côtes; mais ils y viennent le soir & s'en retournent le matin. *Feuillée.*

[u] On en compte de huit ou neuf espèces, suivant les Relations de Pison & de Marcgr. & on leur donne différens noms, suivant les différens pays; quelques-uns les appellent Rayons du Soleil; d'autres, Oiseaux-Mouches; d'autres, petit Colibri, &c. Ils ont depuis la tête jusqu'à la queue une variété de toutes couleurs si admirable,

en a qui tiennent un milieu entre ces deux eſpèces, les Indiens les appellent Suntuyu, & les Eſpagnols des Poules bâtardes, elles ſont abſolument noires, & ſi carnaſſières, que quand elles trouvent une charogne elles ſe rempliſſent ſi fort, que toutes légères qu'elles ſont, elles ne peuvent plus vo-

ble, qu'on employe leurs plumes à faire des tapiſſeries & même des tableaux, qui ſurpaſſent par leur éclat les plus belles peintures. Ces oiſeaux ont le bec plus long ou plus court, droit, ou un peu courbé, ſelon les différentes eſpèces; la langue fourchue, groſſe comme un brin de ſoye; les yeux petits & noirs: leur vol eſt ſi précipité, & le mouvement de leurs aîles ſi rapide, qu'ils ſont preſqu'inviſibles. Ils ſe ſoutiennent long-tems en l'air comme immobiles. On les trouve ordinairement dans les forêts, ſur-tout le matin à recueillir la roſée ou le miel ſur les fleurs, particuliérement ſur celles du Gui. Comme ils n'ont point d'autre nourriture, on ne ſçauroit les élever en cage. Ils font leurs nids de coton ſur des branches d'arbres, & y dépoſent deux œufs blancs gros comme des pois. La durée de leur vie, ou du moins de leur vie apparente ne paſſe pas celle des fleurs. Quand ils n'en trouvent plus, ils s'attachent par le bec à une écorce d'arbre, & y reſtent ſuſpendus, morts ou endormis jusqu'aux nouvelles fleurs: c'eſt apparemment cet état de mort, ſemblable à celui des chenilles, transformées en cryſalide, qui a fait croire à certains Naturaliſtes que l'Oiſeau-Mouche avoit la même origine que les Papillons.

ler ; quand on les pourſuit en cet état, elles courent à pieds en étendant les aîles, & vomiſſent ce qu'elles ont mangé pour devenir plus légères. Cette opération eſt aſſez plaiſante à voir, il ſeroit même très-aiſé de les prendre ; mais elles ne ſont bonnes qu'à nétoyer les ruës. Le Père *Acoſta* dit, que c'eſt une eſpèce de Corbeau. Il y a des oiſeaux de mer qui leur reſſemblent aſſez, que les Eſpagnols nomment Alcatrazes, ils ſont plus petits que les Milans, & ne vivent que de poiſſon, voici comment ils le pêchent : Le matin & le ſoir, tems auquel le poiſſon ſaute ſur l'eau, ils ſe mettent pluſieurs enſemble, & s'élèvent en l'air les uns ſur les autres ; ainſi joints & les aîles ſerrées, ils fondent dans l'eau, ou par ce moyen ils entrent bien avant & prennent le poiſſon ; quelquefois ils y demeurent ſi long-tems, qu'on les croiroit noyés ; mais ils reviennent avec le poiſſon au bec, qu'ils mangent en l'air. C'eſt une choſe agréable que de voir cette eſpèce de Hérons, dont les uns ſe laiſſent tomber, les autres tombés à demi reprendre leur vol, enfin aller & venir comme les Forgerons frappent ſur l'enclume. Il y a une ſi grande quantité d'Oiſeaux de mer, qu'il eſt impoſſible de les compter. J'en ai vû ſur la mer du Sud de ſi

grandes troupes, qu'elles contenoient l'espace de deux lieues, sans que la vûe passât au travers tant ils étoient serrés, & rien n'est plus amusant que de les voir prendre leur vol, se reposer dans l'eau, ou bien en sortir en foule. Je n'ai point assez consideré les Oiseaux des Riviéres & des Lacs du Pérou; mais le nombre en est excessif [x]. Ils ont des espèces de Cigognes qui sont blanches comme des Cignes, & très-belles à voir, elles sont rares à trouver; leurs jambes sont fort longues; elles vont ordinairement deux à deux.

Il y a deux sortes de Perdrix dans le Pérou. Les Indiens nomment *Pura*, celles qui ressemblent à des Poules, & qui se tiennent dans les déserts. L'autre espèce est plus petite que celle d'Espagne, la chair en est bonne, & de meilleur goût que celle des grandes; elles ne différent point de plumage, leurs becs & leurs pieds sont également

[x] On y trouve des Canars à peu près de la grosseur de nos Oyes, qui ressemblent à nos Canards d'Indes. Ils ont le bec recourbé vers l'extrémité, surmonté à sa racine d'une espèce de crête de chair, percée d'un trou qui leur sert de narines. Leur plumage est varié comme en Europe; mais ils perchent, & on les tue aisément sur le haut des arbres. *Marcgr. hist. nat. Bras.*

blancs; les petites ressemblent un peu à des Cailles, quoi qu'elles ne soient pas tachetées de blanc; les Indiens les appellent *Yutu*, nom qu'elles tirent, aussi bien que plusieurs autres, de leur chant. On n'a point apporté de ces perdrix en Espagne. On trouve au Pérou des Pigeons semblables à ceux d'Europe; mais les privés que l'on y voit ont été apportés d'Espagne [y] Les Tourterelles sont un peu plus grandes dans ce pays: il y en a une petite espèce qui ressemble beaucoup à des Alouettes, elles font leurs nids, comme les moineaux, & préférent les maisons à la campagne. Le ramage des moineaux du Pérou est beaucoup plus joli, quoique l'espèce soit la même. Mais en récompense les oiseaux qui res-

[y] On trouve dans les forêts, mais assez rarement une espèce de Ramiers de la grosseur des nôtres, mais d'un goût plus exquis, sur-tout quand ils sont gras. Ils ont le bec noir, oblong, courbé, & dentelé en dessus & en dessous; la tête ornée d'une hupe de couleur de saphir bleu avec une tache noire au milieu, le col, la poitrine & le ventre d'un plumage jaune, le dessus du col, le dos, les aîles & la queue de verd changeant comme le Paon. Leur queue est formée de deux plumes longues, droites & garnies de barbes, rangées perpendiculairement au tuyau. Ce sont des oiseaux de passages du Bresil. *Marcgr. Hist. nat. Bras.*

semblent à nos Rossignols, ont un si vilain chant, que les Indiens le prenoient pour un mauvais augure. Il y a aussi des Hirondelles qui ne viennent que dans certaines Saisons de l'année, elles se mettent dix ou douze ensemble dans les trous des murailles, & sont infiniment privées. Il y a des Autruches dans le pays de Chili : les Indiens les appellent *Suri* ; mais leurs plumes ne sont pas si belles que celles d'Affrique : du reste elles sont absolument semblables [z]. Les

[z] L'on y trouve aussi des Canards de toutes sortes, sur-tout de ceux qui ont une crête comme dans le Pérou, les Espagnols du Chili les appellent *Patos-Reales* ; des Courlis, des Sarcelles, des Pipeliènes, qui ressemblent en quelque chose à ces Oiseaux de mer, qu'on appelle *Mauves*, & qui ont le beç rouge, droit, long, étroit en largeur, & plat en hauteur, avec un trait de même couleur sur les yeux. Leurs pieds sont faits comme ceux de l'Autruche, & leur chair est de fort bon goût ; des Péroquets, des Péchiolorados, ou Gorges rouges, d'un beau ramage, quelques Cignes, & des Flamands, dont les Indiens estiment fort les plumes pour en orner leur bonnets dans les fêtes, parce qu'elles sont d'un beau blanc & d'un beau rouge, couleurs qu'ils aiment beaucoup.

Il y a encore dans le Chili une espèce d'oiseaux fort incommodes, que les Europeans nomment Criards, parce que dès qu'ils apperçoivent un

Chardonnerets dans le Pérou vont par troupes, & les Cercerelles, qui ſont comme celles d'Europe, ont plus de courage. J'en ai vû deux dans la campagne de Yucay; l'oiſeau qu'elles pourſuivoient, ſe jetta dans un fort grand arbre & fort épais, que l'on voyoit encore dans cette plaine, & que les Indiens regardoient comme ſacré, ſon ombre ayant ſervi à leurs Rois lorſqu'ils aſſiſtoient aux fêtes que l'on faiſoit dans cette belle campagne; l'une de ces Cercerelles entra dans l'arbre pour faire ſortir l'oiſeau, & l'autre ſe tint au deſſus pour voir par où il ſortiroit, & fondre ſur lui à ſon paſſage; cette manœuvre ſe répéta quatre fois, & l'oiſeau ſe défendit ſi bien, qu'il ſe ſauva dans une maſure. Il y a des Abeilles ſauvages; mais les Indiens n'ont jamais ſçu les ramaſſer, ni les Eſpagnols le leur apprendre. Celles des pays froids ne valent rien; mais celles des pays chauds & tempérés,

un homme dans la campagne, ils ſe mettent à crier & à voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres oiſeaux, qui s'envolent dès qu'ils les entendent. Ces Criards ont au deſſus de l'articulation de chaque aîle, une pointe rouge longue d'un pouce, qui eſt dure, & aigue comme un ergot, avec laquelle ils ſe battent contre les autres oiſeaux. *Frezier, voyage de la mer du Sud.*

prenant une bonne nourriture, font un miel excellent, blanc, fort doux, & de très-bonne odeur : il se caille comme du lait, & ressemble à du sucre quand on le transporte dans un climat froid ; les Indiens en font grand cas pour le manger; mais comme un remède à plusieurs maux.

On trouve dans les Antis des Péroquets de toutes sortes de grosseurs, & de toutes sortes de couleurs. Les grands, que les Espagnols appellent *Guacamayas*, ont un éclat infini ; les *Periquillos*, sont les plus petits. Les moyens s'appellent *Catanillas* ; & ceux de la grandeur au dessus qui parlent le mieux, sont nommés *Loro*. Les Indiens se parent de leurs plumes les jours de fête. Le fameux *Boccace* a tiré de leur beauté la plaisante nouvelle de frere Cibouille. Ces oiseaux sortent du pays des Antis lorsque l'on a semé la cara ou le mayz; ils aiment beaucoup ce grain : ainsi ils en font un grand dégat. Leur vol est roide & élevé ; il n'y a que les Guacamayas qui ne parlent pas, & qui ne pouvant bien voler à cause de leur pesanteur, ne sortent point du pays des Antis. Les uns & les autres volent par troupes ; mais sans qu'une espèce soit mêlée avec l'autre.

CHAPITRE XXXII.

Des quatre plus grandes Rivières du Pérou, & du poiſſon qui s'y pêche.

LE Pérou eſt arroſé par pluſieurs rivières; mais je ne parlerai que des quatre principales; celle qu'ils nomment le grand fleuve, ou rivière de la Magdeleine, qui ſe jette dans la mer entre Cartagêne & ſainte Marthe, & dont l'embouchure a huit lieues de large, prend ſa ſource dans la grande montagne neigeuſe; elle entre dix ou douze lieues dans la mer par la violence de ſon courant, qui rompt les vagues de la mer. Celle d'Orellana, que nous appellons ainſi pour la diſtinguer d'avec le fleuve Maragnon, a, ſelon la même Carte, plus de cinquante-quatre lieues d'embouchure, il eſt vrai que les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur ce point, & que les uns lui en donnent plus, les autres moins; mais pour moi je m'arrête au ſentiment des Navigateurs. La ſource de cette fameuſe rivière eſt dans la vallée de Cuntiſuyu, entre le Couchant &

le Midi de Cozco, à onze lieues de cette ville; assez près de sa source on ne peut la passer à gué, tant elle est grosse & rapide; elle se précipite entre deux montagnes couvertes de neiges. Du fond de la vallée au plus haut sommet de ces montagnes il y a quatorze à quinze lieues d'une pente très-roide. (*a*) Cette rivière est la plus grande du Pérou, aussi les Indiens la nomment *Apurimac*; c'est-à-dire, *le Principal, ou le Chef*, & plus souvent encore, *Capac-mayu*, ou *Rivière Royale*; elle porte ces différens noms dans le Pérou; mais je ne sçai si elle les conserve jusqu'à la mer; & si les Nations des montagnes par où elle passe ne lui en donnent point d'autres. En 1555. le débordement de l'Hyver fit tomber une si grande masse de rocher & de terre, que la rivière fut comblée & son courant arrêté pendant trois jours; mais enfin sa violence triompha du rocher; ceux qui voyoient cette grande rivière ainsi tarie, croyoient que la fin du monde étoit venue. Cette espèce de digue fit remonter la rivière l'espace de quatorze lieues jusqu'au pont qui est sur le grand chemin de Cozco à la Ville des

(*a*) Garcilasso dit que cette hauteur est quasi perpendiculaire, *casi à plomo*, expression outrée & que personne ne prendra à la lettre.

Rois ; elle s'étend du Midi au Nord, depuis ſa ſource juſqu'à la Ligne, enſuite elle retourne au Levant, & coule ſous la Ligne plus de ſix cens cinquante lieues, à les meſurer en droite ligne, juſqu'à ſon embouchure ; de façon qu'en comptant ſes détours elle parcourt plus de quinze cens lieues au Levant, ſuivant les obſervations de François d'*Orellana*, qui fit cette navigation avec *Gonzalle-Piçarro*, lorſqu'ils découvrirent la Canelle. La Carte marine marque ſix cens cinquante lieues du Couchant au Levant, ſans les détours; & quoique les Navigateurs ne s'embarraſſent guères de ce qui eſt dans les terres, ils ont plus fait en faveur de celle-ci, parce qu'elle eſt la plus grande du monde ; ſon embouchure eſt de ſoixante & dix lieues, & le golphe qui la reçoit a plus de cent lieues de tour, & ſe peut apppeller mer douce, ou mer morte. Ainſi, ſuivant la relation d'*Orellana*, que rapporte *Gamora* chap. 86. en comprenant les cinq cens dont j'ai parlé, il ſe trouvera qu'avec ſes détours elle parcourt plus de deux mille lieues ; d'où il faut conclure que cette rivière, qui fut nommée *Orellana*, du nom de celui qui la navigua en 1543. entre dans la mer ſous la Ligne ; &

ſi les *Pinçons* nés à Seville lui donnérent le nom des Amazones, ce fut à cauſe qu'*Orellana* & ſes gens, trouvèrent des femmes, qui ſur ſes deux bords combattoient auſſi vaillamment que des hommes auroient pû faire, comme je l'ai remarqué dans mon hiſtoire de la Floride. Il y a pluſieurs Iſles dans cette rivière de différentes grandeurs; la marée y remonte à plus de cent lieues.

La rivière de Marannon ſe jette dans la mer à ſoixante-dix lieues au Midi de l'Orellana; elle eſt à trois dégrés du Sud; ſon embouchure a plus de vingt lieues; elle prend ſa ſource dans les plus grands lacs qui ſont au Levant du Pérou, & qui ſe forment par l'abondance des eaux qui ſe précipitent de la montagne neigeuſe. Ces deux rivières ſe jettent dans la mer ſi près l'une de l'autre qu'elles joignent leurs eaux; la mer ne les diviſe point; elles augmentent l'étendue de la mer douce pour rende l'Orellana plus fameuſe, à laquelle on attribue ces eaux. Il me reſte à parler de Rio de la Plata, que les Indiens appellent *Parahuay*: j'ai donné l'explication de ces deux noms. Cette rivière prend auſſi ſa ſource dans la montagne neigeuſe, elle ſe déborde avec tant de rapidité, que les campagnes entiéres

en ſont noyées, & que les habitans des villes ſont contraints de paſſer trois mois dans des barques qu'ils attachent aux troncs des arbres, en attendant que les eaux ſoient écoulées, elle ſe jette dans la mer par les trente-cinq dégrés; ſon embouchure a plus de trente lieues; & quoique ce golphe ſoit fort étroit; cependant à quatre-vingt lieues plus haut la rivière en a cinquante de large; de maniére que ſi l'on vient à joindre l'étendue de ces quatre rivières, l'on trouvera qu'elles avancent dans la mer cent trente lieues en large, & c'eſt une des merveilles du Pérou. Il eſt étonnant qu'avec des rivières ſi fameuſes, un pays ait auſſi peu de poiſſon. On croit que la rapidité des rivières en eſt cauſe: celui que l'on y pêche eſt fort différent de celui d'Eſpagne: Premiérement, il paroît être de la même eſpèce, il n'a point d'écailles, & n'eſt couvert que d'une petite peau; ſa tête eſt large & platte comme celle d'un crapau; on le mange ſans le dépouiller; il eſt délicieux, les Indiens l'appellent Challua. Il y en a fort peu dans les rivières qui ſe jettent dans la mer à la côte du Pérou, parce qu'elles ne ſont que des eſpèces de torrens, que l'on ne peut paſſer en Hyver à cauſe de leur rapidité.

Dans

Dans le grand lac de Thiticaca il y a beaucoup de cet eſpèce de poiſſon ; pour le diſtinguer de celui des rivières, les Indiens le nomment *Sachi*, il eſt ſi gras que pour le frire on n'a pas beſoin d'autre graiſſe que de la ſienne. On pêche dans ce même lac un poiſſon que les Eſpagnols appellent *Boga*, il eſt fort petit, de mauvais goût, & couvert d'écailles. Ce grand lac eſt le ſeul qui renferme de cette eſpèce de poiſſon ; cinq grandes rivières qui le forment apportent ſuffiſamment de quoi l'entretenir.

CHAPITRE XXXIII.

Des Emeraudes, des Turquoiſes, & des Perles.

DU tems des Rois Incas on ne trouvoit dans le Pérou que des Turquoiſes, des Emeraudes & du Criſtal fort net ; mais que les Indiens ne ſçavoient pas mettre en œuvre [a]. Les Emeraudes viennent dans

[a] Pluſieurs pierres de Gallinaces, eſpèce de Criſtal noir fort beau, que M. Godin a envoyées du Pérou pour le Cabinet d'hiſtoire naturelle, &

les montagnes, qu'on appelle *Manta*, dépendantes de Puerto-Viejo. Il a été impossi-

& qui y sont actuellement semblent cependant prouver que les Péruviens n'ignoroient pas l'art de tailler & polir les pierres. Voici ce qu'en dit cet Académicien dans le Mémoire qu'il a joint à son envoi.

„ Pierre de Gallinaces, le ou la Gallinace, „ est un oiseau fort commun dans l'Amérique; „ au moins depuis Carthagêne jusqu'à Cuença. „ C'est un oiseau de proye qui approche beau- „ coup de la Poule d'Inde. M. Sloane en a don- „ né la description dans son Histoire naturelle „ de la Jamaïque, tom. 2. p. 294. sous le nom „ de *Vultur Gallinæ Africanæ facie*. la figure se „ trouve table 254. *Iconum*. Il y auroit à ajou- „ ter à la description qu'en donne M. Sloane.

„ La couleur de la Pierre lui a fait donner le „ nom de Pierre de Gallinaces. Les Indiens l'ap- „ pellent aussi *Argent des Morts*, *Guanucuna cul-* „ *qui*, parce qu'ils avoient coutume d'en enter- „ rer divers morceaux avec leurs morts. On en „ trouve en effet dans leurs anciens tombeaux „ des morceaux taillés. Celui-ci est un des plus „ beaux qu'on ait vûs dans ce pays. Il fut tiré „ d'un tombeau fort écarté dans les montagnes „ de *Pichencha* près Quito. Il a neuf pouces de „ diamètre, & dix lignes & demie d'épaisseur, „ de figure convéxe des deux côtés; mais de „ convéxités inégales, & une face plus polie „ que l'autre.

„ Il y a apparence que les anciens Indiens „ s'en servoient en guise de glaces pour faire „ des

ble aux Espagnols, quelques peines qu'ils se soient données, de découvrir la mine ; ainsi l'on ne trouve presque plus d'Emeraudes

„ des miroirs, dont ils étoient fort curieux. On „ rapporte de Atahualpa, dernier Inca, que se „ faisant rapporter par un Soldat de Pizarre qui „ le gardoit dans sa prison de Caxamarca, les „ beautés d'Europe, rien ne le toucha plus que „ ce que le Soldat lui dit des Miroirs : mais ce„ lui-ci lui en ayant donné un médiocre, en „ ajoutant, que tout le monde en avoit facile„ ment, l'Inca n'en fit plus de cas dès qu'il sçut „ que cela étoit commun, & il le cassa avec „ colère.

„ Trois morceaux de la même Pierre, dont „ un a été taillé & poli, & les deux autres bru„ tes. Il y en a une mine (de Pierres de Gal„ linaces) à plusieurs journées de Quito, dont „ la pierre est très-bien veinée : plus près de „ cette ville, il y en a une autre, dont la pierre „ est un peu plus noire : elle est dans un parage „ appellé *Machai Cueva*, ou Grotte de Machai, „ assez près de Piso. J'en ai fait apporter des „ morceaux fort gros, mais dont on ne peut „ rien faire ici faute d'Ouvriers & d'instrumens „ pour la mettre en œuvre : Je crois qu'on ne „ peut la travailler qu'en l'usant.

„ Deux autres petits morceaux de la même „ pierre, avec quelques variétés dans la couleur. „ On trouve à chaque pas de ces petits mor„ ceaux taillés en pierre à fusil aux environs „ de Quito, tant sur la terre même, qu'assez „ profondément en dedans.

dans cette Province, qui fournissoit autrefois les plus belles de cet Empire. On en a porté cependant une si grande quantité en Espagne, qu'on ne les estime plus; l'Emeraude a besoin de se mûrir comme le fruit; elle commence par être blanche, ensuite elle devient d'un vert obscur, & commence à se rendre parfaite par un de ses angles, qui sans doute regarde le Soleil levant, & cete belle couleur se répand ensuite par toute son étendue. J'en ai vû autrefois dans Cozco d'aussi grosses que des petites noix parfaitement rondes, & percées dans le milieu, les Indiens les préféroient au Turquoises; ils connoissoient les Perles, mais ils n'en faisoient aucun usage: car les Incas ayant vû la peine & le danger avec lesquels on les tiroit de la mer, en défendirent l'usage, aimant mieux conserver leurs sujets, qu'augmenter leurs richesses. On en a pêché depuis une si grande quantité, qu'elles sont devenues communes. Le Pere *Acosta* dit (*a*), qu'elles étoient autrefois si recommandables, qu'il n'étoit permis qu'aux Rois & à leur famille d'en porter; mais qu'elles sont aujourd'hui si communes, que les Négres en ont des chaînes & des colliers. Le même Auteur rappor-

(*a*) Liv. 4. Chap. 15.

te (*a*) que l'on pêche les Perles en différentes côtes des Indes ; mais qu'il s'en trouve plus qu'ailleurs dans la mer du Sud auprès de Panama, dans les isles ausquelles les Perles ont donné leur nom. On dit que l'on en trouve encore davantage dans la mer du Nord auprès de la rivière de Hacha, & qu'elles y sont plus fines & meilleures. Ce sont des Plongeurs, qui vont quelque fois jusqu'à douze brasses pour chercher à détacher les huitres qui les renferment. Le froid du fond de la mer est ce qu'il y a de plus difficile à soutenir ; cependant ils ont encore plus de peine à retenir leur haleine pendant la demi heure, que souvent ils passent dans l'eau. Ils accoutument ces Plongeurs à l'abstinence, & à ne manger que des choses séches, pour les rendre capables de soutenir cette fatigue. L'abondance des Perles est devenue si grande, qu'en 1587. parmi les marchandises qui furent apportées des Indes il y avoit sur le mémoire du Roi dix-huit marcs de belles Perles, sans comprendre trois cassettes qui en étoient remplies ; & celles des particuliers, qui en avoient pour leur compte mille deux cens soixante-quatre marcs : indépendamment de leurs mallets à peser : c'est un fait que l'on eût pris autrefois pour

(*a*) Chap. 3.

une fable. J'ajoute à cela qu'en 1564. l'on apporta des Indes au Roi d'Eſpagne une ſi grande quantité de Perles, qu'on les vendoit à Seville par mônçeaux : car je ne parle point ici de celles que l'on a apportées de la Floride, & dont j'ai fait mention dans mon Hiſtoire de la Floride, aux chapitres 3. 15. & 16. que l'on trouva dans différentes Provinces de ce grand Royaume, & ſur-tout dans le fameux Temple de la Province de Catachiqui. Ainſi je ne ſuis point étonné de la quantité de Perles dont parle le Pere *Acoſta*. On met à part les plus belles pour le Roi d'Eſpagne, qui les employe pour le Service divin ; on en peut juger par un habit de Notre-Dame de la *Guadalupe* & par les ornemens, dont tout le blanc n'eſt autre choſe ; le rouge & le verd ſont d'Emeraudes & de Rubis. Il n'y a dans le monde que le Souverain des Indes qui puiſſe faire éxécuter une ſemblable magnificence. Pour être au fait des grandes richeſſes de ce Prince, il faut voir les Livres du Pere *Acoſta*, qui apprennent toutes les richeſſes que l'on a trouvées dans le nouveau monde. Mais parmi les plus remarquables j'en rapporterai une que j'ai vûe à Séville en 1579. c'étoit une Perle que Dom *Diégo de Temes* apporta de Panama, & qu'il

présenta au Roi Philippe II. Elle étoit naturellement faite en poire, le col en étoit assez long, & le bas étoit aussi gros que le plus gros œuf de pigeon, elle fut estimée aux Indes mille quatre cens vingt ducats; mais le Lapidaire du Roi assura que l'on ne pouvoit y mettre de prix, parce qu'elle n'avoit pas sa pareille; c'est celle qui fut appellée la *Peregrina*, & qu'un petit Négre pêcha; la coquille étoit si petite que l'on fut sur le point de la rejetter à la mer, ne croyant pas qu'elle pût renfermer rien de bon. Cette merveille donna la liberté au Négre, & la Charge de Grand Provôt de Panama à son maître.

CHAPITRE XXXIV.

De l'Or & de l'Argent.

L'Espagne peut aisément prouver la grande quantité d'or & d'argent que produit le Pérou: car il y a plus de vingt-cinq ans que l'on en tire par an douze à treize millions de ducats. Quoiqu'il y ait de l'or par tout le Pérou, il y en a plus dans de certaines Provinces que dans d'autres. On

se trouve sur la surface de la terre, & dans les rivières. Les ruisseaux ou les ravines formées par la pluye lavent la terre & le sable, & laissent voir un or très-fin auquel on donne le nom de poudre d'or; on y trouve cependant des grains qu'ils nomment des Pepins, qui pèsent deux, trois, & même jusqu'à vingt pesos.

Tout l'or du Pérou est de dix-huit à vingt karats; celui que l'on tire des mines de Collavaya, ou de Collahuaya est si fin qu'il passe le vingt-quatre (*a*). En 1556. on trouva dans une crevasse de ces mines une de ces pierres qui s'engendrent avec l'or, & dont la singularité mérite d'être rapportée: sa grosseur égaloit celle de la tête d'un homme, sa couleur n'étoit pas vive, mais elle étoit perçée de tous les côtés de trous grands & petits par où sortoient des pointes d'or, comme si on les y avoit fondus. Ces pointes s'avançoient hors de la pierre, d'autres étoient enfoncées, & d'autres en égaloient la surface; ceux qui se connoissoient aux mines, disoient, que cette pierre seroit devenue tout or, si elle étoit demeurée où on l'avoit trouvée. Tous les Espagnols & les Indiens l'admirèrent également, pour moi je ne pouvois m'en lasser;

(*a*) Garcilasso ne connoissoit pas l'aloi de l'or.

elle appartenoit à un homme riche, qui résolut de faire le voyage d'Espagne pour la présenter au Roi ; mais le Vaisseau sur lequel il s'embarqua périt en chemin avec quantité d'autres richesses [b]. L'or est bien plus aisé à tirer de la mine que l'argent, & celui-ci plus difficile à rafiner. Il y a des mines de ce métal en différens endroits du Pérou [c] ; mais il n'y en a jamais eu de semblables à celles de Potosi que l'on découvrit en 1545. quatorze ans après la conquête des Espagnols : c'est une raze campa-

[b] Quoique l'or se trouve presque par tout dans le Pérou, les mines d'or y sont néanmoins à présent assez rares ; on n'en trouve que dans la Province de Guanuco près Lima, dans celle de Chicas, près de Tarija, & à Chuqui-Aguillo, éloigné de deux lieues de la Paz. Les Pepins ou Pepitas, comme on les nomme aujourd'hui, sont assez communs dans ce dernier endroit. On y en a trouvé un d'or vierge de soixante-quatre marcs, & un autre de quarante-cinq marcs. *Frezier*.

[c] On découvrit en 1712. une mine d'argent très-riche à Ollachea près Cosco, aujourd'hui Cusco. On dit que dans le commencement elle rapportoit le cinquiéme. Son produit a beaucoup diminué. Les minières de Potosi, de Lipes & de Puno, petite ville à moitié chemin d'Ylo à Cusco, sont les plus renommées. *Frezier*.

gne dans laquelle s'élève une montagne en pain de ſucre, dont la baſe a plus d'une lieue de circuit, & le haut plus d'un quart de lieue. Le ſommet de la montagne eſt rond, & fort agréable à la vûe, parce qu'il eſt ſeul, la nature ſemble avoir diſtingué celui dont on parle dans tout le monde. Le climat où il eſt ſitué eſt aſſez froid ; auſſi l'on voit ſouvent le ſommet de cette montagne couvert de neiges le matin. Le Pere *Acoſta* dans ſon quatriéme Livre, parle amplement des métaux. J'y renvoye donc les Lecteurs, pour ne parler que des Indes. Les mines de la montagne de Potochi ont été découvertes par des Indiens, qui ſervoient des Eſpagnols. Ils joüirent en ſociété pendant quelques jours du profit de la premiere veine qu'ils découvrirent ; mais ſoit qu'il leur fût difficile de cacher de ſi grandes richeſſes, ou qu'ils vouluſſeut en faire part à d'autres, ils ſe déclarérent à leur maîtres, & leur montrérent la premiere veine, qui fit découvrir le reſte. *Gonçalo Bernal*, qui fut depuis Maître-d'Hotel de *Pedro de Hinoyoſa*, fut un de ceux qui profitérent de cette bonne fortune, & qui dit, que ſi l'on travailloit à ces mines, le fer ſeroit plus cher que l'argent. En effet, j'ai vû confirmer ſa prédiction en 1554. & 55. pendant la guerre de

François Hernandez Giron, qui mit tout hors de prix. Mais à tout prendre, ce pays le plus riche de l'univers en or, en argent, aussi bien qu'en pierreries, est habité par les hommes qui sont les plus malheureux & les plus pauvres.

Les Rois Incas connoissoient le vif argent, & n'étoient pas moins étonnés de son mouvement que de sa grande vivacité. Mais ils ne sçavoient quel usage en faire. Ils voyoient au contraire qu'il étoit nuisible à ceux qui le manioient, & qu'il leur causoit des tremblemens & des contractions de nerfs qui les rendoient perclus; & comme ils préféroient la conservation de leurs sujets à toute autre chose; ils défendirent absolument de le tirer de la mine, & les Indiens l'eurent si fort en horreur, qu'ils en bannirent le nom de leur langue au point qu'ils l'oubliérent absolument. Cependant les Incas ne défendoient point à leurs sujets des choses qui dépendoient de ce métal, particuliérement cette poudre fine que l'on trouve dans ces mines, & qui est du plus vif cramoisi; les Indiens l'appelloient *Ychma*. C'est à tort que le Pere *Acosta* lui donne le nom de *Llimpi*, qui veut dire une couleur de pourpre moins fine que celle-ci, & que l'on tire des autres minieres. Il s'en trouve mê-

me de toutes ſortes de couleurs. Les Indiens charmés de la premiere, qui mérite aſſurément que l'on en faſſe cas, cherchoient avec ardeur ce vermillon, & les Incas craignant les accidens qui leur pouvoient arriver, en allant auſſi ſouvent dans des lieux humides & caverneux, en défendirent l'uſage au peuple, & ne permirent qu'aux femmes du Sang Royal de s'en ſervir, encore falloit-il qu'elles fuſſent belles & jeunes : car ils ne trouvoient pas ſéant ni convenable qu'une perſonne âgée fit uſage de cet embelliſſement. Elles ne le mettoient pas ſur les joues, mais elles tiroient une ligne large comme une paille avec un petit bâton fait en eſpéce de pinceau depuis le coin des yeux juſqu'aux temples; elles ne faiſoient pas même tous les jours uſage de cette galanterie; mais elles avoient grand ſoin de leurs viſages, & ſur-tout elles étoient d'une grande propreté. Celles qui ſe piquoient le plus de beauté, & qui vouloient la conſerver, ſe mettoient ſur le viſage une compoſition blanche comme du lait, faite avec des drogues que je n'ai jamais ſçû, & qu'elles laiſſoient pendant neuf jours, ce qui leur renouvelloit le teint, & le rendoit plus clair & plus fin. Les Incas ne ſe peignoient point le viſage lorſqu'ils alloient à la guerre.

Il y avoit quelques Nations dans cet uſage, croyant ſe rendre plus terribles à leurs ennemis.

Je viens à préſent à la maniére dont ils fondoient l'argent, ſans ſe ſervir de vif-argent. Il faut ſçavoir qu'auprès de la montagne de Potochi, il y en a une autre petite de la même forme que la grande. Les Indiens s'imaginent que l'une eſt la mere de l'autre. La grande fournit donc de l'argent; & comme ils ignoroient la maniére de le fondre, puiſque loin de devenir fuſible, & de couler comme les autres métaux, ſur leſquels ils avoient travaillé, il s'évaparoit: la néceſſité jointe à l'avarice les rendit ſi vifs à faire des expériences, qu'à la fin ils s'aviſérent de ceci. Ils découvrirent dans la petite montagne une mine de plomb, dont ils alliérent le métal avec l'argent, pour eſſayer de le faire couler; l'effet répondit à leur expérience, & ils nommérent le plomb *Guruchec*, c'eſt-à-dire, celui qui fait gliſſer. Ils ne faiſoient point ce mêlange au hazard; car ſuivant ce que l'expérience leur apprenoit, ils mettoient plus ou moins du guruchec, ſuivant que la veine d'argent étoit plus ou moins fine. Quand ils avoient ainſi préparé l'argent, ils le fondoient dans des fours portatifs, &

faits comme des poëles de terres. Ils ne se servoient pas de soufflets, mais de ces tuyaux de cuivre dont j'ai parlé, & croyoient que le vent des soufflets, dont ils avoient essayé sans succès, n'étoit pas bon, parce qu'il n'étoit point naturel; il falloit donc, pour venir à bout de leur ouvrage, qu'ils tempérassent le vent, parce qu'il gâtoit le charbon quand il étoit trop fort, & refroidissoit le métal; & qu'il ne donnoit pas assez d'action au feu quand il étoit trop foible. Pour remédier à ces inconvéniens ils cherchoient des arbres dans les montagnes & dans les collines, afin que la situation du lieu leur servît à ménager le vent. Ce devoit être alors une chose bien agréable que de voir quinze mille fourneaux allumés sur ces montagnes où l'on faisoit la premiere fonte : car ils faisoient la deuxiéme & la troisiéme dans leurs maisons avec des tuyaux de cuivre, qui leur servoient aussi à rafiner l'argent par le plomb. L'usage de l'eau-forte & des autres choses qui servent à faire les départs, leur étant inconnus, ils ne pouvoient donc amener ces métaux à leur perfection qu'en les fondant plusieurs fois; & quoiqu'ils sçachent se servir aujourd'hui de la mine de vif-argent que l'on a trouvé dans le Pérou, ils ont encore retenu

quelque chose de cette ancienne maniére.

Ceux à qui ces mines appartenoient en ce tems-là, voyant que pour se servir du vent naturel leur argent passoit par plusieurs mains, voulurent travailler eux-même pour ne s'en plus rapporter aux Indiens; ceux-ci l'avoient tiré jusqu'alors de la mine, en rendant au Seigneur un certain poids d'argent par quintal de matiére. L'avarice ouvrit toujours l'esprit autant que la nécessité, elle leur fit inventer de grands soufflets. Cette invention n'ayant pas réussi, ils firent des machines & des roues à voiles comme des moulins à vent, tirés par des chevaux; mais elles furent inutiles, & pendant vingt-deux ans il fallut s'en tenir à la méthode des Indiens. Enfin en 1667. un Portugais nommé *Henriquez-Garcez* trouva dans la province de Huanca, surnommée Villca, une mine de vif-argent très-abondante; car elle fournissoit tous les ans pour le Roi mille quintaux, ou trente deux mille aroas, du poids d'Espagne. L'on avoit le vif-argent que l'on fut encore quatre années sans sçavoir comment l'employer. Enfin ils furent instruits par un Espagnol nommé *Fernandez de Velasco*, qui avoit vû travailler dans le Méxique, comme le rapporte le Pere *Acosta*, au Livre duquel

je renvoye le Lecteur pour satisfaire sa curiosité sur beaucoup d'autres choses, qui méritent d'être sçûes [ ].

[On a depuis découvert à Guancavelica; éloigné de Lima d'environ cinquante lieues sur la route de Cusco, une mine de vif-argent, dont on en tire dequoi fournir tous les moulins du Pérou, on en parlera ci-après.

Le mineral est une terre d'un rouge blanchâtre, semblable en couleur à de la tuile mal cuite ; pour en tirer le vif-argent, on la concasse, & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voute en cul-de-four un peu sphéroïde. On l'étend sur une grille de fer couverte de terre glaise, sous laquelle on entretient un petit feu avec de l'herbe Icho, qui est plus propre à cela que toute autre matiére combustible. La chaleur pénétre tellement le minerai concassé, que le vif-argent s'en détache volatilisé en fumée, & ne trouvant d'issue que par un orifice étroit qui communique à plusieurs balons ou récipients de terre emboités par le col les uns dans les autres, il y circule & s'y précipite en liqueur bien formée dans un peu d'eau qu'on a eu soin de laisser au fond de chaque balon.

On

On les rafraichit auſſi extérieurement avec de l'eau pendant l'opération. *Frezier, voyage de la mer du Sud.*

Il ſe trouve auſſi des mines de ſel dans quelques endroits du Pérou. Le terroir des environs de Piſco au Sud, & ſur la côte de Lima eſt un fond de Sel, d'où vient le goût ſalé qu'on trouve aux vins de ce canton. *Frezier.*

Manipulation de l'Or.

Le minerai eſt la matiére métallique en terre ou en pierre, telle qu'on la tire des mines. Il y en a de blanc, de rougeâtre, & de noirâtre, mais la plûpart ne montre que peu ou point d'or à l'œil. Quand on veut en extraire le métal, on broye le minerai & on le réduit en poudre par le moyen des moulins à meule ou à pilons. Les premiers ſont mis en uſage pour le minerai de terre ou de pierre tendre. S'il eſt de pierre dure, on ſe ſert des autres.

Les moulins à meule, que les Eſpagnols appellent *Trapiches*, ſont faits à peu près comme ceux dont on ſe ſert en quelques Provinces de France pour écraſer les pommes. Ils ſont compoſés d'un auge ou grande pierre ronde de cinq à ſix pieds de

diamétre, creusée d'un canal circulaire, profond de dix-huit pouces, dans lequel on fait rouler une meule posée de champs, d'environ quatre pieds de diamétre, & épaisse de douze à quinze pouces. Cette meule en tournant verticalement sur le minerai dont on garnit l'auge, l'écrase & le pulvérise.

Les moulins à pilons, nommés *Ingenios reales*, sont comme nos anciens moulins à papier, composés d'une roue de vingt cinq à trente pieds de diamétre, dont l'essieu prolongé est garni de triangles émoussés, lesquels en tournant acrochent les bras des pilons, & les élévent à une certaine hauteur, d'où ceux-ci échappant tout d'un coup, tombent si rudement que le sabot de fer dont ils sont armés, & qui augmente leur pesanteur jusqu'à deux cens livres, écrase la pierre la plus dure.

Si on ne se sert que des moulins à meule, dès que les pierres sont un peu écrasées, on jette dessus une certaine quantité de mercure, ou vif-argent, qui s'attache à l'or que la meule a séparé de la pierre, en même tems on fait tomber dans l'auge circulaire un filet d'eau rapide, pour délayer la terre qu'elle entraîne dehors par un trou fait exprès. L'or incorporé avec le mercure, tombe au fond, & y demeure re-

tenu par sa pesanteur. On moud par jour environ un demi caxon, c'est-à-dire, vingt-cinq quintaux de minerai.

Si l'on employe les moulins à pilons, on broye le minerai à sec, après cela on en tamise la poudre avec un crible de fer ou de cuivre, pour en retirer la plus fine, & remettre la grosse au moulin. On porte cette poudre fine dans des lavaderos, ou lavoirs d'or faits exprès, dans lesquels on lave le minerai à peu près comme dans l'auge du moulin à meule, en y jettant du mercure, & en l'agitant avec un crochet de fer, ou avec les pieds.

Ensuite on ramasse la pâte d'or & de mercure qui se trouve au fond de l'auge ou du lavoir; on la met dans un linge pour en exprimer le mercure autant qu'on le peut. On le fait ensuite chauffer pour faire évaporer ce qui en reste, & enfin le résidu est ce qu'on appelle de l'or en pigne. Pour dégager entiérement l'or du mercure dont il est encore impreigné, il faut fondre la pigne; & alors on en connoit le juste poids & le véritable aloi.

La pesanteur de l'or, & la facilité avec laquelle il s'amalgame avec le mercure, fait qu'on en dégage le minerai sur le champ. C'est l'avantage qu'ont les Mineurs d'or sur

ceux d'argent ; ils sçavent chaque jour ce qu'ils gagnent, & ceux-ci ne le sçavent quelquefois qu'au bout de deux mois.

Le poids de l'or se mesure au Pérou par castillans. Un castillan est la centiéme partie d'une livre poids d'Espagne ; il se divise en huit tomines : ainsi six castillans & deux tomines font une once. Il faut remarquer qu'il y a 6 $\frac{1}{3}$ pour cent de moins au poids d'Espagne qu'à notre poids de marc.

L'aloi de l'or se mesure par quilates, ou carats, qu'on borne à vingt-quatre pour le plus haut.

Un caxon ou cinquante quintaux de minerai donnent quatre, cinq, six onces d'or, plus ou moins, suivant la qualité des mines & la richesse des veines. Quand il n'en donne que deux onces, le Mineur ne retire que ses frais, ce qui arrive souvent ; mais aussi, il est quelque fois bien dédommagé, quand il rencontre de bonne veines. Les mines d'or sont de toutes les Métalliques les plus inégales ; la même veine s'élargit, se rétrécit, & semble même se perdre dans un très-petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature fait vivre les Mineurs dans l'espérance de trouver ce qu'ils appellent la bource, qui sont certains bouts de veine si riches, qu'ils ont quelquefois en-

richi un homme tout d'un coup. C'eſt auſſi cette inégalité qui les ruine ſouvent. De-là vient qu'il eſt plus rare de voir un Mineur d'or riche, qu'un Mineur d'argent ou d'autre métail, quoiqu'il ait moins de frais à faire, & qu'il ne paye au Roi que le vingtiéme, pendant que l'argent paye le quint; ou cinquiéme.

Il y a encore une autre manière plus avantageuſe de tirer l'or, ſans moulins, ſans mercure, & preſque ſans aucune dépenſe. Quelques pèles de bois, ou faites avec des omoplates de bœuf ſuffiſent pour creuſer la terre dans des coulées, où l'on juge par certaines marques qu'il peut y avoir de l'or. Pour faciliter l'excavation, on y fait paſſer quelque petit ruiſſeau, & pendant qu'il coule, on remue la terre, afin que le courant la délaye & l'entraîne plus facilement. Quand on eſt parvenu au banc de terre où eſt l'or, on détourne le ruiſſeau pour creuſer à force de bras. On porte cette terre ſur des mulets dans un petit baſſin, dont le plan eſt en forme de ſoufflet de forge, on fait couler au travers, & avec rapidité un petit ruiſſeau pour la délayer. Et afin qu'il la détrempe mieux, & détache plus facilement l'or qui eſt mêlé avec cette terre, on la remue ſans ceſſe avec

un crochet de fer, qui ſert auſſi à ramaſſer les pierres qu'on jette dehors. L'eau en ſortant du baſſin entraîne peut-être avec la terre quelques particules d'or ; mais lorſque la terre eſt médiocrement riche, il en reſte toujours la meilleure partie au fond mêlée avec le ſable ; on l'en ſépare avec de la patience, en la mettant dans des vaſes pleins d'eau que l'on remue avec la main, & que l'on répand doucement par inclinaiſon. *Frezier.*

Manipulation de l'Argent.

L'argent eſt bien plus difficile à ſéparer de la terre que l'or, & les opérations en ſont beaucoup plus longues ; cela vient de ce que ſa peſanteur eſt bien moindre, & qu'il faut en quelque façon laſſer le mercure à force de travail, & le contraindre à s'amalgamer avec lui.

Après avoir tiré le minerai d'argent on le moud comme celui d'or, dans les moulins dont on a parlé ; & s'il ſe trouve des pierres mêlées de certains autres métaux, comme du cuivre, qui l'empêchent de ſe pulvériſer, on les met calciner au fourneau, enſuite on les repile.

Dans les endroits où le minerai eſt ten-

dre, & où l'on ne ſe ſert que des moulins à meule, on le moud le plus ſouvent avec de l'eau, qui en fait une boue liquide, qu'on fait couler dans un réſervoir; au lieu que quand on le moud à ſec, il faut enſuite le détremper & le pétrir pendant long-tems avec les pieds.

Pour cet effet, dans une cour faite exprès, & appellée Buiteron, on range cette boue par tables épaiſſes d'environ un pied, qui contiennent chacune un demi caxon ou vingt-cinq quintaux de minerai, ce qu'on appelle Cuerpo, on jette ſur chacun environ deux cens livres de ſel marin, plus ou moins, ſuivant la qualité du minerai: on le pétrit & on le fait incorporer avec la terre pendant deux ou trois jours. Enſuite on arroſe le Cuerpo d'une certaine quantité de vif-argent, en preſſant de la main une bource de peau dans laquelle il eſt renfermé, & l'on en met dix, quinze ou vingt livres, ſuivant la qualité du minerai. Plus il eſt riche, plus il faut de mercure pour ramaſſer tout l'argent qu'il contient; on charge un Indien du ſoin de pétrir une de ces tables huit fois par jour, afin que le mercure puiſſe s'incorporer avec l'argent. Quand le minerai eſt gras on y mêle ſouvent de la chaux, mais avec beaucoup de précaution;

quelquefois on y ſéme du minerai de plomb ou d'étain pour faciliter l'opération du mercure, qui s'achève plus lentement dans les tems & dans les pays plus froids. C'eſt pour cette raiſon qu'au Potoſi & à Lipes on eſt ſouvent obligé de pétrir le minerai pendant un mois ou un mois & demi ; au lieu que dans les endroits plus chauds, il s'amalgame en huit ou dix jours. Dans d'autres endroits, comme à Puno & ailleurs, on pratique ſous les buiterons des voutes où l'on fait du feu pendant vingt-quatre heures pour échauffer le minerai.

Quand on croit que le mercure a ramaſſé tout l'argent, l'Enſayador ou l'eſſayeur prend de chaque Cuerpo un peu de terre qu'il lave dans une aſſiette, & reconnoît à la couleur du mercure qui ſe précipite au fond, s'il a eû ſon effet ; car s'il eſt noirâtre, c'eſt une marque que le minerai eſt trop échauffé ; en ce cas il y fait remettre du ſel ou autre drogue. Si le mercure ſe trouve blanc, il en prend une goute ſur le pouce, & appliquant promptement le doigt deſſus, l'argent qui y reſte attaché pendant que le mercure s'échappe, fait connoître le plus ou le moins de perfection du travail.

Enfin quand on reconnoît que tout l'argent eſt ramaſſé, on tranſporte la terre du

Cuerpo dans un baſſin où tombe un ruiſſeau pour la laver. Un Indien ſe met dedans, & la remue avec les pieds pour la délayer. L'eau du premier baſſin entraîne la bouë dans un ſecond, où un autre Indien la remue encore pour en détacher les particules d'argent qui peuvent y être reſtées. De ce ſecond elle paſſe dans un troiſiéme où l'on en fait de même, afin que le métail qui ne ſera pas tombé au fond du premier ni du ſecond, n'échappe pas du troiſiéme.

Après que l'on a tout lavé, & que l'eau eſt claire, on trouve au fond des baſſins qui ſont garnis de cuir, le mercure incorporé avec l'argent, ce qu'on appelle la *Pella*. On la met dans une chauſſe de laine de Vicognes ſuſpendue, pour faire couler une partie du vif-argent; on la lie, on la bat, on la preſſe autant qu'on peut, en peſant deſſus avec des morceaux de bois plat, & quand on en a tiré ce qu'on a pû, on met cette pâte dans un moule de planche de bois, leſquelles étant liées enſemble, forment ordinairement la figure d'une piramide octogone tronquée, dont le fond eſt une plaque de cuivre percée de pluſieurs petits trous. On y foule la peille pour l'affermir, & pour lors elle ſe met en maſſe, que l'on appelle Pigne d'argent.

On lève enſuite le moule, & l'on met la Pigne avec ſa baſe de cuivre ſur un trépié poſé ſur un grand vaſe de terre plein d'eau; on enferme le tout enſemble ſous un chapiteau de terre qu'on couvre de charbons ardens; on entretient ce feu pendant quelquelques heures, afin que la Pigne s'échauffe vivement, & que le mercure qu'elle contient, en ſorte en fumée. Cette fumée après avoir circulé dans le vuide ſans trouver d'iſſue, venant à rencontrer l'eau s'y condenſe, & ſe précipite au fond du vaſe, transformée de nouveau en mercure: ainſi l'on en perd fort peu. Le même ſert pluſieurs fois; mais, comme il s'affoiblit, il faut en augmenter la doſe.

Quand le mercure eſt évaporé, il ne reſte plus qu'une maſſe de grains d'argent contigus, fort légère, & preſque friable, qu'on appelle la Pigne, *Pinna*, qui eſt une marchandiſe de contrebande hors des miniéres. On eſt obligé de la porter aux Caiſſes royales où à la Monnoye, pour en payer le quint au Roi. On l'y fond pour réduire l'argent en lingots, ſur leſquels on imprime les Armes de la Couronne, celles du lieu où ils ſont faits, leur poids & leur aloi; ainſi on eſt toujours ſûr que les lingots quintés ſont ſans fraude; mais il n'en eſt pas

de même des Pignes. Ceux qui les font, ſçavent en augmenter le poids en y mêlant du fer, du cuivre, du plomb, du ſable, ou ſimplement en les trempant dans l'eau pendant qu'elles ſont toutes rouges. Cela les rend d'un tiers plus peſantes.

Il y a encore d'autres manières de ſéparer l'argent de la pierre qui le renferme, & des autres métaux qui s'y trouvent mêlés, par le feu, & par des eaux fortes ou fondans, dont on ſe ſert en quelques mines, où l'on fait de certains lingots qu'on appelle *Bollos*; mais comme la méthode la plus générale & la plus uſitée eſt de faire des Pignes, ſoit pour la commodité, ſoit pour l'épargne du feu & des ingrédiens qu'on y employe; on ſe contente de rapporter celle-ci.

Le minerai n'eſt pas toujours de même qualité, conſiſtance, ni couleur, il y en a de blanc, & gris mêlé de taches rouſſes, ou bleuâtres, comme ſont pour la plûpart les miniéres de Lipes. Il y en a au contraire qui eſt noir comme du machefer; on l'appelle *Negrillo*. Quelque fois il eſt noir mêlé de plomb, c'eſt pourquoi on le nomme *Plomo ronco*. L'argent y paroît, en le gratant; c'eſt ordinairement le plus riche, & celui qui revient à moins de frais, parce

qu'il ne s'agit que de le faire fondre au fourneau, où le plomb en s'évaporant à force de feu, laisse l'argent pur & net. C'est de ces sortes de miniéres que les Indiens, avant l'arrivée des Espagnols, tiroient leur argent, parce que n'ayant pas l'usage du mercure, ils ne travailloient que celles dont le minerai pouvoit se fondre, & comme ils avoient peu de bois, ils entretenoient leurs fourneaux avec l'herbe Icho, & la crote de Llamas.

Il y a une autre espèce de minerai semblable à ce dernier, également noir, & où l'argent ne paroît nullement, il devient au contraire rouge quand on le mouille, & qu'on le frotte contre du fer. C'est pour cette raison qu'on l'appelle *Rossicler*. Il est fort riche, & donne de l'argent du plus haut aloi. On en trouve qui brille comme du Talc ; il est ordinairement mauvais, & donne peu d'argent, on l'appelle *Zoroche*. Le Paco est d'un rouge jaunâtre, tendre, & brisé en morceaux ; mais il est rarement riche, & l'on n'en exploite les miniéres qu'à cause de la facilité d'en tirer le minerai. Il y en a de verd qui n'est guères plus dur, on l'appelle *Cobrisso*. Il est très-rare. Quoique l'argent y paroisse ordinairement, & qu'il soit presque friable, c'est le plus

difficile à bénéficier, ſans doute, parce qu'il eſt mêlé de cuivre. Enfin, il y a un autre genre de minerai fort rare qui s'eſt trouvé au Potoſi dans la ſeule mine de Cotamito. Ce ſont des fils d'argent pur, entortillés comme du galon brûlé en pelotons ſi fins, qu'on le nomme *Araſia*, à cauſe de ſa reſſemblance avec la toile d'araignée. On peut voir de cet argent en cheveux; de même que de pluſieurs autres eſpèces de minerai, dans le Cabinet d'hiſtoire naturelle du Jardin du Roy.

Les veines des mines de quelques qualités qu'elles ſoient, ſont ordinairement plus riches au milieu que vers les bords; & lorſqu'il arrive que deux veines ſe croiſent, l'endroit où elles ſont confondues eſt toujours très-riche : on remarque auſſi que celles qui courent du Nord au Sud le ſont plus que les autres d'un giſſement différent. Celles qui ſont près des lieux où l'on peut faire des moulins, & qui ſe travaillent plus commodément, ſont ſouvent préférées à d'autres plus riches qui demandent plus de frais : de-là vient qu'à Lipes & au Potoſi il faut que le caxon donne environ dix marcs d'argent pour payer les frais; & dans celles de la Province de Tarama ils ſont payés avec cinq.

Lorſqu'elles ſont riches, & qu'elles s'enfoncent, elles ſont ſujettes à être noyées: Alors il faut avoir recours aux pompes & autres machines, ou les ſaigner par des mines perdues, qu'on appelle Soccabons, qui ruinent ordinairement les Mineurs par les dépenſes exceſſives auſquelles ces ſortes de travaux les engagent inſenſiblement.

Les miniéres, de quelque métail qu'elles ſoient, appartiennent dans le Pérou à celui qui les découvre le premier; il ſuffit de préſenter requête à la Juſtice pour ſe les faire adjuger. On meſure quatre-vingt vares de longueur, c'eſt-à-dire, deux cens quarante-ſix pieds, & quarante en largeur pour celui à qui elle eſt adjugée, qui choiſit cette étendue où bon lui ſemble. Enſuite on en meſure autant pour le Roi; le reſte revient au premier prétendant en même meſure qui en diſpoſe comme il lui plaît. Ce qui appartient au Roi eſt vendu au plus offrant, qui veut acheter une richeſſe inconnue & incertaine. Au reſte ceux qui veulent travailler, obtiennent ſans peine du Mineur une veine à exploiter. Ce qu'ils tirent eſt pour leur compte, en lui payant les droits du Roi, & le loyer du moulin, qui eſt ordinairement ſi conſidérable, que pluſieurs ſe contentent du profit qui leur

en revient ſans faire travailler aux mines.

Les Miniéres d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain & de fer ne ſont pas moins communes dans le Royaume de Chili que dans celui du Pérou. Tous ces métaux s'y trouvent même quelque fois enſemble dans la même mine, comme on l'a découvert en 1710. dans la montagne de S. Criſtofle de Lampangui, & en divers autres endroits. M. Frezier aſſure qu'il y a dans la Cordillére des montagnes preſqu'entières de cuivre; on y en trouve, dit-il, des morceaux ſéparés de plus de quarante quintaux, ſans preſqu'aucun mêlange, & d'autres, partie de cuivre bien formé, & partie de cuivre imparfait. Ce qui fait croire que ce métail s'y forme & s'y perfectionne tous les jours. Une autre de ces montagnes renferme beaucoup de Lapis l'Azuli; d'autres des pierres d'Aiman. Enfin, on trouve dans les unes des mines de ſouffre & de ſel, & dans d'autres de bonnes mines de charbon de terre; mais les habitans n'en ſçavent pas profiter. Ils travaillent à quelques-unes des mines d'or & d'argent qui ſont aux environs de la Conception, & le long de la côte; mais ils négligent preſqu'entiérement celles qui ſont dans l'intérieur du pays. *Frezier.*

L'or & l'argent que l'on tire des mines du Pérou, ſe tranſporte en lingots par la mer du Sud à Panama, & de-là par terre à Porto-bello. (On dit qu'à préſent on réduit les lingots en piaſtres, en pluſieurs Villes du Pérou, pour les envoyer à Porto-bello.) Les Gallions, qui ſont des Vaiſſeaux du Roi d'Eſpagne, y viennent tous les ans une fois ſe charger de toutes ces richeſſes, qu'ils échangent pour d'autres marchandiſes. Il n'y a certainement dans le monde aucune foire plus admirable & plus riche que celle qui ſe tient dans cette Ville à l'arrivée des Gallions. On ſçait dans toute l'Amérique le tems où ils ſont attendus; c'eſt pourquoi l'on s'y rend de preſque toutes les parties du nouveau monde. Chacun y apporte tout ce dont il veut ſe défaire, dans l'intention de s'y munir de ce dont il a beſoin. On y voit arriver de tous les côtés pendant plus de quinze jours, avant la Flotte d'Eſpagne, un nombre infini de mules toutes chargées de lingots, que l'on décharge dans le marché public, comme des amas de pierres dans les ruës. On les y laiſſe même pendant la nuit ſans craindre qu'il en ſoit détourné. Quand la Flotte eſt arrivée, la Ville qui eſt fort petite, ſe trouve ſi remplie de monde & de marchandiſes

que ses bâtimens ne suffisent pas pour en contenir la moitié. Il y en a donc une grande partie qui est obligée de coucher dehors. Les logemens sont hors de prix ; les vivres, quoiqu'en abondance, n'y sont pas moins chers : mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, comme l'air & l'eau y sont fort mauvais, & les fruits en grandes abondance, il y régne presque toujours des maladies mortelles. Les quinze jours que dure ordinairement cette Foire, ne se passent point, sans qu'il y reste au moins cinq ou six cens hommes. Cela est cause que chacun se presse d'en sortir. Les Gallions & les Vaisseaux marchands qui les accompagnent, sont bien tôt chargés des riches dépouilles de l'Amérique, & se rendent de Porto-bello à Cartagène, où ils prennent les provisions qui leur sont nécessaires pour retourner en Espagne. *Th. Gage, voyage d'Amérique.*]



CHAPITRE XXXV.

Des Chevaux & du Bétail.

CEux qui vivent à préſent, & ceux qui nous ſuivront, ſeront peut être bien aiſes de ſçavoir tout ce que les Indiens n'avoient point avant l'arrivée des Eſpagnols; cependant ils vivoient contens ſans les commodités qu'ils en ont retirées. Ils n'avoient ni chevaux ni bœufs pour labourer; ils ne connoiſſoient ni les chameaux, ni les ânes, ni les mulets, ni les brebis de l'eſpèce de celles d'Eſpagne, non plus que les cochons & les chiens de chaſſe; encore moins les mâtins pour garder leurs troupeaux; ils n'avoient uniquement que ceux que l'on appelle Goſquez en Eſpagne : ils n'avoient ni bled, ni avoine, ni vin, ni huile; en un mot, aucuns des fruits & des légumes qui croiſſent en Eſpagne.

Les chevaux que les Eſpagnols y menèrent dès le commencement, leur ſervirent beaucoup à la conquête du nouveau monde, où l'on ne trouve aucun cheval qui ne ſoit venu de ceux qu'ils ont amenés d'An-

daloufie. Ils en tranfportèrent d'abord dans les ifles de Cuba & de S. Dominique, enfuite à celle de Barlovento, & les y établiffoient à mefure qu'ils en faifoient la découverte. Il en vint une grande quantité dans ce dernier endroit : car il y eut des jumens qui fe perdirent dans les montagnes de ces Ifles qui font prefque inacceffibles, & les Efpagnols voyant qu'elles y vivoient, & qu'il n'y avoit point d'animal qui leur pût nuire, laifférent aller les autres qu'ils tenoient renfermées, de façon que les chevaux y font devenus fauvages, & ont infiniment multiplié à caufe de la fertilité du terroir, dont l'herbe eft toujours verte. Les Efpagnols qui habitoient ces Ifles voyant que l'on ne pouvoit fe paffer de chevaux pour les conquêtes que l'on avoit commencées, & qu'on les achetoit fort cher, les élevèrent avec foin.

Pour les prendre, ils font une efpèce d'enceinte de bois dans les défilés par lefquels ils defcendent pour venir paître dans les plaines. Quinze ou vingt hommes à cheval à un fignal que leur font les fentinelles qu'ils ont pofés, pourfuivent ceux qui font defcendus, & les font entrer pêle mêle dans les enceintes. Ils attachent avec des nœuds coulans les poulains de trois

ſans aux arbres, & relâchent les autres. Ces poulains ſe débattent & bondiſſent pendant trois ou quatre jours; enfin ne pouvant plus ſe ſoutenir de laſſitude & de faim, au point même que quelques-uns en meurent, on leur met la ſelle & la bride, & de jeunes gens adroits & robuſtes les mènent à la main ou les montent, ce qu'ils font ſoir & matin, juſqu'à ce qu'ils ſoient abſolument domptés. Depuis que les conquêtes ſont finies on élève moins de chevaux, & l'on s'eſt plus attaché à nourrir des bœufs & des vaches pour commercer de leurs cuirs.

Les chevaux du Pérou ſont plus aiſés à dreſſer, & ſervent plus jeunes que ceux d'Europe.

Les chevaux ne ſe vendoient point au commencement de la conquête du Pérou, & ſi par hazard il s'en trouvoit à vendre, ou par la mort du maître, ou parce qu'on en débarqoit, le prix en étoit ſi exceſſif, qu'il montoit aſſez ſouvent à ſix mille pezos. Dom *Alonſo Dalvarado* refuſa douze mille ducats d'un cheval & de l'Eſclave noir qui le menoit en main. Ils ſont aujourd'hui à très-bon marché dans le Pérou, car on y a établi des haras; de façon que le meilleur cheval ne vaut que troisou quatre

cens poids, & les communs vingt ou trente. Les Indiens ſont les hommes du monde qui craignent le plus les chevaux. La tête leur tourne quand ils en voyent galopper; quelque large que ſoit une ruë, ils ne ſe croyent pas en ſûreté, & ils marchent comme des inſenſés. Il eſt cependant vrai que cette peur eſt de beaucoup diminuée; mais les Eſpagnols qui leur ont appris des métiers, auſquels ils ont fort bien réuſſi, n'ont jamais pû les faire Maréchaux. Enfin, je puis dire n'avoir jamais vû aucun Indien à cheval, valet ou autre; ils n'oſoient pas même les mener en main, tant ils craignoient leur hanniſſement & leurs ruades. Les chevaux du Pérou ſont très-ſouples & très-dociles. Les Indiens croyoient que les premiers hommes qu'ils virent à cheval, étoient le même animal que les Centaures ſupposés par les Poëtes. Cependant depuis mon départ, on m'aſſure qu'il y en a quelquelques-uns, mais en petit nombre, qui ſe harzardent de ferrer.

Les Eſpagnols ont tranſporté des vaches dans le Pérou, où ces animaux étoient inconnus, & l'eſpèce s'en eſt multipliée. La même choſe eſt, ſelon les apparences, arrivée des chèvres & des cochons. Ce fut en 1550. dans les vallées de Cozco qu'on

laboura les terres avec des bœufs pour la premiere fois. Je courus avec quantité d'Indiens pour voir une chose aussi nouvelle. Ils disoient tous que les Espagnols étoient des fainéans de forcer ces pauvres bêtes à faire ce qu'ils devoient faire eux-mêmes; mais ils s'accoutumèrent peu à peu à cette façon de labourer.

Les vaches devinrent sauvages dans les isles de Barlovento, elles s'y sont multipliées de telle sorte, qu'on auroit peine à le croire, si les cuirs que l'on transporte tous les ans en Espagne n'en étoient une preuve convaincante. Dans la Flotte qui vint en 1587. il y eut trente-cinq mille quatre cens quarante quatre cuirs des isles de S. Dominique, & six mille quatre cens trente-cinq de la nouvelle Espagne. Il en viendroit bien davantage des isles de S. Dominique & de Cuba; mais les chiens de toutes espèces, qui sont aussi devenus sauvages, en détruisent un grand nombre; ils ont tant multiplié, que les Voyageurs n'osent aller seuls, & qu'ils marchent dix ou douze ensemble : car ces chiens sont aussi méchans que des loups; on paye ceux qui les tuent. Pour les vaches on les attend aux lieux où elles doivent passer pour aller paître, ou bien on les courre à cheval avec

des lances, qu'ils appellent des couppe-jarrêts, dont le fer eſt tourné comme une faucille. Les Eſpagnols s'en ſervent avec une adreſſe infinie, & dans l'eſpace de deux portées de mouſquet ils porteront par terre trente ou quarante bêtes. Il ſe perd une quantité de ces viandes, qu'il ſeroit à déſirer que l'on pût ſaler pour les troupes; mais la chaleur & l'humidité du climât ſont peut-être un inconvénient à cette précaution. L'on aſſure qu'il y a à préſent, dans le Pérou des taureaux, ſi farouches & ſi méchans qu'ils attaquent les hommes, de façon qu'il eſt à croire qu'ils seront bien-tôt auſſi ſauvages que ceux des Iſles. Il ſemble que ces pays veulent s'acquitter au double par les cuirs qu'ils produiſent, de l'obligation qu'ils ont à l'Eſpagne de les avoir fourni.

Les chameaux, juſqu'alors inconnus, n'y ſont même à préſent qu'en petit nombre; Mais les ânes ont produit des mules & des mulets qui conviennent dans un pays de montagnes tel que le Pérou. Les chèvres qui ont été très-rares, & qui ſe ſont vendues juſqu'à cent dix ducats, ſont devenues ſi communes, que l'on n'en eſtime plus que la peau; elles portent ordinairement trois ou quatre chevreaux, & juſqu'à cinq dans le pays des Huanacus.

Les premieres truies que l'on vit dans le Pérou se vendirent plus cher que les chèvres. *Pedro de Cieça de Leon* dit (a), que l'on acheta une truie & un cochon mille six cens poids, qui valent mille neuf cens vingt ducats. Il ajoute, que cette truie fut mangée peu de jours après dans un festin donné dans la ville de Cali, & que les cochons que l'on trouva dans son corps furent vendus plus de cent vingt ducats. Mais si l'on veut voir combien les Espagnols donnoient d'argent pour ce qui venoit d'Espagne, il n'y a qu'à lire le chapitre de cet Auteur. Les meilleurs cochons de lait ne coûtent aujourd'hui que six ou sept poids; ce qui les rend encore si chers, c'est l'utilité du seindoux que l'on en tire pour guérir le bétail, & l'emploi qu'ils en font les jours maigres au défaut d'huile. Du reste, j'ai vû des truies avoir jusqu'à seize petits.

Les Lapins ont multiplié avec excès dans le Pérou, & sont très-bons; ils y étoient inconnus. J'ai dit que tous les chiens avoient été apportés d'Espagne; & quoique dans le Pérou il n'y ait point de loups; ceux qui gardent les troupeaux veulent avoir des chiens, pour imiter en tout les manières d'Espagne.

(a) Chap. 26.

Les rats passérent aussi avec les Espagnols. Ils y sont en grande quantité, & leur espèce s'est si prodigieusement fortifiée, qu'il n'y a point de chat assez hardi pour oser seulement les regarder. Jusqu'ici les villes des montagnes en ont été exemptes, peut-être le froid que l'on y ressent, en est la cause; mais il y avoit abondamment de souris. Tout le monde fait justice des rats dans le même tems, & il n'est pas croyable combien on en détruit; mais il n'y paroît guères. En différens endroits, & en différentes années jusqu'en 1572. il y eut par trois fois des dégats considérables faits par ces animaux, qui mangeoient jusqu'aux bourgeons & aux racines des plantes & des arbres, au point que l'on fut obligé de faire de nouveaux plans, & que les habitans furent au moment d'abandonner leurs villes; mais ce fléau fut arrêté tout-d'un-coup par la miséricorde de Dieu.

L'Espagne a donné au Pérou les poules & les Pigeons; c'est à tort qu'un Auteur a voulu dire que l'espèce des premières y étoit connue. On y a apporté du Méxique des paons & les coqs d'indes. Les poules ont été plus de trente ans dans la ville & dans la vallée de Cozco, sans pouvoir couver; mais enfin j'ai appris qu'elles commen-

cent à faire, auſſi bien qu'ailleurs. En 1556. on admira beaucoup un ſerain de canarie qu'un Gentilhomme apporta. Quelle eſtime feroit-on d'une perdrix, & d'autres oiſeaux utiles, dont ce pays ſe peupleroit ?

CHAPITRE XXXVI.

Des Fruits & des Grains.

LE premier bled que l'on ait jamais vû au Pérou, y fut porté par les ordres de *Marie Eſcobar de Truxillo*, je ne peus dire en quelle année. Ce fut à Rimac qu'elle le fit venir. Mon pays n'a pas aſſez reconnu cette obligation. Il en vint d'abord une petite quantité que l'on conſerva pendant trois ans pour multiplier. On n'en donnoit que vingt ou trente grains par habitant, encore falloit-il employer des amis pour l'obtenir. En reconnoiſſance de cette obligation & des ſervices de ſon mari, on leur donna pendant leur vie de fort belles terres avec beaucoup d'Indiens qui en relevoient. Il y avoit déja du bled dans Cozco en 1547. mais on n'y avoit pas encore fait du pain. Pour l'avoine, on croit qu'el-

le a été apportée avec le bled.

François de Caravantes de Tolède eut la gloire de faire venir le premier des raisins dans Cozco. Il tira les plans des Canaries. Les raisins étant noirs, le vin qu'ils ont produit n'est pas absolument blanc. Depuis ce tems on y a porté des muscats ; cependant le vin n'a jamais pû être tout-à-fait blanc. Quoique le vin soit à bon marché, les Indiens préfèrent leur breuvage fait avec de l'eau & du mayz.

Pedro Lopez de Cacalla, fut le premier qui fit du vin auprès de Cozco. N'ayant point de pressoir il se servit d'une huche à pétrir, dans laquelle il fit sa vendange ; & gagna le joyau que les Rois Catholiques & l'Empereur Charles-Quint avoient ordonné pour celui qui receuilleroit le premier dans les Colonies Espagnoles des fruits, des légumes, ou des grains transportés d'Europe. Cet ordre fut très-prudent. Ce prix consistoit en deux lingots d'argent, chacun de de la valeur de trois cens ducats, que l'on tiroit des finances du Roi. La quantité du bled ou de l'avoine étoit reglée à deux boisseaux, & celle du vin ou de l'huile à six pintes. Cependant l'honneur de recueillir le le premier du vin à Cozco engagea plus *Pedro Lopez de Cacalla* à faire sa vendan-

ge, que l'envie d'avoir le présent du Roi. L'on avoit fait l'ong-tems auparavant du vin à Huamanca & à Aréquepa. On arrose les vignes dans ce pays, & la terre est plus ou moins fertile, suivant l'eau qu'on lui donne. En 1560. on ne servoit pas encore de vin à table, on ne le donnoit qu'aux malades ; il coutoit au moins cinq ou six ducats la bouteille ; mais on avoit vendu jusqu'à cinq cens ducats une mesure de seize pintes.

En 1560. Dom *Antonio de Ribera*, habitant de la ville des Rois, rapporta d'Espagne les meilleures olives qu'il pût trouver dans Seville, & plus de cent greffes pour replanter. Il n'en sauva que trois dans un jardin qu'il avoit dans cette vallée. Il tira plus de deux cens mille poids des raisins, des figues, des grenades, des melons, des oranges, des citrons & des légumes d'Espagne qu'il vendoit au marché de cette Ville. Pour empêcher qu'on ne lui volât son plan d'oliviers, il mit en sentinelle cent Négres, & trente chiens qui veilloient jour & nuit ; malgré tous ces soins on lui en vola un pied qui fut porté à Chili à six cens lieues de la ville des Rois, & qui multiplia si fort, que pendant trois ans, au grand profit de ce Royaume, on n'y plantoit au-

cun rejetton qui ne prît auſſi-tôt, & qui ne devint en peu de tems un olivier très-fertile. Enfin au bout de trois ans, ceux qui l'avoient pris, contre leſquels Dom *Antoine de Ribera* avoit fait jetter pluſieurs excommunications, le rapportèrent au même endroit ſans que l'on s'en apperçût. Le terroir du Chili s'eſt trouvé plus propre pour les oliviers que celui du Pérou, cependant il y en a ; mais ils faiſoient mieux ſur les montagnes que dans le plat pays. On porte au Pérou de l'huile de Chili.

On ne connoiſſoit point au Pérou les grenades, les figues, les oranges, les eſpèces de citron, les poires, les pommes, les pêches, les alberges, les abricots, ni aucune des ſortes de prunes qui viennent en Eſpagne. Il n'y avoit qu'une eſpèce de ces derniers fruits. Les citrouilles, les concombres & les melons y étoient pareillement inconnus. Mais tous ces fruits & pluſieurs autres, dont je ne me ſouviens pas, y viennent mieux, & plus gros qu'en Eſpagne. Car, ſans craindre d'en impoſer, j'ai vû une grenade plus groſſe que ces barils ronds que l'on fait dans Seville pour tranſporter de l'huile aux Indes. J'y ai vû des grappes de raiſin peſant huit ou dix livres, des coins gros comme la tête d'un homme, &

des citrons comme la moitié d'une cruche. Les légumes n'ont pas moins profité. Je voudrois sçavoir les noms de tous ceux qui les ont apportés, afin de reconnoître le bien qu'ils ont fait à mon pays; mais la chose est impossible. En 1580. un riche Marchand Espagnol, nommé *Gaspard Dalcocer*, apporta des cerisiers; mais ils n'ont pû réussir. On a planté des amandiers. J'ignore si l'on a pris le même soin pour les noyers. L'on ignoroit aussi dans le Pérou ce que c'étoit que les cannes de sucre, elles y sont parfaitement venues. Le premier sucre se fit dans le pays de Huanacu. Les greffes des arbres d'Espagne ont parfaitement réussi sur les arbres du Pérou; les Indiens étoient fort étonnés de voir trois ou quatre sortes de fruits sur le même arbre. Ils admirent des choses bien moins étonnantes. Je crois que l'olivier prendoit fort bien enté sur l'arbre que les Indiens appellent *Quishuar*, parce qu'il lui ressemble parfaitement; mais il ne porte aucun fruit, car sa fleur tombe aussi-tôt qu'elle paroît.

Tous les légumes, tels qu'ils soient, n'éxistoient point dans le Pérou. Les Indiens n'avoient que le pourpier, & le pouillot. Les roses, les œillets, & les jasmins leur manquoient aussi: mais à présent on y voit

de tout en abondance, si bien même qu'il y a des choses qui les incommodent, & qu'ils ne peuvent détruire. Plusieurs plantes ont donné leurs noms aux vallées. La chicorée & les épinars que l'on sema les premiers à la ville des Rois, devinrent si élevés qu'un grand homme ne pouvoit en toucher le haut, & si touffus qu'un homme à cheval les traversoit avec peine.

Il y a eu des endroits où le bled a rendu trois cens & jusqu'à cinq cens pour un: on a vû une rave dans la vallée de Cucupa qu'un homme pouvoit à peine embrasser, elle étoit longue de six pieds & demi, & cependant très-tendre; celui qui l'a mesurée me l'a dit: quand on la charia à Dom *Garcia de Mendoça*, fils du Vice-Roi, qui vint mouiller au Port d'Arica, lorsqu'il alloit prendre possession du Gouvernement de Chili, il fallut cinq chevaux pour la tirer. Cette singulière production de la nature m'a été confirmée par tant de gens, que malgré le peu d'apparence, je dois à la vérité de la rapporter. J'ai vû dans la vallée d'Yca un melon qui pesoit cent trois livres, ce que l'on fit attester par le Grefle du lieu. J'ai mangé dans celle d'Yucay une laituë qui pesoit sept livres & demie. Le Père *Acosta* dit que les plantes & les graines sont

venues d'Eſpagne aux Indiens, & qu'il y a des endroits ſi fertiles que dans la vallée d'Yca un pied de melon dure pluſieurs années, & que l'on y coupe tous les ans des melons : c'eſt ce que l'on n'a jamais vû en Eſpagne. J'ajoute à cela que tous les melons ſont admirables, & qu'il n'y en a point de mauvais quand on les laiſſe mûrir. Un Fermier envoya de Pachacamac, à quatre lieues de la ville des Rois, dix melons à ſon maître, avec une lettre d'avis dont il chargea deux Indiens, qui voulant manger un des melons ſe cachèrent de la lettre, de peur qu'elle n'en parlât à leur maître ; mais quand en arrivant il demanda les dix melons, ils ne doutèrent point de la divinité des Eſpagnols ; car ils leur accordoient ce privilège ſur toutes les choſes qu'ils ignoroient, & leur ignorance étoit extrême ; mais leur admiration ne finiſſoit point, quand ils les voyoient monter à cheval, dompter les taureaux, ou labourer avec des bœufs, faire des moulins & des ponts ſur les grandes rivières, tirer de l'arquebuze, & tuer à deux cens pas.

Il y a aujourd'hui beaucoup de lin dans le Pérou, & je ne doute pas que les Indiennes ne le filent à merveilles ; car elles filoient leur coton dans la grande perfection. Les

aſperges

aſperges y ont auſſi parfaitement réuſſi ; j'en ai vû de groſſes comme un des doigts de la main , & longues d'envion un pied. Les carottes ont eu la même réuſſite. L'anis mis dans le pain a paru aux Indiens la meilleure choſe que l'on puiſſe manger. On a planté des muriers pour nourrir des vers à ſoye, mais ſans ſuccès.

Des noms nouveaux pour diſtinguer les races.

On appelle dans ce pays, Eſpagnols ou Caſtillans ceux qui viennent d'Eſpagne; leurs enfans ſe nomment *Crioles* , nom que les Négres ont inventé. Le nom de Négre ſe donne au Noir né aux Indes, pour le diſtinguer de celui qui vient de Guinée. Leur amour propre eſt plus flatté d'être né dans le pays que dans une terre étrangère. Le mot de Mulac ou Mulate déſigne le fils d'un Négre & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Négreſſe ; les enfans de ceux-ci ſont nommés *Cholo*. Les *Métiz* ſont produits par un Eſpagnol & une Indienne , ou par un Indien & une Eſpagnole, & celui-ci eſt regardé aux Indes avec une ſorte de mépris, ils aiment encore mieux être nommés Montagnards , quoique ce nom ne ſoit pas fort

honorable dans le pays ; car c'eſt une façon plus douce de parler d'un Sauvage ou d'un barbare. Les enfans d'un Eſpagnol & d'une Métize, ou d'un Métiz & d'une Eſpagnole ont quatre parts d'un Indien & trois d'un Eſpagnol ; ils les appellent *Quatralvos*. Et les fils d'un Métiz & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Métize ſont nommés *Treſalvos*, pour marquer qu'ils ont les trois quarts de l'Indien & un de l'Eſpagnol. Tous ces noms, & pluſieurs autres, ont été inventés pour diſtinguer le mèlange des Races, qui s'eſt fait dans ce Pays.

FIN.

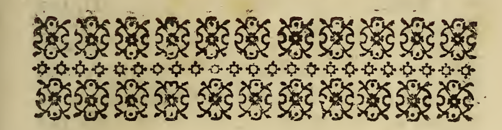


TABLE GENERALE

DES MATIERES.

I. *marque les matiéres extraites du premier Tome*, & II. *celles extraites du second Tome.*

A

B

C

G

I.

Quand

L

M

N

O

P

Q

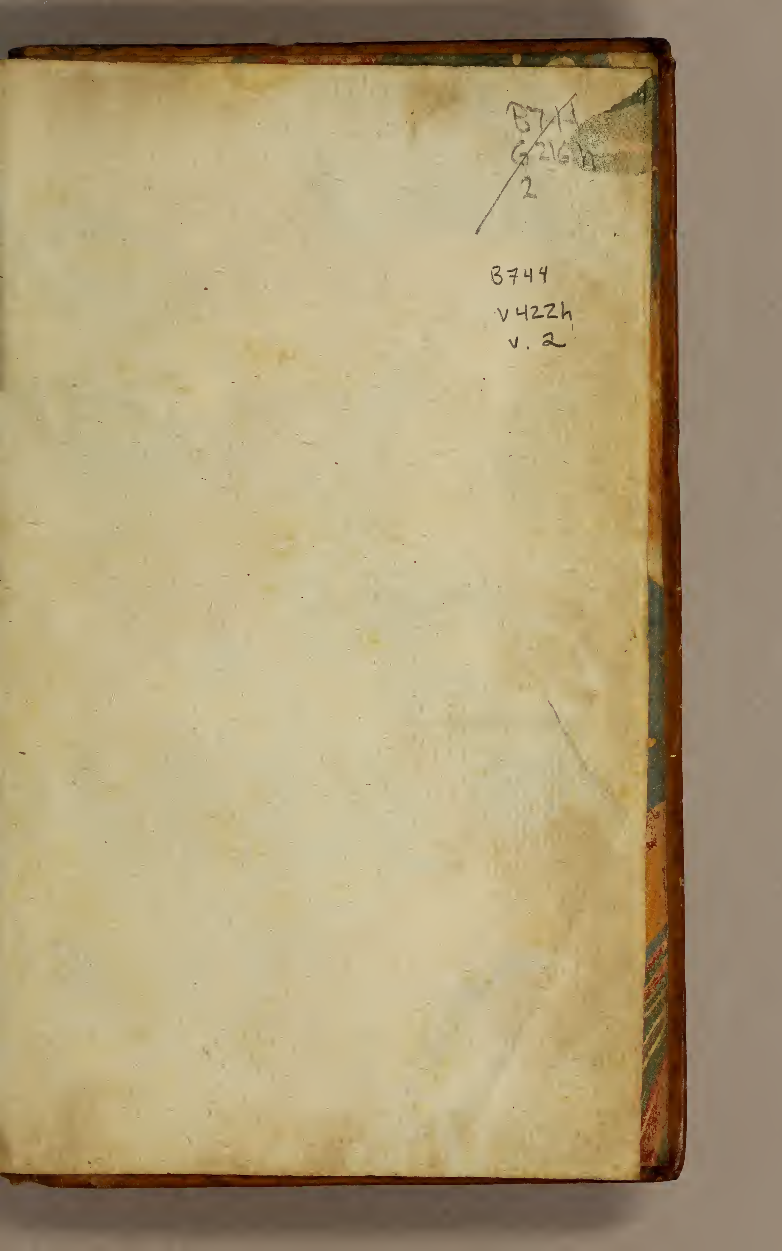
R

T

V

Y

Fin de la Table des Matieres.


B744
G216h
2
B744
V422h
v. 2





